

# La Chronique des lectures 2003

Sous la responsabilité de Michel Cahen

## À la recherche du vin comme révélateur littéraire

En relisant Jean Giono\*

**G**éographes ou historiens, nous aimons beaucoup orner de citations littéraires, comme incantatoires, l'orée de travaux qui n'y font ensuite que rarement référence. Ainsi, nous n'en usons guère que comme décorations de façade. C'est bien dommage : si nous les lisions de façon moins distraite, nous pourrions trouver dans bien des textes dits de « fiction » matière à exercer nos talents disciplinaires particuliers, à explorer des pistes encore peu fréquentées ou même inédites, et à y découvrir des richesses insoupçonnées. Outre le plaisir ensorcelant que nous pourrions prendre à fréquenter intimement une expression écrite d'une qualité que nous avons toute chance de ne jamais approcher, mais qui pourrait peut-être nous instiller, comme par porosité, un peu plus d'exigence envers notre propre façon de nous exprimer.

### Géographie et littérature

Il est heureusement des exceptions qui peuvent nous servir de référents, comme l'étonnante lecture géographique des *Lusíadas* qu'a su faire Orlando

---

\* Communication au « *Segundo Simpósio internacional de história e Civilização da Vinha e do Vinho* », Porto, Lamêgo et Vila Real, septembre 2001, à paraître dans *Douro. Estudos e Documentos* (Porto, Afrontamento). *Lusotopie* remercie le Prof. Dr. F. Ribeiro da Silva de l'autorisation de co-publication.

---

Ribeiro<sup>1</sup>. C'est aussi qu'il est, comme celle-là, des œuvres qui s'y prêtent plus que d'autres, pour s'inscrire délibérément dans un temps et dans un espace précis : on pourrait penser aussi, par exemple, à *Mau Tempo no Canal* (1944), de Vitorino Nemésio, si soigneusement imbibé de son contexte açorien, ou à *A Jangada de Pedra* (1986), de José Saramago, qui érige la Péninsule Ibérique et la frontière des Pyrénées en acteurs romanesques à part entière. Il est d'autres œuvres, comme celle de Julien Gracq, écrivain mais aussi géographe de métier, pour lesquelles c'est au cœur même de l'écriture que pénètre la sensibilité à l'espace, à l'atmosphère, au paysage<sup>2</sup>.

La vigne, que sculpte le sécateur et qui à son tour modèle et ordonne les paysages, comme le vin, porteur de gaieté et de folie, constituent depuis l'Antiquité des ingrédients littéraires très prisés. Ils sont, selon les cas, simples décors ou véritables ordonnateurs d'histoires, supports ou prétextes d'images, paraboles du sacré ou ressorts de passion, et toujours contribuent, si peu que ce soit, au goût et au parfum qu'en fin de compte exhale le texte. Le moment où ils entrent en scène peut avoir autant d'importance, dans la partition d'ensemble de l'œuvre, que la musique qu'ils y jouent.

Décidant de m'atteler moi-même à un projet formulé lors de notre précédente rencontre, à El Puerto de Santa Maria en 1999, je vais essayer de saisir ce moment, de faire écouter cette musique et d'en interpréter le sens dans quelques cas tirés de l'une des plus puissantes œuvres romanesques françaises du XX<sup>e</sup> siècle, celle de Jean Giono.

On pourrait m'objecter qu'ici au Portugal, au moment même où l'on a décidé de dire publiquement tant de gentillesses à propos de mon rapport passionnel avec cette ville et avec ce pays, j'aurais tout de même pu avoir l'élégance de choisir un écrivain lusophone. Certes, mais il aurait fallu que je m'en sente capable... Si je ne l'ai pas fait, c'est précisément pour ne pas gêner le travail : honnêtement, ma lusophilie manque trop de ces bases linguistiques et culturelles, pour ne pas dire poétiques, sans lesquelles il vaut mieux laisser prudemment l'abordage de la littérature aux spécialistes – au moins pour une première approche, quitte à venir ensuite fréquenter le sillon qu'il leur revient d'ouvrir.

Ce que je me propose, à propos d'un cas pour lequel j'espère ne faire ombre à personne pour me placer, précisément, en aval d'un travail critique considérable, c'est plutôt d'expérimenter une direction de recherche qui me semble pouvoir être stimulante, en suggérant à qui le souhaite de la reprendre à son compte, de la perfectionner et de l'appliquer à ses auteurs de prédilection.

Par la même occasion, j'espère aussi faire partager un peu de mon enthousiasme pour un écrivain qui ne me paraît pas aussi fréquenté qu'il le mérite hors de la francophonie, et notamment au Portugal.

- 
1. Notamment à l'occasion de trois articles successivement parus dans *Finisterra, Revista Portuguesa de Geografia*, de Lisbonne : respectivement « Comentário geográfico a dois passos de "Os Lusíadas" », 12, 1971 : 246-247), « Camões e a Geografia » (30, 1980 : 153-199) et « A vegetação da Ilha dos Amores : ficção e realidade » (33, 1982 : 160-167). L'ensemble a été repris dans *Opúsculos Geográficos. II. Pensamento Geográfico*, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian, 1989, pour y constituer en suivi les textes d'ouverture, aux pages 9-61.
  2. Né en 1910, proche des surréalistes, Julien Gracq est par exemple l'auteur de *Au château d'Argol* (1938), *Un balcon en forêt* (1958), *La Presqu'île* (1970), *La forme d'une ville* (1985). Son ouvrage le plus connu est *Le Rivage des Syrtes* (1951) pour lequel l'auteur, peu soucieux d'honneurs médiatiques, a refusé le prix Goncourt qui lui était décerné. Toute son œuvre est éditée par la petite maison parisienne indépendante José Corti.
-

### Qui est Jean Giono ?

Il me faut donc commencer par le présenter, à grands traits. Jean Giono est né en 1895 et mort en 1970. Il est donc à peu près contemporain d'Aquilino Ribeiro, de Miguel Torga ou de Jorge Amado, écrivains de langue portugaise pour lesquels on pourrait sans doute établir avec lui les liens de proximité les plus naturels. Sa notoriété s'est imposée dès son premier roman, *Colline*, publié en 1929, et son œuvre s'est taillée une large place dans ce véritable panthéon de la littérature française qu'est la prestigieuse collection de la « Pléiade »<sup>3</sup>.

D'origine très modeste, il a passé pratiquement toute sa vie à Manosque, une petite ville de la vallée moyenne de la Durance, dans les Alpes françaises du Sud. Pour l'essentiel, la Haute Provence montagnarde environnante sert de cadre à ses écrits, mais de façon moins exclusive<sup>4</sup> que ne le laisse à penser sa réputation bien sommaire d'écrivain régionaliste – mais qu'est-ce qu'un « écrivain régionaliste » ? S'il devait s'agir de donner priorité à l'exaltation de la différence territoriale, au particularisme spatial, à l'irréductibilité du local (un peu comme nous concevons nous-mêmes le concept d'appellations contrôlées viticoles), alors l'épithète ne conviendrait pas du tout<sup>5</sup>. Car en réalité, c'est d'abord un conteur d'histoires à portée autrement plus large, parce que ce sont les ressorts universels de l'homme qu'il cherche à mettre en évidence, la beauté et la puissance des sens, la profondeur des lignes de vie, la capacité de l'imaginaire à transfigurer le réel, la puissance du lien poétique et charnel entre homme et nature ; et encore l'absolue nécessité du don gratuit, de la noblesse inutile, du geste d'élan. C'est exactement le type d'écrivain auquel s'applique à la perfection la phrase de Miguel Torga que je brandis volontiers comme référence emblématique : « l'universel, c'est le local moins les murs »<sup>6</sup>.

Autrement dit, le cadre régional est important en ce qu'il permet une excellente incarnation des personnages – ou, mieux, des *Cœurs, passions, caractères*, pour reprendre le titre d'une œuvre que Giono a laissé inachevée à la fin de sa vie et qui me paraît résumer à la perfection son projet d'auteur.

3. Éditions Gallimard, Paris. Préparée pour partie de son vivant, cette édition critique compte huit forts volumes sur papier bible, publiés de 1971 à 1995. Elle a réuni une remarquable équipe de spécialistes reconnus, animée par Robert Ricatte puis par Pierre Citron. L'ensemble des notices, notes et commentaires de cette édition constitue un outil de travail et de réflexion de tout premier ordre auquel la présente approche, dans son modeste amateurisme, a eu abondamment recours. C'est à cette édition que se réfèrent les citations qui suivent. Par exemple, un passage cité qui se trouve page 475 du volume II de cette collection sera référencé II : 475.
4. Par exemple, on trouve aussi Marseille (*Noé*, 1948 ; *Mort d'un personnage*, 1949), la Méditerranée entière (*Naissance de l'Odyssée*, 1930), les Alpes plus septentrionales (*Un roi sans divertissement*, 1947 ; *Le Déserteur*, 1966), le Jura (*Vie de Mademoiselle Amandine* ou *Le Poète de la famille*, deux nouvelles du recueil *L'Eau Vive*, 1943), les tranchées de la Grande Guerre dans le Nord de la France (*Le Grand Troupeau*, 1931), l'Italie du Nord surtout d'où son père était originaire (*Le Bonheur Fou*, 1957 ; *Le Désastre de Pavie*, 1963), l'Espagne (partie du même *Désastre de Pavie*), les îles Britanniques (*Pour saluer Melville*, 1941) et jusqu'à l'Atlantique sud, après avoir frôlé le Portugal, par Madère et les Sauvages, avant une apothéose sur une autre terre au nom portugais tout droit issu des Grandes Découvertes, Tristão da Cunha (*Fragments d'un paradis*, 1948)...
5. Elle semble d'ailleurs bien passée de mode, dans le champ littéraire (sinon toujours politique), au Portugal comme en France, aux États-Unis ou au Brésil, par exemple, depuis que l'urbanisation et la mise en communication accélérée des hommes, comme des territoires, ont profondément altéré le tissu de cohérences héritées, ancrées dans le local. C'est-à-dire, pour l'essentiel, au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.
6. Phrase prononcée à l'occasion d'un discours adressé à des immigrants portugais à Rio de Janeiro, en 1954.

Mais il n'a cure d'être fidèle à la réalité de détail de l'espace qu'il décide de prendre pour cadre, et qu'au contraire il transforme à sa guise, qu'il adapte à ses besoins. Ce qui lui importe bien plus est le rendu d'impressions, de sensations, de silhouettes ; il n'est ni géographe, ni ethnologue, mais bien conteur et romancier, et c'est comme tel que nous devons faire notre miel de sa lecture, sous peine de passer à côté de l'essentiel. En constatant bien vite que si elles prennent relief et consistance par la magie de l'espace que l'auteur recrée pour mieux nous les y rendre palpables, les forces, les pulsions dont il décrit l'essor et les enchaînements, pourraient, au fond, tout aussi bien se passer n'importe où ailleurs.

On distingue ordinairement deux phases majeures dans l'œuvre de notre auteur. Il y aurait d'abord, dans les années 1930, une tendance quelque peu messianique, lyrique, exaltant les forces de la nature (ses premiers livres s'ordonneraient d'un « cycle de Pan » à un « cycle de Dionysos »), un certain moralisme plus païen que proprement athée, un fort engagement pacifiste et communautariste, prêchant en quelque sorte – hors de toute religion instituée, mais Giono y joint une grande culture et une large utilisation des textes bibliques – les vertus de l'obéissance de l'homme aux lois de la Nature, la primauté de l'amour, l'héroïsme du dévouement de l'individu à un groupe rompant avec les égoïsmes sociaux dominants<sup>7</sup>.

Par contraste, passé le temps des désillusions idéologiques<sup>8</sup>, à partir de 1944-45, à l'époque du « cycle du Hussard » et des « Chroniques », l'écriture deviendrait beaucoup plus maîtrisée et retenue, moins débordante, plus distanciée, plus incisive aussi ; au service d'une pensée beaucoup moins engagée et beaucoup plus ironique, exaltant bien moins un but à atteindre que la beauté intrinsèque du geste romantique<sup>9</sup>.

Mais en fait, ce sont surtout les éléments de continuité qui l'emportent, et s'il y a bien évolution c'est plutôt sous la forme d'un glissement progressif beaucoup plus complexe et subtil que cela, entre des tendances qui sont présentes, à proportions variables, tout au long de l'œuvre. C'est d'ailleurs ce que l'on va précisément pouvoir constater, à propos du rôle que tient le vin dans quelques-uns de ces récits.

### À la recherche de quel vin ? Ou l'esquisse d'une géographie de l'imaginaire

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il me faut toutefois encore prendre soin de bien circonscrire ce que je cherche, pour éviter tout malentendu. Car je ne prétend pas que le vin tienne un rôle essentiel dans l'œuvre de Giono,

7. De cette première période ont été traduits et publiés en portugais *Le chant du monde* (*O Cântico do mundo*) et *Que ma joie demeure* (*Que a paz seja conosco*), tous deux à Porto par Porto Editora (dépôt légal de 1960).

8. Fortement marqué par la dure expérience de la Grande Guerre, puis assez proche du parti communiste, Giono s'en est écarté dans les années 1930 pour privilégier une démarche pacifiste qui lui a valu deux brefs séjours en prison, en 1940 puis 1944-45. Il s'est dès lors tenu à l'écart de toute action publique pour se consacrer exclusivement à l'écriture (y compris cinématographique).

9. Pour cette seconde phase, ont été traduits en portugais *Le Hussard sur le toit* (*O hussardo no telhado*), Lisbonne, Notícias, 1996, à l'occasion de la sortie du film éponyme, ainsi que *Les récits de la demi-brigade* (*Histórias do meu regimento*), Lisbonne, Morais, 1973, et le bref mais savoureux *L'homme qui plantait des arbres* (*O homem que plantava árvores*), Lagos, Vicentina, 1998.

ni comme personnage, ni comme moteur de la narration ; ni la vigne comme marqueur des paysages sur fond desquels se déroulent les histoires qu'il nous conte : tout simplement parce que ce n'est, le plus souvent, pas le cas. Et c'est bien normal, puisque la région où se passent la plupart de ces histoires n'est guère viticole et si l'on y a bien ici ou là quelques ceps sans prétention, la boisson que l'on en tire est en général d'une franche rusticité. Sur ce plan au moins, le peu qu'en dit Giono est bien conforme à la réalité régionale. D'ailleurs, sa culture personnelle en matière de vin n'est pas très poussée non plus<sup>10</sup> ; ou plutôt, elle ne prétend pas l'être plus que le contexte n'en a usage : grandiloquence et préciosité seraient parfaitement déplacées pour qualifier l'ordinaire des paysans, bergers, artisans ou bûcherons qui peuplent ses récits, ou même leurs ripailles occasionnelles. Pour Giono, la fidélité au réel a beaucoup moins d'importance que celle qui permet d'atteindre à une harmonie interne du texte qu'il est en train de modeler.

C'est dire qu'une étude quantitative ne saurait suffire à capter l'intérêt, même en cherchant à traquer tous les passages de son œuvre où le vin serait évoqué, fût-ce sous forme imagée et allusive. Mon idée n'est donc pas de dresser un inventaire exhaustif de la vigne et du vin chez Giono : il me semble que ce serait mal à propos, et dénué de réel intérêt.

Oui, mais alors, cette idée, quelle est-elle ? Eh bien, il me semble que chez cet écrivain à la fois profondément sensuel et extrêmement cérébral, chez ce magicien du verbe, la place non pas volumétrique, mais plutôt symbolique occupée par le vin est parfois tout à fait éminente, au point que c'est alors autour de lui que le récit se noue et que l'histoire bascule, que la tension romanesque atteint son paroxysme ; que le vin est ainsi au nœud de ce qui confère intelligibilité au récit, ou lui donne force de parabole...

Bien que le pays de Giono ne soit guère viticole, et que le vin soit loin d'être omniprésent dans ses histoires, il peut y assumer un rôle sans égal. Ce paradoxe a plusieurs facettes tout à fait géographiques. La plus attirante est peut-être celle sur laquelle on peut voir se dessiner, à côté et comme en surimpression par rapport au réel, au concret, une autre construction du rapport à l'espace – autrement dit une autre géographie, ce qui est cette fois une véritable géographie de l'imaginaire, à laquelle Giono est à l'évidence particulièrement sensible, et qu'à son tour le géographe peut considérer comme méritant tout à fait d'être étudiée attentivement. C'est pour mieux y réfléchir qu'il n'est peut-être pas inutile qu'il se permette un regard sur la littérature<sup>11</sup>.

Mais pas n'importe quel regard. Ce qui m'a intrigué, et qui m'a paru digne d'attention puis de partage, ce n'est donc pas la visibilité du vin dans l'œuvre de Giono, qui est limitée. C'est beaucoup plus le sens, le plus

10. « Chez lui, il y a toujours du vin [...] pas pour le maître de maison : - J'aime tant le goût de l'eau, dit-il, et pour s'enivrer, ma foi, si l'on est bien disposé une fleur y suffit », Claudine Chonez, *Giono par lui-même*, Paris, Seuil, 1956 : 15. C'est vrai... ou non : la biographie plus récente et autrement plus solide de Pierre Citron, *Giono 1895-1970*, Paris, Seuil, 1990, est moins catégorique. Il n'en reste pas moins que la relation de Giono au vin était beaucoup moins intime que celle qu'il entretenait, par exemple, avec le tabac à pipe...

11. Il n'y a pas de meilleure démonstration de la richesse que peut apporter à l'écriture cette « géographie de l'imaginaire », dans le jeu de ses rapports fluctuants avec la réalité, que celle faite par Giono lui-même dans l'époustouflant début de *Noé*, où il superpose aux murs et fenêtres de son bureau le cadre et les personnages du dernier roman qu'il vient d'achever, *Un roi sans divertissement*, avant d'y faire surgir la silhouette de celui qui va devenir le héros de ces écrits suivants, ceux du cycle du *Hussard*. Il reste au géographe lui-même à exploiter aussi ces rencontres d'espaces, ce qui ne lui est pas nécessairement familier mais pourrait, avec un peu de pratique, lui ouvrir de belles et assez inédites perspectives.

souvent voilé, qu'y revêt sa présence : ce qu'il est chargé d'exprimer. Ou comment le vin, à plusieurs reprises, chez Giono, bien qu'apparemment cantonné à cette place modeste, s'avère être un révélateur – au sens photographique du terme – du sens profond de l'histoire ; comment il contribue, parfois puissamment, à donner toute leur force à certains moments essentiels, et à démultiplier alors la puissance des mots. Et donc, de quelle manière un écrivain-conteur peut utiliser le vin dans sa palette, pour mettre en évidence, pour colorer, parfumer, mettre en musique ce que les mots seuls sont malhabiles à souligner. Comment Giono, quand il en décide ainsi – ce qui est loin d'être systématique : le propre d'un grand conteur est de varier ses effets – sait faire parler le vin, et qu'est-ce qu'il parvient à lui faire dire. Voilà : ce qui m'intéresse, c'est la contemplation du mécanisme (ou du tour de magie) par lequel le vin, simple liquide et fait culturel à la fois, peut pénétrer au cœur même de ce que l'œuvre littéraire a de plus intime.

C'est donc en me mettant à la recherche de la place du vin dans une « géographie de l'imaginaire » que j'ai relu d'un peu près quatre textes gioniens qui m'ont paru particulièrement révélateurs à cet égard : par ordre d'écriture, *Prélude de Pan*<sup>12</sup>, *Que ma joie demeure*<sup>13</sup>, *Batailles dans la montagne*<sup>14</sup> et *Le Hussard sur le toit*<sup>15</sup>. Le vin peut être occasionnellement présent dans bien d'autres œuvres, mais ce n'est pas à lui qu'y est confiée, me semble-t-il, la petite mélodie d'accompagnement qui, d'une façon ou d'un autre, chez Giono, précisément très sensible à la musique, surligne souvent le récit.

### Vignes et vins de Giono

À quoi ressemblent donc les vignes et les vins de Giono ? Même si, on l'a dit, ce n'est sans doute pas ici l'essentiel, il est normal que le géographe commence son enquête par ce qui est de l'ordre du visible.

Les ceps y sont en effet, comme dans la réalité la plus fréquente en Haute Provence, relégués en position accessoire dans le paysage ; et, ce qui semble bien naturel aussi, sur des sols ingrats. La description des parcelles ne mérite donc pas de grands développements<sup>16</sup>, elle se limite à ce que le premier lecteur venu est en droit d'attendre d'un terroir de montagne : la vigne est située dans « une conque bien orientée »<sup>17</sup> et les références aux types de sols ne vont pas au-delà de la distinction entre « celui des côtes » et « celui des

12. Écrit en 1929, publié pour la première fois en revue la même année. Ce texte a ensuite été intégré dans le recueil de nouvelles *Solitude de la Pitié*, dont la première édition date de 1932. « Pléiade », I : 441-457, soit 17 pages.

13. Écrit en 1934-1935, première édition de 1935 : un grand succès de librairie. « Pléiade », II : 415-780, soit 366 pages..

14. Écrit de 1935 à 1937 ; première édition de 1937. « Pléiade », II : 783-1186, soit 403 pages.

15. Écrit de 1945 à 1951 ; première édition de 1951 ; peut-être l'ouvrage le plus célèbre de Giono. « Pléiade », IV : 239-635, soit 398 pages.

16. La vigne est en ce sens traitée beaucoup moins amoureusement que l'olivier, son fruit et son huile, qui parlent manifestement beaucoup plus à la sensualité personnelle de Giono (*Jean le Bleu*, 1932 ; *Poème de l'Olive*, 1931 ; et surtout l'admirable ouverture de *Noé*). Mais ce ne sont pas là à proprement parler des récits romanesques et, curieusement, dans ces derniers olives et oliviers sont loin d'avoir le rôle du vin. Est-ce précisément parce que le vin, physiquement moins sensible à l'auteur, lui permet de maintenir la distanciation nécessaire avec l'histoire qu'il raconte, ou est-ce qu'il lui attribue des pouvoirs d'autant plus importants qu'ils lui sont en réalité plus étrangers ?

17. *Batailles dans la montagne*, II : 791.

pierrailles », le meilleur et le plus vieux étant tout simplement « un de deux ans »<sup>18</sup>. Les ceps sont rares et chétifs, « vingt rayons de pauvre vigne », et le vin a la même rugosité que les éboulis dont il est issu : « toute la douceur du raisin était changée en âpreté sur la langue et dans cette chaleur qui lui flambait soudain aux boyaux »<sup>19</sup>. D'autres vignes également qualifiées de « pauvres », « le vin que l'on tirait de ces petits raisins à peine plus gros que des fleurs de muscaris était âcre et brûlant comme de la sueur de bœuf ». C'est un petit vin piquant de montagne, un « vin vert »<sup>20</sup> pour gosiers résistants.

Quant aux cépages, deux seulement sont cités dans les textes étudiés ; mais l'un, le nebbia<sup>21</sup>, est un emprunt direct à Stendhal, et l'autre est, symptomatiquement, le Clinton :

« Je n'en ai jamais bu d'aussi fort [...] pourtant, celui-là c'est du vin de Clinton [...] tout ce qu'il y a de terreux, tout ce souvenir de la vigne, il n'y a que le Clinton qui garde sa parenté de bois avec le cep. Regarde-le [...] il a l'intérieur vert [...] il a la marque du raisin Clinton. [...] Il n'avait jamais senti lui-même qu'un vin l'appelait violemment comme celui-là »<sup>22</sup>.

C'est bien de Giono – et en parfaite harmonie avec sa conception du vin comme devant être un produit rustique de terroir, sauvage et brutal s'il le faut plutôt que trop civilisé – que de chanter les louanges du Clinton, qui est l'archétype de l'hybride producteur direct américain non greffé ayant sévi comme piquette dominante dans toutes les campagnes du Sud-Est français depuis le phylloxéra jusqu'au-delà du milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Par contre, l'imagination fertile de Giono s'est fait un grand plaisir à créer de toutes pièces une technique inédite de vieillissement du vin... dans le glacier. Ce glacier,

« on l'appelait la Treille parce que toutes ces énormes glaces suspendues étaient comme des grappes, si on veut, mais surtout parce qu'on avait eu pendant longtemps l'habitude montagnarde de confier à ce glacier le soin de mûrir le vin [...] on avait des outres faites avec la peau complète d'une chèvre. Et, vers octobre, on choisissait un jour clair [...]. On chargeait tout le train de mulets. C'était un travail qui se faisait en commun [...]. Il y avait, là haut, des cavernes de glace aussi solides que des caves de ciment. On y couchait les outres dans un lit de neige. Alors, d'en bas, pendant les journées limpides d'hiver, quand on regardait le glacier c'était bien la treille, parce que, perdu dans une de ces énormes grappes de glace [...] là-haut il y avait le vin du village que le froid était en train de mûrir. C'est vers la mi-juin qu'on retournait là-haut. Souvent il fallait déganguer les outres à coups de pic, doucement, et avec délicatesse, mais elles étaient prises dans la glace comme ces noix dans le miel quand le gâteau est trop cuit ». Mais, une fois, les séracs s'étaient effondrés sur ceux qui montaient et « le glacier n'avait rien rendu : ni hommes, ni mulets, ni vin »<sup>23</sup>.

18. *Prélude de Pan*, I : 446.

19. *Que ma joie demeure*, II : 632.

20. *Batailles dans la montagne*, II : 791.

21. *Le Hussard sur le toit*, IV : 588 et note de Pierre Citron. En fait, il s'agit sans doute du nebbiolo, l'un des principaux cépages de l'Italie du Nord.

22. *Batailles dans la montagne*, II : 1053-1054.

23. *Batailles dans la montagne*, II : 791-792. « Giono nous a dit avoir inventé de toutes pièces cette paradoxale technique d'alcoolisation d'un vin trop vert qu'on mettrait à mûrir sous la glace », dit Luce Ricatte, responsable de l'appareil critique de ce roman pour la Pléiade, II : 1411-1412. Mais cela n'empêche pas qu'il ait pu y avoir à l'origine telle ou telle lecture ou association d'idées. On nous dit d'ailleurs qu'en Suisse, et notamment dans le Jura, il pourrait bien y avoir vraiment eu quelque chose d'analogue... On ne peut s'empêcher, quant à nous, de faire le rapprochement avec le « *Vinho dos Mortos* » de Boticas, en Terra de Barroso

Du vin mythique est donc né le drame d'hier ; mais c'est précisément la redécouverte de ce vin miraculé qui va, au tournant du récit, donner aux descendants de ces mêmes villageois l'élan leur permettant de surmonter le nouveau drame avec lequel les défie une nouvelle fois la nature déchaînée.

Par rapport à la force de telles histoires, il faut bien reconnaître que le vin réel fait parfois assez pâle figure. Au fil de ces lectures je n'ai d'ailleurs vu passer ni bordeaux, ni porto, hélas. La seule allusion à un nom de grande appellation invoque le bourgogne, dont la puissance naturelle et la relative proximité géographique, pour le Sud-Est français, s'associent sans doute beaucoup mieux que les subtiles élégances du bordeaux, dans l'esprit de Giono, à l'idée d'un grand vin. Pourtant, ce n'est pas tant pour sa qualité gustative qu'y a recours Angelo, le héros du *Hussard*, que comme à un véritable remède de cheval, par la quantité et par le type de consommation<sup>24</sup>, contre un malaise encore diffus qui va s'avérer être le terrible choléra : signe annonciateur en ce début d'ouvrage de ce que le vin, si prestigieux soit-il, n'a pas tant pour Giono d'intérêt particulier pour lui-même, que comme symbole, dont la valeur supposée correspond au phénomène majeur qu'il annonce en contrepoint. Il doit falloir la célébrité du bourgogne pour annoncer le choléra, et sa puissance pour lutter contre lui ; comme il faut l'urgence de la lutte préventive contre l'épidémie pour faire subir à un vin tellement réputé un traitement aussi radical.

D'ailleurs, pour Giono, la qualité intrinsèque du vin tient beaucoup plus à ses vertus d'expression esthétique qu'à sa saveur, et le vocabulaire qu'il utilise pour le décrire est beaucoup plus pictural, poétique et sensuel qu'œnologique : « le vin était comme chargé de petites feuilles d'or et de fleurs de lumière quand il coulait. Mais, dans le verre il était soudain lourd comme du plomb, et il attendait ». Tout au plus, il est « sec et fort (...) noir comme de la poix »<sup>25</sup> ou s'il est vraiment vieux, « tout allumé de reflets, d'un vernis qui tournait dans le bronze », ce qui ne l'empêche pas d'être tout aussi chargé de couleur, « noir comme du sucre brûlé »<sup>26</sup>. Comme on peut le constater, la sensualité de la langue gionienne est ici nettement plus visuelle et tactile que gustative ; il est bien plus question de fluidité et de couleurs, de jeux de lumières et de reflets, autrement dit du vin contemplé du dehors, que de dégustation proprement dite. Ce vin-là, bien lourd, c'est ce qu'il faut pour reconforter l'homme fatigué : « il but coup sur coup quatre ou cinq verres d'un vin épais, très fort et très noir » dont le goût est décrit de façon beaucoup plus vague, peut-être même assez inadaptée à une couleur aussi chargée, puisqu'il est « délicat »<sup>27</sup> : on a un peu l'impression que l'auteur a tellement été fasciné par la couleur du vin qu'il n'a guère prêté qu'une attention distraite à sa saveur.

La couleur intense est si importante que si le vin est léger, il ne mérite

---

portugaise, qui, paraît-il, gagne une saveur particulière à être enterré un an ou deux (*Público*, 10 mars 2001). Pure coïncidence, sans doute.

24. *Le Hussard sur le toit*, IV : 265. Il faut que la menace soit proche pour que ce jeune homme naturellement si distingué, aristocrate et fin, en boive coup sur coup quatre bouteilles, à lui seul, dont les deux premières avec du pain trempé, de la cassonade et du poivre... C'est d'ailleurs au vin encore, mais cette fois il n'est quand même plus question de bourgogne, qu'Angelo soigne son cheval le même soir (*ibid.*, IV : 266). Quand le buveur d'eau qu'est Giono décide de faire boire du vin à son héros, il ne regarde pas à la dépense... Là encore, c'est peut-être bien que le rôle du vin est pour lui beaucoup plus symbolique que réel.

25. *Que ma joie demeure*, II : 542.

26. *Batailles dans la montagne*, II : 1043.

27. *Le Hussard sur le toit*, IV : 587.

---

qu'une estime très relative : « un vin claret mais assez bon »<sup>28</sup>. Quant au vin blanc, c'est une boisson pour dames, de préférence les plus chastes et innocentes, comme la nonne du *Hussard* quand elle rentre épuisée d'avoir lavé les morts du choléra<sup>29</sup> ; ou, à la rigueur, il peut servir pour la cuisine : « je vais faire la polenta au vin blanc »<sup>30</sup>. En fait le vin pour Giono se doit généralement d'être rouge, et un bon vin semble d'abord être... un bon jus de fruit, de sorte qu'à travers lui ce soit la plante entière dont on boive le souvenir : il est bien qu'il ait « le goût des pampres et de la verdure, la douceur toute secrète et fugitive des petits raisins mûris dans les montagnes »<sup>31</sup> ; « le vin était bon, avec une forte odeur de raisin »<sup>32</sup>. Il en résulte que ce que le vin sait peut-être faire de mieux, c'est transmettre son contexte d'origine : « une forte odeur de terre et d'herbe »<sup>33</sup>, « avec une petite brume, les caves pleines de salpêtre, l'odeur de la rue autour du pressoir, avec le bois et les ferrures toutes ruisselantes de vin »<sup>34</sup>.

L'appréciation descriptive de Giono est bien plus sensible à ces harmonies de tons, de couleurs, de forces littéraires et esthétiques, et à l'accord des vins avec le moment, avec l'état d'âme des personnages, qu'elle ne cherche à rendre compte de leurs qualités propres, ou de leur goût même : c'est bien un vin littéraire plus que sensoriel, abstrait plus que concret, dont la sensualité est beaucoup plus esthétique que gustative, venant moins de ses vertus particulières que d'un accord avec le cadre du récit auquel il participe.

### La petite musique du vin

Ainsi ce n'est pas tant le vin qui importe, que ce qu'il éveille comme associations d'idées dans la mémoire du buveur. C'est moins de lui qu'il parle, que de ce qui est ou a été autour (ou à travers) de lui. Et c'est précisément pour cela – parce que, pour un cérébral et un imaginatif comme l'est Giono, et comme le sont les lecteurs qu'il entraîne à sa suite, c'est moins le réel qui compte que la ligne harmonique, moins le vin que ce qu'il suggère – qu'il a tout ce qu'il faut pour être un émetteur d'atmosphère, une accentuation du récit. Ce n'est pas la qualité intrinsèque du vin que l'on exalte en exaltant, par exemple, le Clinton, Giono lui-même le sait bien qui le dit « violent » et « terreux » ; c'est donc qu'au vin qu'il a choisi de mettre en évidence il assigne un rôle bien différent de celui que nous autres, bons apôtres de la qualité et de la compétition des terroirs, sommes habitués à lui faire tenir. Il ne s'agit de rien de tel ici, mais de faire émettre au vin la tonalité qui soit la plus en accord avec la passion et les pulsions qui tissent la

28. *Ibid.*, IV : 246.

29. *Ibid.*, IV : 388. Pauline, l'héroïne du *Hussard*, a, elle, droit au claret, puis au même vin rouge que le héros (IV : 587-590). Mais son statut est beaucoup plus complexe et l'évolution du vin bu accompagne ici, précisément, ce qui ressemble fort, sinon à une perte d'innocence et de chasteté, du moins à une déclaration d'amour tacite, ce qu'un vin léger aurait sans doute moins bien accompagné.

30. *Ibid.*, IV : 587. Giono ne cuisinait guère, mais éprouvait le même plaisir à inventer des recettes que des histoires.

31. *Batailles dans la montagne*, II : 1049.

32. *Le Hussard sur le toit*, IV : 354.

33. *Batailles dans la montagne*, II : 1033.

34. *Ibid.*, II : 1043.

narration, afin qu'il puisse soit prendre part active à l'histoire, au même titre que les personnages ou les forces de la nature, comme dans *Prélude de Pan* et *Batailles dans la montagne*, soit en accompagner comme en contrepoint les phases successives et contribuer à en dessiner les moments forts, mais sur un mineur, comme dans *Que ma joie demeure* ou dans *Le Hussard sur le toit*.

Au vin revient ainsi, dans ces récits, de donner bien plus qu'un goût de boisson : d'émettre du sens. Et ce sens n'a pas été toujours le même chez Giono ; c'est d'autant plus notable que celui d'autres produits comparables n'a, en revanche, guère varié. Ainsi, le tabac (à pipe, de préférence) vient avec constance souligner les moments d'amitié virile, de confiance, de dialogue<sup>35</sup>, tandis que le rôle de l'eau-de-vie est plus trouble : elle sert d'abord à soigner, à frotter, mais c'est une forme de soin qui est si étroitement physique et qui appelle tellement le contact avec le plus intime de la chair nue qu'elle est simultanément possession, chargée d'un érotisme voilé si transparent qu'il est bien assez efficace pour dispenser toute vulgarité descriptive<sup>36</sup>.

Qu'en est-il donc du vin ? Dans le plus ancien de nos quatre textes, *Prélude de Pan*, il a le mauvais rôle ; dans le deuxième, *Que ma joie demeure*, il accompagne au contraire jouissance et bonheur ; dans le troisième, *Batailles dans la montagne*, il joue en outre un rôle actif, donnant des forces et permettant de trouver la solution. Dans le quatrième enfin, *Le Hussard sur le toit*, avec une présence à la fois plus discrète d'apparence et néanmoins plus continue au fil du récit, le vin atteint certainement son rôle le plus complet et le plus achevé d'interprète des sentiments et de traducteur des atmosphères. Dans l'ensemble, on peut donc dire que le rôle du vin s'est étonnamment affiné et ennobli en une vingtaine d'années. Qu'on en juge.

L'histoire de *Prélude de Pan* est celle d'une fête villageoise qui commence par une beuverie et qui finit mal, parce que la brutalité de l'homme s'est crue dispensée de respecter la nature. Dès le matin « on s'inondait de bière et de vin [...] quand on bougeait ses pieds, ça faisait floc dans de la mousse de bière et du vin répandu [...] de boire, il y en avait qui étaient déjà malades et

35. Absente de *Prélude de Pan*, qui est précisément une histoire de drame provoqué par la sécheresse de cœur et où elle n'aurait donc guère eu sa place, comme de *Batailles dans la montagne*, une histoire d'inondation et de dynamite où elle aurait peut-être été peu compatible avec la surabondance d'eau comme avec les dangers d'explosion, la pipe que fumait régulièrement Giono accompagne par contre les principaux instants d'ouverture à l'autre, de disponibilité et de camaraderie tranquille, entre hommes, de *Que ma joie demeure*, à commencer par le point de départ de l'histoire (II : 423). Mais cette propension à la chaleur amicale, plus qu'à la sensualité amoureuse, confère au tabac un rôle plus limité, moins collectif que celui du vin, et moins passionnel aussi ; c'est le type du plaisir à partager paresseusement entre deux êtres égaux et sans désir, l'accompagnement d'une relation apaisée, ou même le grand consolateur, le dernier plaisir du mourant (II : 604). Tout au long du *Hussard sur le toit*, dont le héros est mieux ciselé et plus nettement détaché de l'auteur, ce sont des petits cigares qui assument pour lui le même rôle, devenant aussi symboles de la chaste camaraderie qui le lie à la nonne (IV : 390). Giono ayant entre-temps vieilli, les fumeurs de pipe vieillissent aussi, ce sont cette fois des personnages certes sympathiques mais désormais secondaires et à l'abri des passions : un musicien ambulant de bonne compagnie, un ancien médecin revenu de tout et accueillant (IV : 573, 604). Ainsi, en contrepoint de la petite musique du vin, il y a bien chez Jean Giono une petite musique du tabac.

36. On pense bien sûr à la grande scène finale du *Hussard*, où Angelo arrive miraculeusement – mais c'est le miracle de l'amour, pour tacite et celé qu'il soit – à sauver Pauline du choléra en la frictionnant désespérément de la tête aux pieds avec de l'eau-de-vie, après quoi elle le tutoie tendrement comme s'ils venaient de faire l'amour (IV : 626-630). Mais cela rappelle aussi une scène écrite bien plus tôt et en bien des points semblable entre Antonio et Clara, dans *Le Chant du monde*, publié en 1934, scène qui condense et scelle aussi un amour naissant appelé à durer (II : 220).

qui chantaient [...] qui riaient on ne sait pas de quoi [...] puis qui repartaient à rire et à boire »<sup>37</sup>, et il n'y a pas de quoi être fiers : « c'est là toute la fête chez nous [...] à la fin, dans les maisons, ça sentait toutes les odeurs sauf les bonnes »<sup>38</sup>. Le pauvre bougre qui va provoquer le désastre est « tout perdu de vin »<sup>39</sup>, tandis que l'étranger qui va administrer au village une leçon de respect pour la nature ne boit, lui, que de l'eau. Entraînés par un accordéon qu'ils n'entendent même plus, tous se mettent malgré eux à danser en renversant et brisant verres et bouteilles, des animaux de toutes sortes s'en mêlent, il faudra ensuite se débarrasser discrètement du résultat des accouplements monstrueux en résultant dans un village vautré qui « *suintait toutes sortes de jus* »<sup>40</sup>. La nausée du petit matin qui suit est celle des lendemains de mauvaises cuites. Le vin n'a vraiment pas le beau rôle, même s'il ne fait guère que souligner, que mettre en évidence une faiblesse morale des hommes dont il n'est pas seul responsable. Il n'empêche : malgré quelques verdeurs, voilà un texte que ne renierait sans doute pas une ligue de vertu antialcoolique...

Par contre, elle mettrait certainement les deux suivants à l'index. *Que ma joie demeure* d'abord, qui se passe sur un plateau rural isolé, où quelques familles dispersées se débattent plus ou moins difficilement contre la grisaille d'une vie quotidienne sans saveur, en attendant on ne sait qui, mais quelqu'un qui aurait « le cœur bien verdoyant »<sup>41</sup>. Et l'homme arrive, une sorte de saltimbanque acrobate, Bobi : « tu as un gros goût, dit Jourdan. Oui, dit l'homme, et c'est ça l'affaire »<sup>42</sup>, qui s'installe parmi eux et va patiemment leur expliquer qu'ils ont besoin d'introduire de l'inutilité, de la liberté, de la gratuité, de l'amour dans leurs vies trop étriquées. Les premiers contacts entre Bobi et les habitants du plateau s'accompagnent de tabac pour l'amitié offerte, de café ou de liqueur pour la sociabilité amorcée, d'eau-de-vie pour soigner les corps souffrants, mais pas de vin : c'est le temps de la recherche difficile, de l'apprentissage à tâtons, pas encore celui de la découverte et de la joie. Pour que le vin fasse une première apparition, sous la forme d'un verre offert au facteur qui amène une bonne nouvelle<sup>43</sup>, il faut que déjà le lien ait pris force, que le désir de changement se soit ancré.

Fleurs et animaux sauvages se font en effet de plus en plus de place, les envies de liberté gagnent du terrain, les amitiés éclatent et les amours germent, l'ensemble s'épanouissant dans la fête collective magnifique qui fait culminer le récit au tiers du livre, et qu'alors le vin arrose à profusion : « Vous n'allez pas boire tout ça ? dirent les femmes. Elles savaient que si. Et elles en avaient peur, et elles étaient au fond d'elles soudain heureuses d'un énorme bonheur comme si [...] venait de sourdre le bourdonnement monotone d'un tambour de danse » : arrive l'heure de l'épanouissement et de la transe. Celui qui sert avec la bonbonne « avait l'air de se donner lui-même à plein verre » : voilà une transposition directe de la communion chrétienne, c'est à la fois sacré et magiquement païen. L'amour qui

37. *Prélude de Pan*, I : 444.

38. *Ibid.*, I : 446.

39. *Ibid.*, I : 448.

40. *Ibid.*, I : 457.

41. *Que ma joie demeure*, II : 420.

42. *Ibid.*, II : 423.

43. *Ibid.*, II : 482. C'est d'ailleurs la première visite du facteur en onze ans : c'est bien dire que ce plateau est sur une autre planète que nous, celle de l'isolat, mais aussi et par conséquent celle des miracles possibles. D'où le rôle en quelque sorte annonciateur, voire mystique, de ce verre de vin.

l'accompagne est bien humain : « Jourdan servit Marthe. "Voilà, ma belle", dit-il doucement. Elle le regarda du coin de l'œil et respira plus vite. Et elle but, et elle entendit le grondement du tambour de danse ». La sensualité née du vin se répand très vite, même la veuve en ressent l'effet : « le feu se rallumait au fond de sa chair, dans un endroit où elle croyait que tout était éteint depuis la mort de son mari [...] le bout de ses seins durcissait rien qu'à frotter contre la soie de son corsage ». On change de vin : « le vin noir de Jacquou était un commandant terrible »<sup>44</sup>. Passée la faim, on est de plus en plus sensible aux couleurs, aux parfums, aux goûts, aux moelleux, aux nuances apportées à la viande rôtie par les herbes aromatiques : la sensualité s'affine et s'épanouit, devient plus complète. L'ivresse est générale mais pourtant gaie et douce, faite d'obéissance et non de mépris aux lois de la nature : c'est tout le contraire de celle de *Prélude de Pan*, et c'est pourquoi elle est cette fois plus que positive, ouverte comme une porte vers un bonheur qui vient de la communion du petit groupe humain réuni. Il y a bien un aspect messianique au message qu'accompagne ainsi le vin joyeux : « Le monde se trompe, dit Bobi. Vous croyez que c'est ce que vous gardez qui vous fait riche. On vous l'a dit. Moi, je vous dis [comme Jésus...] que c'est ce que vous donnez qui vous fait riche »<sup>45</sup>, et il met de suite en pratique son raisonnement en demandant à sa voisine de lui donner à boire : c'est le dernier vin que l'on boit ce soir-là, comme le dernier message que le vin du partage doit transmettre.

La suite de l'histoire est pourtant celle d'un échec (comme peut l'être la Croix, qui justement suit la Sainte Cène, pour un incroyant baigné de culture biblique comme Giono ?), l'égoïsme des pulsions individuelles d'amour empêtrant la pleine réalisation de ce partage communautaire qui correspond pourtant à l'aspiration profonde du groupe. C'est pourquoi le vin est désormais beaucoup moins présent et ne sait plus guère que réjouir le vieux solitaire. Il a la même efficacité physique, certes, mais ne mérite plus comme sanction finale qu'un adjectif de grande méfiance : « "La vie est belle", dit-il [...] l'ardeur lui serra les bourses et son membre durcit dans ses pantalons. 'Ce vin - dit-il - il fit claquer sa langue »... mais « le vin était sournois »<sup>46</sup>. Même si le message n'est plus du tout anti-alcoolique, le vin de Giono reste profondément moral : il n'est vraiment bon et bienvenu que s'il est en accord avec l'amitié, la confiance et l'ouverture à l'autre.

De la même façon les outres du « vin de glace » de *Batailles dans la montagne* ne ressurgissent dans le récit qu'au plus profond du désastre, au moment où le désespoir semble gagner les rescapés de l'inondation qui se disputent, se détournent et se méfient les uns des autres, sur le monticule transformé en île où ils tentent de s'organiser pour survivre tant bien que mal. Du fond de la montagne et du drame enfoui dans le passé du village arrive alors, avec le vin, la force de vie qui va leur redonner élan : « l'outre [...] devait tenir au moins cent litres. On entendit ballotter le vin dedans. C'était un bruit souple et tout d'un coup d'une humanité brusquement chaude ». Ainsi le vin est à la fois chaleur, dans le froid, et humanité, rempart contre la nature en folie, sagesse des morts qui permet de redonner vie aux vivants en péril. C'est le héros qui le dit, le charpentier Saint-Jean (Jean comme Giono, charpentier comme Jésus...) : « Du vin ! Eh bien, il me

44. *Ibid.*, II : 541-546.

45. *Ibid.*, II : 557.

46. *Ibid.*, II : 632-633.

semble que ça va me guérir ». C'est lui, l'étranger mais le juste, qui ouvre la première outre et la met à la disposition de tous, forçant le destin au moment où les villageois allaient se disputer des droits individuels de propriété sur ce vin venu de l'au-delà. Tous boivent alors, même ceux qui s'affrontaient, s'insultaient, sauf un – le plus religieux : la foi communautariste de Giono est farouchement laïque. Pour les autres, c'est comme une rédemption : « il se coucha comme s'il allait téter [...] il avait le visage tourné vers le ciel [...] le vin arrosa ses blessures »<sup>47</sup> : le vin réconcilie, innocente, purifie, guérit, s'il est partagé. Celui qui ne le partage pas s'exclut de la communion du groupe et c'est précisément grâce à cette mise en commun de ce qui, jadis, était propriété privée individuelle de chaque famille, que l'histoire va pouvoir reprendre son élan et trouver une solution pour aller au-delà du drame. Le vin partagé, c'est donc la clef de la victoire et quand l'idée de partage a gagné, elle rend le vin aussi innocent que le lait maternel : « Céleste arriva avec une mesure pour le lait [...] elle l'avait frottée à son devancier et le fer luisait comme de l'argent, reflétant le feu rouge, comme s'il était déjà plein de vin à boire », d'ailleurs « les hommes tout de suite n'avaient plus bougé », ils contemplent, quelque part entre (ou à la rencontre) du respect du sacré et du plaisir sensuel : « les chaudrons déjà pleins de ce vin noir comme du sucre brûlé, et cette odeur de pays écrabouillé dans de l'automne [...] et tout ça qui se préparait dans les bras des femmes », mères ou amantes ? Elles boivent aussi, d'ailleurs ; d'abord la plus triste, qui « poussa en arrière ses cheveux pleurants et approcha sa bouche encore mâchurée de larmes, et elle lécha un peu le bec de la casserole ; puis elle se mit à téter », elle aussi. Décidément ce vin a une forte parenté avec le lait du sein maternel ou du biberon. « Ils le savaient, eux, les hommes ; il y avait déjà beaucoup de choses écrasées dans eux par ce vin froid et dur ». Grâce au vin se réveillent les corps si longtemps refroidis, comme rétractés par la morosité et la peur de l'eau envahissante, la sensualité explose chez les jeunes filles au « corps tout réveillé sous les jupes et le corsage [...] avec les jambes, les cuisses, le ventre, les seins [...] et brusquement elles sentaient que ce corps leur appartenait [le vin est éveil, révélateur à soi-même], qu'elles étaient dedans avec le vin, et tout le bon et le mauvais, l'ardent, la jeunesse ». La vie reprend goût. La bacchanale n'est pas loin mais cette fois on n'y tombe pas, et pour mieux y parer Giono déplace le projecteur vers le groupe le plus sympathique, celui des charpentiers, qui « ne pouvaient pas boire séparés. Ah ! non, ça n'est pas possible ». Le vin des héros est lien social par excellence. L'ivresse générale est douce et d'abord gaie : « Tout de partout des visages qui rient », elle est fleurie, naturelle : « Et les autres avec, tous dans les yeux [...] ces bouquets de fleurs d'aubépine qui apparaissaient au fond de leurs gorges [...] dans tout ce qu'ils disaient. Il souriait de voir tout ça ». Et ce vin est porteur d'espérance : « il écrasait tout ce à quoi on tenait [c'est bien un langage de missionnaire, ou de convertisseur] [...] il vous [là le message commence à s'adresser directement au lecteur, sous couvert de le faire participer plus activement au récit en cours] déshabillait, il vous écorchait dedans et dehors, la gorge et le cœur ; vous étiez tout dénudé, et sans le sou, et plus rien, et alors soudain, et pendant longtemps, tout ce qu'il avait écrasé gonflait en odeur de monde, en odeur de tout en joie [...] en aisance, en amitié, en tendresse, en confiance, le parfum, la voix

---

47. *Batailles dans la montagne*, II : 1032-1033.

et la musique d'une espérance mille fois plus grande que le ciel des quatre saisons »<sup>48</sup> : l'espérance justement que depuis la catastrophe ils n'avaient plus. Le salut vient par le vin, et précisément avec le plaisir des sens.

Le vin permet même aux vieilles de recouvrer la mémoire : c'est par ce biais que l'on va retrouver la dynamite permettant de faire sauter le barrage responsable de l'inondation, et que l'histoire va pouvoir se dénouer. C'est encore ce vin qui délie les langues timides, ce qui permet aux amours de se déclarer<sup>49</sup>, mais cela, finalement, n'aboutira à rien, sinon au renoncement et au départ du héros, comme dans *Que ma joie demeure* : la pureté gratuite de celui qui sauve le groupe est décidément une autre constante du Giono des années 1930, d'inspiration sans doute bien plus chrétienne qu'il ne le reconnaît... et qu'il accompagne d'un penchant aussi prononcé qu'avoué pour les histoires d'échec, qu'il estime les plus attachantes.

On l'a dit, la place du vin dans *Le Hussard sur le toit* est à la fois plus constante, plus discrète, et associée de plus près à la trame générale du récit. Cette errance où s'épanouit un amour non déclaré, au travers d'une épidémie de choléra, trouve dans le vin le meilleur antidote qui soit à une maladie qui se transmet par l'eau<sup>50</sup>. Mais à condition que ce soit un vin partagé et altruiste, car ceux qui boivent seulement pour se soûler n'en réchappent pas<sup>51</sup>, de même que les frictions à l'eau-de-vie ne réussissent qu'avec Pauline, donc portées par l'amour : toutes les tentatives antérieures avaient échoué... Pour positif qu'il soit, le vin n'en devient tout de même pas un guide de vie, c'est tout juste un réconfort passager, il n'est pas question de verser dans la dépendance (pour le tabac, son héros ne pourrait peut-être pas en dire tout à fait autant...) et s'il en est gêné Angelo renonce à ses bouteilles plus facilement même qu'à l'affection d'un chat de gouttière<sup>52</sup>.

Trop sensuel, le vin est exclu du premier contact avec la noble héroïne, qui se fait au thé<sup>53</sup>, boisson autrement plus distinguée (et tout aussi indiquée en temps de choléra, puisqu'on fait bouillir l'eau). Le vin n'accompagne pas non plus les retrouvailles du héros avec son frère de lait et d'armes : il ne convient guère à l'exaltation idéologique, pour laquelle la parole a besoin de toute la place. Il ne va pas non plus avec la lutte machinale et sans espoir contre la maladie qui revient ensuite au premier plan du récit, puisqu'alors le seul liquide qui apparaît est l'infusion de sauge<sup>54</sup> : le vin va avoir dans la suite du récit une fonction trop noble pour être dispersée ; il lui reviendra la part de l'amour, on ne saurait donc le galvauder avant l'heure. Si bien que pendant qu'Angelo et Pauline à nouveau réunis se fraient difficilement un chemin à travers malades, cadavres, peurs et égoïsmes, c'est à la monotonie de la polenta, de la cassonade et du thé que se fait leur ordinaire. C'est au point que « Angelo refusa le pain de ménage qu'on leur offrait pour pas cher et le vin qu'on tirait d'un tonneau et dont, par conséquent, on ne pouvait pas être sûr »<sup>55</sup> : car pour être sûr, le vin doit être en bouteilles cachetées. Et il a fort bien fait, puisque cela s'avère être un hameau de voleurs qu'ils doivent

48. *Ibid.*, II : 1043-1049.

49. « Le vin – comme la dynamite plus tard – fait exploser la vérité des corps et celle des âmes », dit fort justement à ce propos Luce Ricatte dans sa notice critique (II : 1422).

50. Cf. la notice critique de Pierre Citron à propos du contenu de la bibliothèque de Giono sur le choléra (IV : 1310).

51. *Le Hussard sur le toit*, IV : 310-324.

52. *Ibid.*, IV : 367.

53. *Ibid.*, IV : 377.

54. *Ibid.*, IV : 435-464.

55. *Ibid.*, IV : 561.

fuir par la force : le vin, boisson de la confiance et des bons sentiments, n'y aurait donc finalement pas été bien adapté.

Le vin doit se mériter... ce qui le rend d'autant plus désirable quand ils y atteignent enfin, comme à un havre de paix dans la tourmente :

« ils découvrirent tout un lit de bouteilles pleines, soigneusement cachetées. C'était du vin rouge et blanc, même un alcool trop transparent et fluide pour être du marc et qui était sans doute du kirsch. En tout cas, il y avait là plus de cinquante bouteilles. – C'est peut-être la seule occasion que nous ayons de boire frais sans risque, dit Angelo. Ce vin est à l'abri des mouches depuis plus de cinq ans si on se fie à la date marquée sur les étiquettes [anachronisme ?] ; et pourquoi pas ? Il n'y avait pas le choléra à cette époque. Qu'est-ce que vous en dites ? – J'ai encore plus soif que vous, dit la jeune femme. Je pensais au maïs quotidien avec terreur [...] Ils avaient envie d'autre chose que de thé depuis longtemps [...] Je crois que je suis un peu ivre. – Ne vous en inquiétez pas. Buvez. Nous avons besoin de vin ».

Le vin fait parler, communiquer ; plus il est fort et rugueux et plus il est salubre ; et l'ivresse est une bonne chose. Puis viennent les confidences d'amour voilé :

« Je vous ai dit que mon mari a 68 ans ? D'habitude on ouvre les grands yeux. Vous n'avez pas bougé un cil. C'est que je vous suis indifférente, mais... – Vous ne m'êtes pas indifférente du tout [...] Il ne me viendrait jamais à l'idée que vous puissiez vous conduire d'une façon vulgaire. – Je suis constamment décontenancée avec vous, dit la jeune femme. Et c'est loin d'être désagréable [...] – Nous avons trop bu, dit la jeune femme. D'ici cinq minutes nous allons parler en vers ».

Ils vont alors se coucher, chacun dans une chambre, et « Angelo employa son ivresse à construire un lit carré comme à la caserne »<sup>56</sup>. L'ivresse est un partage sensuel, certes, mais tout à fait chaste.

Par contraste, le vin qu'ils boivent le lendemain chez l'accueillant mais bavard médecin est « très ordinaire »<sup>57</sup>, et en effet tous deux ne prennent pas vraiment plaisir à ce repas, qui a été comme un besoin mécanique : un bon vin y aurait à l'évidence été déplacé. En réalité, c'est que la tension de l'amour latent est trop forte, qui va exploser quelques pages plus loin avec le choléra de Pauline et la friction salvatrice.

Tout au long du roman, le vin a donc accompagné les meilleurs moments, et a connoté leur signification psychologique, voire spirituelle. Il va avec le partage, l'altruisme, la sensualité ; il est un des meilleurs remèdes contre la maladie ; il révèle les êtres l'un à l'autre et l'ivresse, décente, accompagne l'amour, mais celui-ci est profond, n'a pas besoin d'être déclaré. Le partage du vin au chapitre 12 ci-dessus présenté est le nœud de l'histoire, le moment-clé, celui qui donne son sens à l'errance précédente et qui prépare le miracle final de la guérison parce qu'avec lui « la séduction a été plus forte que la mort »<sup>58</sup>. Dans tout cela le vin n'est pas central : il est simplement un puissant révélateur des pulsions généreuses, amour et aussi

amitié et partage. Au centre il y a le choléra, la beauté des êtres et la générosité des dévouements et des idées. C'est cela que le vin surligne, scande, et contribue à révéler.

56. *Ibid.*, IV : 587-600.

57. *Ibid.*, IV : 609.

58. *Ibid.*, IV : 620 : « plus séduisant que la mort ».

Ce n'est pas vin réel mais vin symbolique, vin spirituel, vin parabole - comme le choléra lui-même, et comme la quête initiatique de l'amour qui est aussi celle du roman. En ce sens, il traduit fidèlement l'histoire, il en est un fil... rouge.

### Sublimation du vin

Ce que le vin représente et souligne est donc passé du négatif au positif d'un texte à l'autre, depuis l'impureté malfaisante de la soûlerie déchaînée jusqu'à la sublimation de la douce ivresse contenue, en passant par la fête épanouie des sens. Surtout, ce discours s'est affiné : le vin qui d'abord, dans *Prélude*, déclenche lui-même les événements, se contente ensuite, dans *Que ma joie demeure* et même dans *Batailles*, de participer comme un signal aux épisodes majeurs, et enfin, dans le *Hussard*, il en vient à accompagner comme en sourdine les nuances du récit dans son ensemble, pour en éclairer les sens successifs, mauvais ou bons, médiocres ou envoûtants, selon la compagnie qu'ont alors les héros, et surtout selon le degré de repli sur soi ou d'altruisme qui prévaut alors.

Mais ce n'est pas tout. Le rôle du vin change aussi dans la structure même de la narration et, du coup, il en arrive à la tendre, à la muscler de façon beaucoup plus efficace. C'est-à-dire que change la place du récit où vient se placer l'accent tonique du vin, le moment où à cause du vin - ou au prétexte du vin, ou avec l'accompagnement du vin - l'histoire bascule et l'important arrive. Ainsi, dans *Prélude de Pan*, la beuverie a lieu dès le début et se prolonge au long du premier tiers de la nouvelle ; puis le vin quitte le devant de la scène et ce sont ses conséquences qui doivent, de folie en excès orgiaques, maintenir le lecteur en haleine. Dans *Que ma joie demeure*, le vin n'intervient pas tout de suite mais c'est toujours au premier tiers du texte qu'il vient prendre sa part, alors majeure, au banquet marquant le sommet positif du récit, après lequel la décomposition progressive vers l'échec final est un peu lente et répétitive : le moment-clé est arrivé sans doute trop tôt. Dans *Batailles*, l'arrivée des outres de « vin du glacier » et le partage de leur contenu forme bien aussi la charnière du livre et elle est déjà plus tardive, sensiblement placée au milieu du livre : la tension a pu ainsi être soutenue un peu plus longtemps, la fin de l'ouvrage peut en être un peu plus vigoureuse. Mais c'est le *Hussard* qui arrive à une quasi-perfection, en repoussant presque à la fin (12<sup>e</sup> chapitre sur 14) la scène magique de la communion des deux héros dans une ivresse partagée recouvrant leur mutuelle déclaration d'amour latente, ce qui permet alors au récit d'épanouir son ultime et très brève scène du choléra vaincu par l'amour. Du coup il n'y a plus du tout de temps mort, et le vin a accompagné les phases successives de la montée lente et régulière de la passion, jusqu'à en consacrer l'aboutissement.

D'acteur ordinaire du récit, le vin de Jean Giono s'est ainsi transmuté et comme épuré en constituant de la construction littéraire elle-même, en partie prenante à part entière de la magie créatrice de l'écriture. Il est devenu encre de la plume. Nous revoilà au plus près, me semble-t-il, du rôle qu'il tient à l'occasion chez un Miguel Torga ou un Eça de Queiroz - tout particulièrement celui de *A Cidade e as Serras* -, c'est-à-dire tout à fait accessoire comme réalité paysagère ou sociologique, mais tout à fait essentiel comme symbole

---

d'accompagnement, comme support poétique et comme vecteur du nuancier multisensoriel où doit s'alimenter en permanence la tension du créateur.

Septembre 2001

François GUICHARD†

CNRS-Bordeaux (CENPA/UMR TEMIBER)

## Littérature et société, l'exemple brésilien

« ... *Um escritor é um mentiroso* : "A Pedra do Reino", 630 páginas, nada do que tem lá é verdade, tudo mentira! Agora, que eu me ocupe em contar aquela mentira descomunal, ainda vá, porque tem doído para todo tipo de coisa! Agora, ter quem edite e ter quem compre, quem leia e que ainda vá estudar... »

Ariano Suassuna, *Aula Magna*, p. 33-34.

L'étude des œuvres littéraires comprises dans leur contexte de production ou d'énonciation, rassemble des spécialistes de différentes disciplines. Anthropologues, critiques littéraires, linguistes et historiens proposent chacun des pistes d'interprétation spécialisées, sans toujours connaître les résultats des disciplines voisines. Pourtant, nous trouvons quelques tentatives qui promettent des échanges féconds entre les sciences humaines et la littérature. Le Brésil est un bon laboratoire pour de telles recherches qui ont commencé il y a plus d'un demi-siècle. Misant sur les valeurs d'un humanisme jamais usé, loin des modes éphémères et des querelles de salon, les représentants de cette « école » montrent l'intérêt qu'il y a d'étudier les rapports entre les événements historiques, les œuvres de fiction et les faits socioculturels.

### Sociologie et littérature

Sans nul doute, en ce domaine, Roger Bastide fait figure de pionnier. C'est lui qui, en publiant des comptes rendus d'ouvrages d'écrivains brésiliens, tant en France qu'au Brésil, a ouvert la voie à une lecture croisée des faits de société et des productions littéraires qui leur sont contem-

poraines<sup>59</sup>. Dans ce sens, le volume qui réunit les numéros 21-22 de la revue *Bastidiana*, organisé par Glória Carneiro do Amaral, est représentatif de la veine littéraire du sociologue : on voit Bastide osciller entre le critique littéraire, l'analyste des mouvements sociaux, le professeur enthousiaste, le théoricien des religions afro-brésiliennes ou enfin, il apparaît comme l'ambassadeur de la culture française au Brésil – et vice-versa. Soulignant la dimension sociologique des œuvres de fiction – et s'intéressant particulièrement aux écrivains de langue portugaise –, Bastide rappelle comment la lecture des textes sert à la compréhension du pays et de ses gens. Tout au long de son parcours intellectuel, il saura toujours associer un style traversé par des références littéraires à des objets et à une démarche sociologique.

La première partie de la revue contient des recensions et des souvenirs de ses anciens disciples, comme Antônio Candido, qui rappelle l'intérêt que Bastide portait à la vie culturelle brésilienne, en publiant régulièrement des articles dans les principaux journaux et engageant des débats avec les intellectuels les plus importants de l'époque<sup>60</sup>. Georges Balandier et Wilson Martins s'attachent à décrire le style original et anti-conformiste qui caractérise G. Freyre et que la traduction de Roger Bastide a conservé. « Maîtres et esclaves » – ouvrage qui est « à la fois une histoire et une sociologie », selon les termes de Lucien Febvre qui préface l'édition française du premier volume de la saga nordestine<sup>61</sup> – a semble-t-il exercé une influence décisive sur le sociologue français passionné de littérature. Charmé de trouver dans cette « sociologie de la vie quotidienne » des accents d'une perspective matérialiste en pleine expansion, G. Balandier est attiré par l'explication de l'origine de la société brésilienne dans le tableau brossé par le théoricien du mélange culturel et racial. La « maison de maître » (*casa grande*) serait une réplique en miniature de la société patriarcale et agraire : Gilberto Freyre propose une relecture originale de l'histoire coloniale en adoptant une vision doublement native – puisqu'il est à la fois *pernambucano* et qu'il est issu de la bourgeoisie sucrière – ; ce qui nous permet de découvrir l'intimité de ses habitants surpris « en négligé ». Le matérialisme invoqué surprend alors celui qui connaît la maison, la vie et l'œuvre du sociologue d'Apipucos ; essayiste finalement peu critique envers son milieu social qui a révolutionné... un style littéraire ! W. Martins lui, préfère s'arrêter sur la préface à l'édition française de « Maîtres et esclaves » écrite par Lucien Febvre. Il insiste à l'occasion sur le caractère ardu de la tâche du traducteur qui a bien souvent dû faire preuve d'imagination pour rendre compte des subtilités de la langue colorée qu'emploie le « maître du régionalisme » brésilien.

Gloria Carneiro do Amaral s'intéresse quant à elle aux critiques littéraires publiées par Roger Bastide avant son arrivée au Brésil, mais aussi pendant et après la présence du professeur sur le continent latino-américain<sup>62</sup>. Lorsqu'il prend la succession de Claude Lévi-Strauss à la Faculté de Sociologie de São Paulo, en 1938, le professeur engagé par la Mission universitaire française, se plonge dans la lecture des romanciers brésiliens en découvrant d'abord Machado de Assis dont il trace une biographie complète en 1955 dans l'« Introduction à Quincas Borba » (*Bastidiana* 1998 : 91-104). Il ne s'arrête pas

59. On compte en tout plus de 279 articles dont 220 concernent le Brésil.

60. « R. Bastide et la littérature brésilienne » : 7-15.

61. « Maîtres et esclaves » en français : 15-20 ; « Maîtres et esclaves » de Gilberto Freyre : 21-24.

62. « Navette France-Brazil, via littéraire » : 25-36.

là : il écrit des articles sur Mário de Andrade qui est décrit comme « un des plus grands écrivains qu'ait jamais connus le Brésil » (p. 187), sur Guimarães Rosa, sur José Lins do Rego, sur Castro Alves, sur Jorge Amado et, plus tard, sur celui qui fut son élève, Antônio Candido. Rassemblés pour l'occasion, les chroniques – qui portent autant sur les écrivains français, brésiliens ou africains –, ont été publiées dans les revues ou les journaux entre 1932 à 1965. Parlant du Brésil – *Amazonie de nos rêves* (1945), *Évocation d'Olinda* (1945), *Macounaïma à Paris* (1946) – le traducteur de « Maîtres et esclaves » vibre, entre en symbiose avec le paysage et devient même à l'occasion un personnage du roman. On comprend alors pourquoi R. Bastide s'est laissé envoûter par les langueurs tropicales d'une Amazonie « où le réel a la beauté crépusculaire du rêve » (p. 214) ou par les rues d'Olinda revisitées par Gilberto Freyre. Nous pouvons constater comment le Brésil a profondément marqué l'homme qui a fui les horreurs de la Seconde Guerre mondiale et qui s'est converti en un fervent défenseur de la culture brésilienne. Entre 1944 et 1950, sans s'arrêter d'être l'observateur patient de la vie littéraire française<sup>63</sup>, il publie plus de deux cents articles et recensions sur les auteurs, les influences, les tentatives d'innovation stylistique, les courants littéraires : romantisme, naturalisme, régionalisme, modernisme, « concrétisme », « nouveau roman », etc. Il passe en revue les modalités des œuvres – roman expérimental, colonial, poétique ou sociologique, poésie influencée par les productions populaires –, bref, il aborde tous les aspects de la littérature brésilienne. Déjà, un style propre se définit qui reflète son intérêt pour la littérature ; on découvre alors un Bastide-sociologue/ethnologue qui adopte une « vision d'ensemble » et qui prête une « attention particulière à la psychologie du caché, l'individu inséré dans le social [...] » (Amaral in *Bastidiana* 1998 : 33).

Parmi ses réflexions sur la théorie littéraire, l'article initialement publié en 1958 et intitulé « L'Amérique latine dans le miroir de sa littérature », fait figure de manifeste<sup>64</sup>. Alors que le structuralisme imposait sa marque dans la vie intellectuelle française, l'auteur s'élève contre l'effort général de modélisation des sciences sociales en partant déjà à la recherche de « *concepts liquides* » qui seraient aptes à traduire ce qu'il y a de mouvant dans la réalité sociale. Ainsi Roger Bastide affirme, et ceci bien avant les post-modernes, que le regard intimiste et la fiction sont des voies fécondes d'explication des faits de société :

« Nous sommes persuadés quant à nous, que le sociologue gagnerait à méditer non seulement sur les données apportées par un romancier, un Proust comme un Balzac, mais encore à chercher dans la poésie contemporaine, qui est devenue une nouvelle méthode de la connaissance, des voies inédites pour aborder l'étude des collectivités » (Bastide in *Bastidiana* 1998 : 193).

S'élevant contre la rigidité du structuralisme, Bastide nous explique comment la poésie peut devenir le moyen d'accéder à des niveaux de conscience plus profonds afin de saisir les éléments d'une culture étrangère par le dépassement du niveau rationnel. Par l'expérience vécue et partagée, et grâce à la littérature, véhicule des représentations collectives, le socio-

63. Une grande partie de la revue publie une série d'articles et de recensions sur la littérature française (41-82) et « africaine » (135-173), rassemblant dans une même partie la littérature algérienne, angolaise, la poésie afro-brésilienne; articles qui ont été publiés dans les journaux et les revues françaises et brésiliennes.

64. Paru dans *Annales*, 1, janvier-mars 1958 : 30-47.

logue se transforme en ethnologue, le chercheur, en initié :

« À côté des romans qui nous permettent la compréhension de certains comportements, les livres de contes nous introduisent dans le domaine des représentations collectives » (Bastide *in Bastidiana* 1998 : 202).

Ces pistes poético-méthodologiques indiquées par l'auteur, même si elles mettent en avant la place de l'inconscient dans les faits sociaux, vont à l'encontre de la démarche structuraliste qui se refuse à voir dans les productions narratives une image fidèle de la société. Davantage préoccupé par les systèmes de pensée et la recherche d'universaux, Claude Lévi-Strauss, dans l'ensemble de son œuvre, attachera finalement peu d'importance à la réalité empirique. C'est ce que semble lui reprocher R. Bastide qui adopte une démarche rappelant parfois celle du culturalisme. Dans ce sens, on peut penser que son séjour au Brésil a été décisif dans l'orientation théorique et dans les objets d'étude choisis : on peut clairement y discerner les marques de l'École américaine, alors en pleine expansion et qui a semble-t-il eut une influence décisive sur l'anthropologie brésilienne.

### **Ethnicité, histoire et métissages**

Bastide est un des premiers intellectuels occidentaux à s'intéresser à la « situation coloniale » et aux phénomènes liés au contact : mouvements messianiques, religions syncrétiques, maladies mentales, etc. Reprenant à son compte le terme d'acculturation qui semble un peu démodé aujourd'hui, il introduit cependant une réflexion originale puisque le débat est posé en termes sociologiques : il rejette les thèses pessimistes qui rejoignent les perspectives évolutionnistes, laisse de côté les explications en terme de « pertes », repousse l'inéluctabilité de la disparition des sociétés traditionnelles et de la perte de leur pureté originelle. Il leur préfère une notion comme celle de la résistance culturelle et choisit d'attirer l'attention du lecteur sur les possibilités qu'ont les cultures de sélectionner et de réinterpréter des faits imposés. Discussion qui sera reprise plus tard par des anthropologues dont Marshall Sahlins (1989) est un des représentants les plus importants. En outre, cette lecture visionnaire des œuvres littéraires brésiennes a l'avantage de réintroduire les personnages de l'histoire coloniale qui ont souvent été oubliés par les historiens : le « noir », l'« indien » et le « métis » ne sont plus sujets et ils prennent même la parole.

L'« inventeur » du concept de syncrétisme a surtout été le premier à noter l'absence d'études sur les cultures métisses qui existent dans toute l'Amérique latine depuis le contact et a montré très tôt « l'intérêt documentaire de la littérature » afin d'accéder à une réalité encore inexplorée (Bastide *in Bastidiana* 1998 : 194-195). En effet, longtemps, au Brésil, l'étude de ces groupes a été négligée au profit des recherches portant sur les populations amérindiennes en Amazonie – les « véritables indiens » du Brésil (Oliveira 1998, 1999 ; Viveiros de Castro 1999). Bien qu'il existe de multiples écrits sur les descendants d'Africains et leur religiosité – on les doit en grande partie à R. Bastide qui reste une référence en la matière – la réalité des groupes ruraux du Brésil est encore mal connue ; ils partagent souvent les mêmes conditions de vie, une histoire semblable et parfois le territoire des « indiens », surtout au *Nordeste*. Marginalisés et « acculturés »,

pendant longtemps, ils ne représentèrent guère d'intérêt pour les anthropologues. Les « Noirs » et des « *caboclos* » sont des groupes qui, à un moment de leur histoire, ont dû fuir devant l'avancée des propriétaires fonciers, choisissant, pour s'établir, des terres peu convoitées ou d'accès difficile : l'intérieur (le *sertão*), les régions montagneuses, les terres inondables. Ils présentent généralement un caractère fortement endogame, adoptant comme modèle la famille étendue, distribuée sur un territoire commun au groupe. L'agriculture, la cueillette, la chasse, la pêche et l'artisanat (poterie et vannerie) sont les principales activités qui assurent la subsistance du groupe. Populations métissées et d'origine paysanne – même avec l'urbanisation accélérée de ces dernières décennies – elles représentent la majorité des habitants d'Amérique latine ; il est normal que, de plus en plus, l'on voit se développer des études sur les populations métisses (Bernard & Digard 1986 : 68)<sup>65</sup>.

L'anthropologie urbaine a aussi attiré un grand nombre de chercheurs, centrant leurs intérêts sur les expressions religieuses afro-brésiliennes présentes dans les grands centres urbains. Au *Nordeste*, l'« École de Recife », dirigée par Gilberto Freyre, inaugure une réflexion sur la société de plantation et sur le métissage comme phénomène historique, privilégiant l'explication socio-historique ou écologique fondée sur une grande érudition et associée à une sensibilité littéraire, résultat de l'expérience sensible mise en perspective. De fait, en dehors de ces champs d'études, peu de travaux ont été menés : les premières monographies portant sur les groupes ruraux et qui s'inspirent des méthodes de l'anthropologie classique commencent à être écrites dans les années 1970-80<sup>66</sup>. L'histoire et la vie quotidienne des populations rurales du *Nordeste*, leurs revendications identitaires ou la recherche d'une reconnaissance sociale apparaissent relativement nouveaux parce que liés à des réalités sociales, économiques ou politiques mouvantes et souvent extrêmes. Nous pouvons ainsi percevoir les raisons pour lesquelles les anthropologues hésitèrent – et hésitent toujours – à s'intéresser à ces populations qui offrent une grande résistance lorsqu'on tente de les classer dans les catégories généralement utilisées pour caractériser les sociétés traditionnelles : sans histoire, sans écriture, sans État. Intégrés de force à la société nationale, ils ont connu de nombreux exils au long de leur histoire et toute une série de destructurations liées en partie aux facteurs économiques et climatiques. Ces groupes sont vus, de l'extérieur et des capitales, comme des paysans métis susceptibles de se transformer en

---

65. Une étude portant sur les populations rurales de l'État du Rio Grande do Norte intitulée « Remanescentes indígenas e afro-descendentes no RN » est en cours. Dans un premier moment, nous effectuons un relevé historique et ethnographique de ces communautés. Pour une exposition des premiers résultats, voir l'article « Índios e negros no Rio Grande do Norte » disponible sur <<http://www.seol.com.br/mneme>>. Plusieurs recherches effectuées sous la direction de João Pacheco de Oliveira mettent l'accent, non sur l'acculturation des populations indigènes, mais au contraire sur les phénomènes d'ethnogénèse (OLIVEIRA 1999).

66. La *zona da mata* de l'État de Pernambuco concentre les études sur les sociétés rurales qui ont été réalisées pour la plupart par les ethnologues du Museu Nacional : José Sergio Lopes, Rosilene Alvim, Maria A. de Heredia, Afrânio Garcia Jr. ont décrit des formes d'organisation sociale et réalisé des analyses sur les relations de travail dans les moulins à sucre. En revanche, on trouve peu d'études sur l'intérieur. Pour une révision sur les études sur le *sertão*, voir CAVIGNAC 1997 : 31-62. La même remarque peut être faite pour les groupes de descendants d'esclaves ou les populations indigènes du *Nordeste* (OLIVEIRA 1998 : 47).

---

hordes dangereuses et fanatiques en période de sécheresse<sup>67</sup>. Leur seul péché étant de n'être pas assez purs d'un point de vue culturel et ethnique – pour ne pas dire racial ! Décrit comme « acculturé », Noir ou « Indien mélangé », le métis continue à être marqué par le caractère « résiduel » et « marginal » de sa culture (Bernand & Digard 1986 : 65 ; Oliveira 1998)<sup>68</sup>. Pourtant, Roger Bastide annonce en prophète une piste d'étude intéressante : il voit dans les manifestations folkloriques – surtout le Carnaval – une voie d'expression des spécificités des groupes ethniques. Même si la terminologie adoptée n'est plus en cours et que l'on perçoit une influence du culturalisme de l'époque, l'analyse se tient et peut servir de point de départ à de nouvelles investigations<sup>69</sup> :

« [...] le Carnaval est pour le Blanc le moment de la dissolution des liens sociaux qui l'enchaînent : famille (l'aventure amoureuse), profession (trois jours entiers sans travailler), religion (le Carnaval brésilien étant, comme nous l'avons vu, moins ce qu'il est en Europe, le passage du sacré catholique au sacré païen, que à part quelques bribes, une évasion du sacré). Et il est au contraire pour l'homme de couleur (malgré la dégradation commencée), le moment de la réaffirmation de son appartenance ethnique ou de sa participation à une civilisation différente. Le Blanc danse seul et par couple. Le Noir danse par "blocs", il refait le collectif » (Bastide *in Bastidiana* 1997 : 58).

On pourrait reprendre la discussion de Bastide et la prolonger en affirmant que le Carnaval est aussi un lieu de relecture d'une histoire peu valorisée socialement mais qui s'affirme en se carnavalisant. Si encore à l'heure actuelle ces groupes et ces phénomènes qui traversent les frontières traditionnellement établies entre les disciplines sont relativement peu étudiés, il paraît urgent de s'y attacher, comme le recommandait il y a plus de cinquante ans Roger Bastide. Cela semble utile tant du point de vue de la connaissance empirique d'une réalité sociale et culturelle – souvent comparable à celles d'autres régions d'Amérique latine – que du point de vue des possibles bouleversements conceptuels et méthodologiques que ces recherches sont susceptibles d'engendrer. En effet, qu'il s'agisse de la culture ou de l'histoire des populations métisses, de leurs revendications identitaires ou de leur place dans la société, au Brésil, les recherches sont relativement récentes. Ou encore, que l'on s'intéresse à l'importance de la poésie, écrite ou orale, improvisée ou non, dans la transmission d'une culture spécifique et dans la compréhension des mécanismes cognitifs, ou enfin du rôle et du pouvoir de l'écriture au sein des cultures à dominante orale, ces problèmes ébranlent les fondements même de la discipline : comment définir ces sociétés qui ne sont plus tout à fait traditionnelles sans pour autant être entrées complètement dans la modernité<sup>70</sup> ? Dans ce cas de figure, les

67. En vérité ces « mouvements sociaux » rassemblent souvent des « Noirs » ou des « Indiens ». On sait maintenant que des Indiens kaimbé (Kariri de Mirandela, de Rodelas et de Massacará - Bahia) ont participé activement à la campagne de Canudos, du côté d'Antônio Conselheiro (environ 400 personnes) (Reesink 1997).

68. Avant l'exaltation du métissage comme source de nationalité, dans les ouvrages publiés par des folkloristes, nous trouvons de nombreuses références aux tares issues du métissage. Pour ne citer qu'un exemple : « E nos namoricos com ciuimadas provocantes, findando em luctas sangrentas, onde as facas luzem, os cacêtes rodopiam e os golpes cahem lentos, ferozes, vê-se o resto da selvageria que o sangue índio, casado ao negro, deixou na alma tôrva dos mestiços » (Gustavo DODT BARROSO, *Terra de sol. Natureza e costumes do Norte*, Rio, Benjamim de Aguilã, 1912 : 68).

69. On peut ainsi remarquer que les « blocos de índios » comme les *Maracatus pernambucanos* sont des voies d'expression d'identité, lieu d'affirmation et de reconstruction d'indianité.

70. Nous reprendrons le débat plus loin avec la présentation du livre d'Idelette SANTOS (1997).

individus repensent leur culture et partent à la recherche de leur passé – se servant, notamment, de l'écriture, en revendiquant une tradition recomposée à la lumière des faits sociaux ou politiques bien d'actualité. Par exemple, c'est ce qui explique qu'au *Nordeste*, depuis les années soixante-dix, que l'on voit « émerger » des populations autochtones qui commencent à faire valoir leurs droits, notamment en ce qui concerne leurs territoires traditionnels (Carvalho s.d.). Parallèlement, dans le discours quotidien, nous percevons toujours les effets d'une idéologie officielle longtemps victorieuse qui s'acharne à gommer les identités ethniques. Cela se traduit dans les systèmes de représentation locaux par la disparition de certains ancêtres dans les limbes de l'oubli – ou plus précisément dans les entrailles de la terre, dans ce que l'on a coutume d'appeler au *Nordeste* les royaumes encantés. Les *assombrações*, monstres ou fantômes, les tunnels creusés par les hollandais et les trésors enfouis dans les murs des vieilles demeures obéissent à une même logique. Ou encore, assiste-t-on à la création de récits d'origine – où les saints jouent un rôle primordial – récits qui, même lorsqu'ils sont fixés par l'écriture, continuent à jouer leur rôle de mythe d'autochtonie<sup>71</sup>. Au Brésil plus qu'ailleurs, l'oralité apparaît comme un champ d'investigation immense et nécessaire afin d'accéder à une histoire qui n'a pas été encore écrite et qui continue de s'inventer.

### Histoire et littérature

Ainsi, l'entrée dans le monde de la fiction renseigne souvent sur une réalité passée et présente. Dans ce sens, les chercheurs du Centre d'études sur le Brésil créé en 1996 par Kátia de Mattoso, Idelette M. Fonseca dos Santos et Denis Rolland, se proposent de réfléchir sur l'histoire et la culture brésilienne en organisant et en publiant les résultats de séminaires ou de colloques franco-brésiliens à partir de trois axes de développement : l'histoire moderne et contemporaine du Brésil, ses relations internationales, sa culture orale et écrite (Mattoso 1999 : 156). Les auteurs de *Littérature et histoire : regards croisés*<sup>72</sup> s'essayent à définir les limites, les sources et les méthodes de leurs disciplines respectives. Par le biais de la littérature, chacun se propose de réfléchir sur l'histoire et la culture brésilienne. Le recueil aborde des sujets aussi épineux qu'actuels comme la question de l'identité nationale, la formation de la Nation, l'historicité de la littérature ou la valeur littéraire d'un essai historique ; résultats des séminaires ou des colloques franco-brésiliens (Mattoso 1996, 1999).

Ainsi, tout au long des articles une question apparaît en filigrane : une œuvre de fiction peut-elle devenir un document historique ? Le métier d'historien rejoindrait celui de l'écrivain ? La fiction serait-elle davantage fidèle à la réalité que l'essai scientifique ? De grands écrivains n'ont-ils pas, en leur temps, décrit les faits saillants de leur époque ? De fait, les œuvres littéraires prennent après coup, valeur de document, comme les différents collaborateurs du volume le montrent pour celles de Gonçalves de Magalhães, d'Euclides da Cunha, de Machado de Assis, de Lima Barreto, de

71. Sur ces sujets voir CAVIGNAC 1997, 1999.

72. L'ouvrage est la publication des actes du XVIII<sup>e</sup> siècle colloque de recherches sur les civilisations de l'Occident moderne tenu à Paris en 1995 et présente les résultats des rencontres franco-brésiliennes.

Gilberto Freyre, ou, actuellement, d'Ariano Suassuna. Kátia de Mattoso propose une définition du métier d'historien comme étant un savant mélange de « science et (d')artisanat, car il s'agit de remplir les vides du temps passé qui est archivé, où tout est source dès que cela peut être saisi » (p. 9). Au lieu d'une définition limitée de l'histoire, nous nous trouvons devant un domaine qui s'ouvre, s'exposant à la critique méthodologique d'autres disciplines et prenant le risque de voir fuir son objet. Qu'y a-t-il d'important pour un historien et quelle est la spécificité de sa démarche : la critique des sources, longtemps limitées aux documents d'archive, les faits, les hommes ou leurs pensées ? Car le temps lui-même se dédouble. En effet, comme nous le montre l'historienne, lorsque nous lisons un texte, qu'il soit littéraire ou scientifique, nous sommes confrontés simultanément à trois temporalités ou « moments historiques » que sont le temps de l'histoire événementielle – celui qui est mis en scène dans l'œuvre, objet d'étude classique des historiens –, le temps de l'écriture – celui de l'auteur, qui ne correspond jamais tout à fait à celui qui est décrit – et le temps de la lecture, qui est le plus variable de tous. Ces différentes dimensions temporelles, présentes dans tous les registres du discours, doivent être prises en compte dans l'élaboration des techniques d'investigation et lors de l'analyse des faits. De même, un seul livre peut contenir plusieurs trames narratives, changer radicalement de perspective pour accéder finalement à une vie propre. C'est ce qui se passe dans le cas des livres qui ont connu un succès éditorial et qui ont été publiés plusieurs fois. Ici Ria Lemaire en profite pour rappeler l'importance des hors textes – titres, couvertures, dédicaces, introductions, illustrations, notes, épilogues, etc. Examinant les préfaces successives des vingt-cinq éditions de « Casa Grande e Senzala » de Gilberto Freyre éditées entre 1933 et 1987, nous voyons la naissance d'un personnage – qui est l'auteur – et celle d'une structure narrative parallèle au texte principal. Ainsi, entre les lignes et dans les marges de la saga de la société coloniale du *Nordeste* sucrier, émerge peu à peu une théorie scientifique de la société brésilienne, mêlant anthropologie, histoire et sûrement souvenirs personnels. Les auteurs s'accordent encore pour affirmer que les œuvres littéraires peuvent être soumises à une lecture sociologique puisqu'il s'agit de discours décrivant et analysant les faits sociaux et culturels du passé. Luis Felipe de Alencastro, dans un article de synthèse, finit par relever la spécificité des historiens par rapport aux autres spécialistes. En ayant la liberté de choisir les thèmes de sa recherche, d'explorer de multiples sources et de trouver un style propre, l'historien devient écrivain et « réinvente » le passé en le présentant sous un nouveau jour (p. 185). Mais cette liberté leur est-elle vraiment réservée ?

La lecture d'une œuvre littéraire par les spécialistes des documents anciens s'enrichit par l'étude des représentations, des idéologies menant à l'histoire des idées. Lygia Chiappini insiste quant à elle sur l'importance des recherches qui s'attachent à saisir le réel à travers les représentations, à partir de quatre perspectives. En premier lieu, la littérature et l'histoire auraient une même fonction idéologique, celle de raconter le présent à partir des déterminations du présent. Dans ce sens, les textes auraient un rôle à jouer dans la constitution des identités personnelles et sociales. Ensuite l'auteur différencie la littérature de l'histoire : selon elle, les romans et les fictions seraient davantage fidèles à la réalité qu'ils décrivent puisqu'ils ne seraient pas tant imprégnés d'idéologie que l'historiographie officielle. Puis

en analysant le genre et la valeur narrative des récits historiques, elle conclue que la littérature anticipe l'analyse des historiens de par sa capacité à se transformer en document historique susceptible d'être utilisé par un spécialiste de la période. Enfin, d'un point de vue méthodologique, elle signale l'intérêt d'une lecture qui s'inspire des approches des deux disciplines qui, tout en conservant chacune leurs spécificités, se complètent dans la recherche d'une vérité soit historique soit formelle.

Rejoignant dans sa quête l'anthropologue, l'historien qui manipule les textes littéraires et les utilise comme des sources documentaires, s'attache moins à retracer une « vérité historique » qu'à étudier des discours reflétant des modes de pensées en cours dans un contexte spécifique. Ainsi, plusieurs articles visent à démontrer que la naissance d'une littérature indépendante dans le Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle, s'accompagne de l'invention d'une unité nationale déjà en germe dans les écrits de ses intellectuels. Des personnages historiques sont créés pour servir à la construction de l'idée de Nation. Nous avons donc ici la démonstration de l'importance de l'étude des représentations dans l'explication des faits de société puisqu'ici le mythe fonde l'histoire et la détermine. Par exemple, Pedro Puntoni, dans un article éclairant, s'intéresse aux Tamoyos, Indiens « inventés » par Gonçalves de Magalhães. Il montre comment le mouvement indianiste tout en s'inspirant de thèmes liés à la Nature et au Merveilleux, construit une figure paradigmatique qui est celle de l'indigène : en exaltant des valeurs patriotiques, cet Indien romantique, légitime représentant de la jeune Nation – car le plus authentique de tous –, finira par symboliser l'Indépendance.

Idelette Fonseca dos Santos entend ici de poser le problème de l'inférence de l'histoire dans la vie et l'œuvre d'un écrivain. Elle choisit Ariano Suassuna, poète-dramaturge engagé, inventeur d'un ample mouvement culturel dans le Nordeste des années soixante-dix et dont on peut deviner la force encore aujourd'hui : les arts plastiques, la musique et a fortiori la littérature portent le sceau du mouvement Armorial<sup>73</sup>. Même, comme il aime à le répéter, s'il est obligé de mentir pour vendre ses livres, l'auteur d'*A Pedra do Reino* se laisse rattraper par une histoire familiale dramatique – qui est aussi celle d'une région et d'une époque. S'il tente parfois d'y échapper, il reste cependant enchaîné au passé, au *sertão* et à ses personnages. Le style employé contient les marques d'une origine sociale, d'un lieu de vie, d'une éducation, de choix politiques, etc. C'est aussi ce que montre Walnice Galvão lorsqu'elle s'intéresse aux variations entre les descriptions de la ville de Rio de Janeiro par deux grands auteurs « réalistes » contemporains : Machado de Assis et Lima Barreto. Ils ne parlent pas de la même ville parce qu'ils ne vivent pas dans le même monde.

*Matériaux pour une histoire culturelle du Brésil. Objets, voix et mémoire* reprend des thèmes traités par les auteurs de l'ouvrage ci-dessus. Divisé en deux parties, « Des objets revisités » et « Voix et mémoires », l'ouvrage regroupe des articles des trois éditeurs, ainsi ceux que de Jeanine Potelet, Paulo Knauss, Marieta de Moraes Ferreira, Eva Alterman Blay, Gilda Salem Szklo, Gloria Pondé. Dans la première partie, Denis Rolland, fervent

---

73. Voir à ce propos le livre non encore traduit en français, qui brosse un tableau complet de l'œuvre d'Ariano Suassuna et du mouvement Armorial : SANTOS 1999. Il s'agit de la deuxième partie de sa thèse d'État soutenue en 1981 : « Littérature populaire et littérature savante au Brésil : Ariano Suassuna et le mouvement Armorial », Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle (3 vols.).

défenseur de l'histoire culturelle, trace un panorama des études réalisées et propose des pistes de recherche allant de l'histoire des enseignements étrangers au Brésil à l'histoire des politiques culturelles, des lieux de culture – musées, salles de concert, théâtres, etc. – en passant par l'histoire des institutions de contrôle culturel et des ministères, des relations artistiques, de la vision des étrangers, sans oublier d'avancer plus avant dans l'histoire de la presse, des idées politiques, des intellectuels et du religieux. L'article de Paul Knauss sur la statuaire des villes de Rio et de Niteroi présente un exemple des pistes annoncées par Denis Rolland. En effet, on voit comment les idées et les modes européennes ont été assimilées dans le paysage des villes brésiliennes et comment l'architecture reflète les idées des différents groupes sociaux, religieux. Bref, il nous propose une « histoire de la ville à partir de ses emblèmes du civisme » (p. 71).

Nous pouvons lire l'article de Kátia de Mattoso comme l'analyse des influences culturelles dans la constitution de la société brésilienne. En évaluant la réalité socio-économique de la ville de Salvador de Bahia à la fin du XIX<sup>e</sup>. siècle, elle insiste sur l'importance des inégalités mais aussi sur les mécanismes d'ascension sociale et la fluidité entre les strates sociales, surtout entre les « catégories intermédiaires » et les basses catégories » (p. 24). Elle montre le rôle de la famille, des confréries et des associations de métiers dans la mise en place de stratégies individuelles en vue d'une ascension sociale : pour accéder à des statuts plus élevés, les individus revendiquent l'appartenance à un réseau de parenté biologique ou spirituelle – « élection » ou « considération » (p. 27). Ainsi, à côté de l'Église qui, en organisant les groupes, les sépare et les renforce. Elle se charge aussi d'éduquer les enfants et joue le rôle d'associations de bienfaisance. Alors, la revendication d'une filiation ethnique devient « un facteur de redéfinition des valeurs africaines avec référence à un ancêtre commun qui joue le même rôle que l'ancêtre prestigieux recherché par les blancs dans leur parenté biologique » (p. 28). Se dessine alors clairement trois modèles culturels : le premier, celui de « l'élite minoritaire » influencé par une Europe lointaine, contraste fortement avec un autre modèle peut-être moins visible mais tout aussi présent, élaboré à partir de la référence à une origine elle aussi idéalisée, l'Afrique. Entre les deux, mue par un désir d'ascension sociale, la majorité de la population adapte les modèles proposés par l'élite et invente une culture métisse qui permet le passage entre les deux références culturelles, et par là, accède à la mobilité sociale. Ainsi, paradoxalement, d'une société coloniale ouverte, on passe, au moment de l'abolition de l'esclavage, à une société aux frontières toujours plus rigides. Cette lecture historique de la société bahianaise ne peut-elle pas s'appliquer à un contexte actuel ?

Enfin, l'ouvrage a l'avantage de présenter plusieurs points de vue méthodologiques qui vont des recherches en archives à l'exploitation des sources non écrites. L'histoire orale, dont Marieta de Moraes Ferreira est une des plus grande spécialiste, a un statut particulier dans l'histoire contemporaine, surtout au Brésil. Adoptant à la fois une démarche compréhensive et se rapprochant des perspectives sociologiques, la discipline s'est finalement consolidée, dans un pays où bien souvent les sources écrites font défaut. Elle montre les tendances des recherches actuelles et s'attache à analyser les développements d'une méthodologie dans le domaine

---

universitaire, communautaire ou du monde industriel<sup>74</sup>. L'histoire de vie, qui est une modalité de l'histoire orale, permet de dévoiler des pans entiers d'un passé qui n'a pas été enregistré par l'histoire officielle. C'est ce que se proposent Éva Blay et Gilda Szklo en retraçant l'histoire de la présence de la communauté juive dans les villes de Rio de Janeiro et de São Paulo. Ou encore, Idelette Muzart, en analysant les « modalités de la mémoire et les supports par lesquels elle s'exprime » (p. 75), rejoint ici la perspective des ethnologues, en montrant l'association du geste et de la remémoration, en évoquant la place de l'oubli ou de la valorisation du passé, et, finalement, en évaluant les rapports entre l'oralité et l'écriture. Elle termine sur une défense de l'« analyse sémiotique des œuvres orales, c'est-à-dire intégrant l'œuvre ou le témoignage et son environnement discursif » (p. 81). Enfin, elle présente en détail la méthode qu'elle a choisie et qu'elle a utilisée dans ses nombreuses investigations au *Nordeste*.

### « Communautés de folk » et littératures en mémoire

L'étude de la littérature orale et des écrits populaires, qui au Brésil, ont été pendant trop longtemps la chasse gardée des folkloristes et des historiens locaux ; ce n'est que récemment que les Universités s'y sont intéressées. Là encore, le dialogue entre la France et le Brésil a été fructueux puisque c'est un français, le Professeur Raymond Cantel qui, dès les années soixante ayant réuni une vaste collection de *folhetos de cordel*, les a introduits le premier dans son enseignement à la Sorbonne. C'est à partir de cette initiative que l'on voit fleurir un grand nombre d'études, en France et au Brésil.

Le livre d'Idelette Muzart-Fonseca dos Santos, *La littérature de cordel au Brésil. Mémoire des voix, grenier d'histoires*, est un des prolongements de cette lecture comparée. Au départ conçu comme l'introduction d'une thèse universitaire, le texte a été reformulé et actualisé afin de présenter de manière systématique l'histoire de cette littérature de colportage née à la fin du siècle dernier au nord-est du Brésil. La première partie « La mémoire des voix » présente le cadre géographique et culturel des expressions poétiques nordestines, fait le point sur les études, bien comme trace un panorama complet des relations entre l'écriture et l'oralité, les règles et les différents genres poétiques (*cantoria, romanceiro, folheto*), les grands poètes, et, finalement, les principaux supports de la mémoire, la musique et l'image. De par sa conception et sa clarté didactique, le livre peut être vu comme un manuel d'enseignement – destiné d'abord à un public d'étudiants en portugais ? – puisqu'il contient dans la deuxième partie, « Un grenier d'histoires », des poèmes en édition bilingue des plus grands auteurs du *cordel* : João Martins de Athayde, Leandro Gomes de Barros, Francisco das Chagas Batista, Severino Gonçalves, José Costa Leite, José Pacheco, Patativa do Assaré, José Camelo de Melo Rezende, Manuel Camilo dos Santos, Delarme Monteiro da Silva, João Melquiades de Oliveira. Les *folhetos* ont été traduits du portugais (Brésil) par Jean Orecchioni. Jean Duvignaud signe la préface.

L'effort intellectuel mené depuis plus de vingt ans par Idelette Muzart, tant en France qu'au Brésil va dans le sens d'une recherche en profondeur des mécanismes et des formes de l'oralité. Professeur d'abord, Nordeste

---

74. Elle cite l'exemple de la constitution de l'histoire des entreprises à partir des sources orales.

dans l'âme et héritière d'une tradition humaniste – on note l'influence de Paul Zumthor tout au long de sa féconde production intellectuelle –, Idelette a toujours fondé ses investigations formelles sur une recherche empirique où les étudiants – brésiliens et français – sont invités à découvrir l'univers de la poésie nordestine. Généreuse dans ses enseignements et dans ses conseils, elle continue la voie tracée par ses maîtres qu'il s'agisse de Raymond Cantel, de Jean Duvignaud, de Jean Orrecchioni, de Katia de Queiros Mattoso ou encore d'Ariano Suassuna. Elle n'oublie jamais ses disciples, trop nombreux pour être cités, signant avec eux des textes qui leur sont destinés : avant de rentrer en France, elle édite un *Cancioneiro da Paraíba* (1993) et un *Dicionário da Paraíba* (1994).

En spécialiste des formes littéraires orales du *Nordeste*, Idelette Muzart F. dos Santos (1997) signale l'importance de la voix dans cette culture, qu'elle soit en prose ou en vers, improvisée ou récitée, déclamée ou chantée :

« [...] la littérature de cordel, comme la cantoria et le romanceiro traditionnel, assume une part importante de la mémoire et de l'identité nordestine » (p. 13).

ou encore :

« La littérature de cordel assume ainsi, avec les littératures de la voix dont elle constitue la mémoire et l'écriture, un rôle de mise en forme codifiée de l'acquis communautaire, de son passé et de son imaginaire, une fonction identitaire et poétique » (p. 139).

Il est vrai qu'au *Nordeste*, plus qu'ailleurs semble-t-il, l'oralité continue à jouer un rôle fondamental dans les formes de sociabilité, les manières d'adresses, les références culturelles. En ville, le verbe court pendant les conversations de fin d'après-midi sur les trottoirs ventilés des quartiers populaires où les voisins prennent le frais, reproduisant ainsi une forme de sociabilité des habitants des villes de l'« intérieur ». Les bureaux vivent au rythme des rumeurs, chacun s'efforçant de capturer des informations et des secrets puissants ou, au contraire, laisse courir les ragots susceptibles, dit-on, de détruire un ennemi. Dans leurs chambres, les demoiselles de bonne famille soupirent en parlant de leurs prétendants, tout en inventant des stratégies dans le but de capturer un cœur hésitant. Dans les meetings politiques, la qualité du candidat se juge d'abord à son souffle parlementaire. Pendant les réunions des familles des fins de semaine, les poètes et les bohèmes assoiffés se retrouvent pour déguster une bière « stupidement glacée », tout en chantant des vieux succès et en improvisant des discours inspirés dédiés à leurs amis ou aux êtres chers. La voix est un champ d'investigation infini. Mais dans ce domaine, plus que les expressions quotidiennes de l'oralité, ce sont les formes poétiques qui apparaissent comme les marques culturelles les plus significatives du *Nordeste*.

L'intérêt de l'étude des formes poétiques menées par la spécialiste réside dans la reconstruction qu'elle présente au lecteur de l'univers social, culturel et religieux de la société. De plus, elle présente les formes poétiques en relation les unes avec les autres, et replacés dans leurs contextes traditionnels – ou plus récents – de publication, d'énonciation, de distribution et de recomposition. De ce fait, l'écriture et l'oralité – et les passages de l'une à l'autre – sont analysés dans un même processus de communication (émission, transmission, réception) (Santos 1997 : 27-59). Assemblant les différents genres poétiques et les formes narratives versifiées orales et écrites, Idelette Muzart rend compte de l'amplitude du phénomène, dans une

société fortement marquée par l'oral. La terminologie imprécise qui désigne chaque genre, montre bien que, d'un point de vue autochtone, ils forment un ensemble. Conjointement à la somme des renseignements sur les styles poétiques, les sources d'inspiration, la vie des textes, leurs spécificité et le portrait des grands poètes, nous trouvons un bilan rapide sur les recherches menées sur les *romances*, définies comme « chansons narratives traditionnalisées » : « Un ensemble narratif défini comme chanté, versifié, transmis oralement et présentant un certain degré de formalisation et de variation » (p. 55). D'origine ibérique, issu des chansons de geste médiévales, les *romances velhos* ont été distribués au XVII<sup>e</sup> siècle en *pliegos sueltos*, puis récités jusqu'au XVIII<sup>e</sup> dans toute la péninsule. Ils entrent bientôt en concurrence avec une littérature de colportage davantage tournée vers les questions d'actualité et vers un public plus large ; la *literatura de cordel* qui arrive au Brésil se transformera profondément en adoptant systématiquement la forme versifiée et ne gardera qu'un lien distant avec les textes ibériques. Il est néanmoins stupéfiant de retrouver, à quelques siècles de distance, ces « histoires pour vieux et pour enfants » chantées ou mises en « danses dramatiques ». Il est certain que ces recherches représentent une contribution des plus originales à l'étude des littératures populaires brésiliennes : seulement pour la Paraíba, on compte trente-sept *romances* traditionnels en trois cent quatre-vingt-douze versions (Santos 1997 : 42-59).

Retraçant l'histoire des études sur le *cordel* et, par là, celle du *sertão* – de sa localisation, de ses définitions contrastées – l'auteur rappelle les termes du débat concernant la « culture populaire ». À l'occasion, elle propose une lecture critique des écrits sur la littérature « du peuple », replaçant la question dans son contexte historique et idéologique spécifique. Les grands folkloristes du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont réalisé les premières grandes collectes à la recherche de l'âme brésilienne – Silvio Romero et Celso de Magalhães – sont les idéalisateurs d'une Nation moderne et métissée. Plus tard, les chercheurs s'attachent à retrouver les textes collectés et de voir dans les formes poétiques les expressions de la véritable tradition qu'il faut sauver de l'oubli. Cette vision romantique qui caractérise encore bien des recherches se fonde sur là encore Roger Bastide fait figure de pionnier puisque déjà en 1926, le professeur nîmois de philosophie nommé en Bretagne, dans un discours de distribution des prix (!) qui a des accents lyriques, s'insurge contre le régionalisme poussiéreux : au lieu de conserver les traditions, il le caricature et accélère leur disparition. Les *Études sur le folklore et les traditions populaires*<sup>75</sup> qui reprennent une série d'articles de R. Bastide montrent comment il s'intéressait de près aux manifestations « folkloriques » qu'il définit comme vecteur de « solidarité », marquant l'« éveil des sentiments collectifs » : tour à tour « expression de la conscience raciale » chez les groupes marginalisés ou au contraire, « pour la seconde génération d'étrangers », « instrument d'« assimilation » ; collectif et traditionnel sont les traits distinctifs du folklore (p. 50). Émilio Bonvini, dans un article qui a

75. Nous avons limité nos commentaires aux articles de Roger Bastide et à l'article d'Émilio Bonvini intitulé *Les Congadas du Brésil. Sur les traces d'une réminiscence* qui traitent du Brésil. La revue est introduite par Keanine Fribourg et réunit plusieurs articles intéressants portant sur d'autres sujets : *La religiosité populaire en Espagne* (A. M. Rivas RIVAS), *La fête de Saint Éloi dans la région de Marseille* (M. CAPDECOMME), *Les rituels magique dans le nord de la Roumanie* (M. LEBARBIER), *Les fêtes locales dans la Normandie* (Georges BERTIN), *La culture musicale bretonne* (A.-M. DESPINGRE), *Les proverbes Swahili* (P. BACUEZ), *L'écriture religieuse Afro-cubaine* (E. DIANTEILL), *Le folklore dans les Balkans* (G. DRETTAS).

l'intérêt de synthétiser les résultats des études sur les *congadas*, rappelle les thèses qui existaient à l'époque de la parution du livre « Les Amériques noires : les civilisations africaines dans le Nouveau Monde », en 1967 :

« [...] l'une considérait le folklore comme l'expression esthétique de la mentalité populaire et privilégiait les critères esthétiques de reconstruction et d'appréciation des manifestations folkloriques ; la deuxième se souciait surtout de doter les études du folklore du statut de discipline scientifique à part entière, autonome, et accordait la priorité à la constitution de collections, à l'analyse génétique et comparative et aux problèmes méthodologiques et théoriques ; la troisième considérait le folklore comme une réalité culturelle et sociale et soumettait, de ce fait, les données folkloriques aux méthodes d'interprétation des disciplines sociales, telles que la sociologie et l'ethnologie » (p. 58).

Cette dernière perspective est celle que Roger Bastide défendra. Ami et critique d'Arthur Ramos, d'Oswaldo Cabral, de Maria Isaura Pereira de Queiroz, de Florestan Fernandes, de Souza Barros et d'Amadeu Amaral, Roger Bastide a en effet toujours « combattu pour un folklore sociologique » (p. 59) – il prend part à Rio au premier Congrès national de folklore en 1951 – ou se montre préoccupé par les « racines sociologiques et structurelles du folklore » (p. 63), tout en restant vigilant quant aux transformations du folklore urbain. Qu'il s'agisse d'articles de journaux ou de préfaces aux manuels de folklore (1951, 1954, 1961) ou encore de recensions (1958, 1963), lorsqu'il parle du « folklore pauliste » (1947) ou de celui du *Nordeste* (Bahia, Pernambuco), il compare systématiquement le « folklore français et le folklore brésilien » (1948) pour évoquer les danses, les chansons, les musiques, les fêtes (São João, Carnaval), les pièces de théâtres dansées (cavalcades, *Congada*, *Bumba Meu Boi*, *Nau Catarineta*, *Pastoril*, etc.), les prières guérisseuses, les défis poétiques :

« Tout cela est du plus grand intérêt pour le sociologue qui, contrairement au véritable folkloriste, se préoccupe moins des survivances, et donne davantage de valeur aux transformations et aux changements des structures sociales » (p. 38).

Mais cet ensemble, que l'on désigne de folklore ou de culture populaire, à défaut d'un autre terme, appartient en fait à tous, qu'ils soient riches ou pauvres, blancs ou noirs. Pourquoi continuer à stigmatiser des groupes et des pans entiers de la culture locale (souvent rurale), en les reléguant dans une catégorie subalterne ? On peut y voir la marque d'une paresse intellectuelle qui s'est installée d'une manière presque endémique dans quelques institutions de recherche et d'enseignement ou encore, on peut interpréter la reprise du terme par une volonté politique s'attachant à souligner, d'une façon systématique, les différences socio-économiques. Heureusement que les cartes se brouillent et que les marques culturelles franchissent de plus en plus les barrières sociales.

Le recueil des *histoires fabuleuses d'un conteur brésilien*<sup>76</sup> suit le même esprit que l'ouvrage d'Idelette. Disciple de la première, Maria Claurênia Silveira a accepté que l'on traduise en français quelques textes de l'immense répertoire de Seu Mancel, de Mogeiro, petite ville de la Paraíba. Difficiles à classer, les récits se rapprochent des contes merveilleux, retraçant le paysage mythique de l'endroit, dans une langue régionale qui ne manque pas de saveur. Le

76. La traduction des histoires a été effectuée par les étudiantes de maîtrise en LEA de l'Université de Paris X, sous la direction d'I. Muzart F. dos Santos.

livre reprend les textes analysés dans une thèse de *mestrado* présentée en 1991<sup>77</sup>. Plus de dix-huit « histoires fabuleuses » ont été retranscrites – dont six d’entre elles sont analysées en profondeur dans l’édition brésilienne. Seul Manuel les divise en « *histórias de trancoso*, *histórias de folheto*, *histórias curtas*, *adivinhações* ». Suivant les mêmes perspectives théoriques qu’Idelette Muzart F. dos Santos, l’auteur met en relation, lorsque cela est possible, les versions écrites en *folhetos* et les différentes versions racontées par le veilleur de nuit de la maternité de cette petite bourgade de *l’agresto paraibano*. Cependant, ici, l’intérêt est centré sur le registre narratif d’un spécialiste de la voix, ce qui nous montre l’amplitude et la force créative du conteur. Mais surtout, cela nous permet de pénétrer dans un monde encore peu exploré par les « sociologues » et les « ethnologues » : le surnaturel et les représentations symboliques.

Comme un peu partout au *Nordeste*, nous remarquons ici l’intrusion de l’élément merveilleux dans la vie quotidienne, grâce à l’entrée dans l’univers narratif. Ainsi, lorsque l’on examine les *histórias de trancoso*, les histoires de fantômes (*assombrações*), les histoires de chasseurs, les *romances de cordel*, les légendes de fondation des villes de l’intérieur du *Nordeste*, nous découvrons quel regard les habitants posent sur la nature et sur le monde qui les entoure. L’omniprésence d’êtres surnaturels – et surtout celle des saints – dans les discours et les pratiques quotidiennes, mais aussi dans les récits davantage formalisés qui font office de mythe d’autochtonie, nous met sur la piste d’un monde sacré à la fois proche et menaçant. On peut alors tracer les grandes lignes de la cosmographie locale, ce qui nous amène aussi à réfléchir sur la constitution d’une histoire et d’une identité néo-coloniale. En examinant les récits narratifs à la lumière des faits historiques afin de comprendre l’organisation symbolique inscrite au cœur des textes, nous nous apercevons que les narrations proposent une lecture indigène et toujours originale de l’histoire (Cavignac 1994, 1999b).

### Processus narratif, histoire et identité

Ainsi, entre l’« Histoire des livres » et le récit des événements fait par les hommes, il existe des liens multiples, des variations et des divergences qui ne cessent d’évoluer au fil du temps. Les historiens qui critiquent leurs sources dans le but de décrire une réalité sociale sous-jacente ou les ethnologues qui s’intéressent à la tradition orale le savent bien. Cela est d’autant plus frappant lorsqu’on interroge le passé des sociétés exotiques soumises au processus colonial – sociétés où, généralement, les documents écrits sont rares ou dispersés. Prendre l’envers de l’Histoire, croiser les versions officielles et officieuses, redessiner une chronologie en tenant compte d’un comput du temps obéissant à d’autres règles que celles du calendrier romain, ou tout simplement s’attacher aux « petites histoires » créées localement, peut aider à comprendre comment les hommes se représentent leur espace et leur passé (Wachtel 1996). Cette histoire est aussi véritable que l’autre parce qu’elle est vécue, attestée, racontée et reformulée ; elle est vivante. Ici, les différents registres se croisent – relation d’un événement, narration,

77. La version complète de la thèse a été publiée en portugais : Maria Claurência Abreu da SILVEIRA 1998, *O Carretel da Memória. Histórias fabulosas de um contador paraibano*, João Pessoa, ed. Universitária/UFPB, 323p.

légende, histoire, etc. – pour constituer des « motifs événementiels » qui viendraient s'intégrer à une matrice génératrice d'un nombre infini de récits portant sur le passé. Ce travail incessant de la matière narrative, respectant toutefois des règles précises, est à l'origine de l'histoire qui restera inscrite dans les mémoires et, à son tour parfois, sera écrite dans les livres. Comme on l'a vu, l'histoire « officielle » élaborée par les intellectuels locaux s'inspire des sources orales en même temps qu'elle nourrit les productions narratives à caractère historique : dans la plupart des cas, il s'agit d'illustrer l'arrivée des colons et de fonder une légitimité d'occupation du sol<sup>78</sup>. De même, les conteurs, par souci de fidélité à l'Histoire, émaillent leurs souvenirs de références aux écrits des érudits comme aux manuels scolaires. Ce mélange donne souvent des résultats étonnants puisque l'on découvre au détour des entretiens que Cabral a amené les indiens d'Europe pour l'aider à peupler la nouvelle colonie, que les Hollandais ont construit tous les monuments historiques – les peintures rupestres précolombiennes incluses ! – et, selon les propos des descendants d'Africains, qu'il n'y a pas eu d'esclavage au Brésil.

Une perspective pluridisciplinaire semble alors de rigueur : aux méthodes classiques de l'anthropologie – ethnographie et méthode comparative – doivent s'ajouter une perspective prenant en compte les dimensions littéraires et historiques. Loin de se limiter à une simple collecte des textes, qu'ils soient oraux ou écrits, le chercheur doit comprendre les classifications et les terminologies natives avant de passer à l'analyse. Du coup, les méthodes d'investigation doivent être réexaminées tout en tenant compte du contexte culturel plus ample : ainsi, on ne traitera pas de la même manière les formes de production des textes de la littérature écrite, de leur mémorisation ou d'un genre particulier de la tradition orale. Ainsi, avant de commencer toute recherche, il semble obligatoire de connaître toutes les expressions de la tradition orale – les contes, les chansons, les proverbes, les histoires saintes, etc. De même, pour comprendre les textes, il est utile de compléter l'analyse formelle par une entrée dans les représentations du temps et de l'espace : le paysage est rempli de fantômes et de monstres mystérieux. Localisés dans les vieilles pierres et dans les anciennes constructions coloniales, ils continuent d'habiter la mémoire des habitants du lieu.

Apparaissent alors, pendant l'exercice de la remémoration, des récits narratifs multiformes, difficiles à manipuler et à analyser par le chercheur. Les aspects théoriques et méthodologiques qui sont liés à une telle constatation forcent à une analyse en termes anthropologiques. Comme nous avons pu le démontrer ailleurs, l'analyse comparée des textes de la tradition orale et des résultats de la recherche ethnographique permettent de décrire les points importants de la culture étudiée. Ainsi, la méthode consistant à évaluer conjointement les résultats de l'enquête ethnographique à ceux de l'analyse des productions narratives locales orales et écrites a montré l'importance d'une approche pluridisciplinaire pour la compréhension de la culture étudiée (Cavignac 1997). Ce traitement particulier de la réalité empirique, passée ou présente, par le processus narratif, comme l'incessante création de nouveaux récits, montre bien la difficulté qu'il existe à

---

78. Seuls les Européens ont droit d'entrée dans la légende : à quelques exceptions près, les populations indigènes et les descendants d'esclaves sont doublement oubliés par les chercheurs et par les locuteurs de l'histoire locale.

déterminer le moment où la relation d'un fait devient poésie, la biographie, légende et le commentaire d'un événement un *folheto* à succès. Les formes du discours sont généralement isolées par le chercheur en vue de leur analyse. Pourtant l'oralité ne connaît pas de limites géographiques précises, elle traverse plusieurs groupes sociaux, n'a pas de textes totalement fixés et se permet d'avoir de multiples auteurs ; ainsi son étude continue à être marginale et à être reléguée au statut de folklore. Enfin, les propriétés essentielles de l'oralité sont bien souvent définies en négatif : l'historien a recours à l'oral lorsqu'il ne dispose pas de sources écrites ; l'ethnologue s'y intéresse souvent parce que les textes sont pris comme des expressions légitimes des cosmologies locales ou, comme c'est le cas des histoires de saints, parce qu'ils sont considérés comme une voie d'accès aux croyances et qu'ils contiennent parfois les bribes d'un passé oublié. Il semble que ce soit un peu tout cela en même temps.

Ainsi, la voie montrée par les auteurs cités nous aide dans le sens d'une réflexion autour de la construction des objets et des frontières disciplinaires qui, même si elles doivent être maintenues dans un but méthodologique, se révèlent, une fois sur le terrain, extrêmement ténues. Au Brésil encore plus qu'ailleurs. Les Français semblent y perdre leurs repères : les sociologues deviennent critiques littéraires et les critiques littéraires, souvent poussés par les auteurs qu'il étudient, ont tendance à devenir anthropologues. Seul Claude Lévi-Strauss semble avoir échappé à ce destin ; il est parti en expédition dans le Brésil profond dans le but de devenir ethnographe et a eu de la chance de trouver des Bororos pour lui enseigner le structuralisme !

**Julie CAVIGNAC**

Université Fédérale du Rio Grande do Norte – UFRN (Brésil)

#### BIBLIOGRAPHIE

- BASTIDIANA 1997, *Études sur le folklore et les traditions populaires*, juillet-décembre, 19-20, 312p.
- 1998, *Littératures en miroir*, janvier-juin, 21-22, 258 p.
- BERNARD, Carmen & DIGARD, Jean-Pierre 1986, « De Téhéran à Tehuantepec. L'ethnologie au crible des aires culturelles », *L'Homme*, 97-98 : 54-71.
- CARVALHO, Maria Rosário G. de. No prelo [s;d.], « De índios "misturados" a índios "regimados" », in M. Rosário de CARVALHO & E. B. REESINK, eds, *Negros no mundo dos índios : imagens, reflexos, alteridade* : 82-99.
- CAVIGNAC, Julie. 1994. *Mémoires au quotidien. Histoire et récits du sertão du RN. (Brésil)*, (thèse de doctorat), Nanterre, Université de Paris X.
- 1997, *La littérature de colportage au nord-est du Brésil. De l'histoire écrite au récit oral*, Paris, CNRS, (« coll. Pays Ibériques – Amérique latine »).
- 1999a, « Les royaumes enchantés du Nordeste brésilien ; étude ethno-littéraire », *Cahiers ethnologiques*, I (54) : 87-102.
- 1999b, « Vozes da tradição : reflexões preliminares sobre o tratamento do texto narrativo em Antropologia », *Horizontes antropológicos*, 12 : 245-265 {Mneme – Revista de Humanidades [On-line]. Disponible <URL:http://www.seol.com.br/mneme>}
- MATTOSO, Katia de Queirós, ed. 1996, *Littérature/Histoire, regards croisés*, XVIIIe. Colloque de l'Institut de recherches sur les civilisations de l'Occident moderne (1995) en Sorbonne, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- MATTOSO, Katia de Queirós, SANTOS, Idelette Muzart Fonseca dos & ROLLAND, Denis,

- eds 1999, *Matériaux pour une histoire culturelle du Brésil. Objets, voix et mémoires*, Paris, L'Harmattan, 160 p. (« Recherches Amérique latine – série Brésil »).
- OLIVEIRA, João Pacheco de 1998, « Uma etnologia dos "Índios misturados" ? Situação colonial, territorialização e fluxos culturais », *Mana*, IV (1), Rio de Janeiro : 47-77.
- 1999, *A viagem de volta : etnicidade, política e reelaboração cultural no Nordeste indígena*, Rio de Janeiro, Contra Capa Livraria.
- REESINK, Edwin 1997, « A tomada do coração da aldeia : a participação dos índios de Massacará na guerra de Canudos », *Cadernos do Ceas* : 73-95.
- SALHINS, Marshall 1999, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard.
- SANTOS, Idelette Muzart Fonseca dos 1997, *La littérature de Cordel au Brésil. Mémoire des voix, grenier d'histoires*, Paris, L'Harmattan, 352 p. (« Recherches Amériques latines »).
- 1999, *Em demanda da poética popular. Ariano Suassuna e o movimento Armorial*, Campinas (SP), Editora da Unicamp.
- SILVEIRA, Maria Claurência Abreu da, ed. 1999, *Les histoires fabuleuses d'un conteur brésilien*, Paris, L'Harmattan, 177 p. (« Documents Amérique latine » – série Brésil).
- SUASSUNA, Ariano 1994, *Aula Magna na Universidade Federal da Paraíba proferida por Ariano Suassuna em 16 de novembro de 1992*, João Pessoa, Editora Universitária.
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo 1999, Etnologia brasileira, in S. MICELI, ed., *O que ler na Ciência Social brasileira (1970-1995)*, vol. 1, Antropologia, São Paulo, Anpocs, Sumaré : 109-223.
- WACHTEL, Nathan 1996, *Deuses e Vampiros. De volta a Chipaya*, São Paulo, Edusp.

## Comptes rendus

*Recueil arrêté le 30 novembre 2003*

**Emmanuelle BESSON**, « *Autour du Procès de Joaquim Pinto de Andrade : L'église catholique et l'Angola colonial 1960-1975* », *Le Fait Missionnaire*, XII, June 2002, 126 p., ISSN :1420-2018.

This short book has been inspired by the opening of the private archives of Mário de Andrade. Documents have now been made available which throw light on the arrest and trial of his brother, Joaquim Pinto de Andrade, who was a priest in the Angolan church. Andrade was arrested along with other Angolan priests in 1960 and taken to Lisbon where he was held under various forms of imprisonment, restriction and house arrest until 1971 when he was put on trial. The trial attracted a lot of public attention as the Caetano regime had decided that, as part of its efforts to « liberalise » the dictatorship, an open public trial would take place at which foreign observers could be present. Andrade was sentenced to three years imprisonment but was released in April 1973.

This episode in the wars of liberation has been used as a framework around which to build a detailed account of the relations of the Catholic church with the colonial regime. This book covers in a succinct and helpful way the « high politics » of the relationship, from the time of the Concordat through to the end of the wars of liberation and provides a very useful summary of the uneasy relationship that existed during the 1960s which saw the visit of the Pope to Fatima and the reception of the nationalist leaders in the Vatican in 1970. It shows a Catholic church increasingly split between the objectives of the hierarchy, particularly Cardinal Cerejeira a friend of Salazar, and some radical bishops, like the bishop of Oporto, who broke ranks and questioned Portuguese policy in Africa. The Vatican tried to hold the two strands of opinion together, the Pope intervening discreetly in 1967 in favour of the arrested priests and gradually shifting his standpoint until he gave the audience in July 1970. The description of this last episode suggests that, rather implausibly, the Vatican subsequently tried to persuade Caetano that the Pope had not known who the three nationalist leaders were. To complete the picture it would

have been helpful to have had a clearer idea of the attitude of the various missionary orders and some discussion of the role played by the church in Mozambique.

The half-hearted ruthlessness of Caetano who succeeded in being neither a successful dictator nor a truly liberal reformer is nicely illustrated in the story of Andrade's trial, which might usefully have been compared with the trial of the Three Marias. « Ce procès fournit, en effet, un argument de plus pour la dénonciation du pouvoir colonial portugais au travers des fonctionnements de son système judiciaire » (p. 102). Show trials can so easily backfire as Caetano found to his cost.

Throughout this period the regime treated the dissident priests somewhat leniently, presumably as a result of discreet pressure from the Vatican, and it is interesting to contrast this approach with the total ruthlessness with which Neto and the MPLA leadership massacred its opponents once it came to power.

What the book does not discuss is whether Andrade was, in fact, guilty. When he was designated Honorary President of the MPLA in 1964 he refused to deny the implication that he was closely associated with the movement. Had he been working for the independence movements and supporting the insurrectionists, or was he just arrested for being black and the brother of Mario de Andrade ?

November, 2003, Malyn NEWITT

**Michel CAHEN, *Les bandits. Un historien au Mozambique, 1994*, Paris, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, 2002, 351 p., cartes, ISBN : 972-8462-28-X**

Ce nouveau livre de Michel Cahen est très original, dans la forme comme dans le fond. Dans la forme, il se présente comme la transcription littérale de deux carnets de notes prises lors d'une mission de recherche au Mozambique pendant les élections de 1994 : pas moins de 300 pages de sources premières telles que l'historien les utilise lui-même - des observations, des entrevues, des commentaires à vif, le tout transcrit fidèlement. Pour le fond, c'est un livre à la pointe de l'historiographie, un livre qui force le lecteur à repenser l'histoire du Mozambique. Michel Cahen réussit ce tour de force, d'une part, en éclairant le présent de la lumière du passé (histoire immédiate), et d'autre part, en continuant sa recherche iconoclaste sur le passé socio-politique du Mozambique (histoire classique). Certains pourront ne pas apprécier les conséquences de ce travail qui contrevient à l'image encore largement répandue de la Renamo comme un amalgame d'ex-« bandits » plutôt qu'une ex-guérilla et actuel parti d'opposition. Ce « révisionnisme » est toutefois des plus nécessaires et salutaires. On ne comprend en effet rien au Mozambique contemporain si l'on continue à considérer la Renamo seulement comme un corps guerrier ou un groupe mercenaire. A-t-on, en effet, déjà vu des « bandits », des tortionnaires (certains appelèrent la Renamo les « Khmers noirs ») avoir une base sociale importante et gagner, années après années, plus de 40 % des votes dans des élections démocratiques (en 1994, en 1999, et très probablement l'année prochaine) ? Après avoir lui-même travaillé sur la Renamo comme corps social guerrier, Michel Cahen nous propose ici de nouvelles clés pour comprendre ce qu'il appelle judicieusement le « monde de la Renamo ».

*Stricto sensu*, le sujet du livre de Michel Cahen est la campagne de la Renamo en 1994 en vue des premières élections multipartites du Mozambique. L'auteur a suivi le parti d'opposition en formation (la guerre n'était terminée que depuis deux ans) durant toute la campagne électorale, voyageant dans leurs voitures, leurs camions et leurs hélicoptères, participant à presque tous les meetings politiques et profitant de l'occasion pour faire nombre d'interviews avec des cadres du parti et des ex-cadres de la guérilla. S'agissant d'une transcription littérale de carnets de notes, les chapitres du livre s'organisent de manière chronologique et géographique, au fil des provinces visitées par le leader de la Renamo et son équipe. En tout, ce sont treize chapitres, de grandeurs très inégales, suivant l'intérêt de l'auteur et la longueur des visites d'Alphonse Dhlakama. Alors que le chapitre sur la province du Niassa ne fait que onze pages, celui sur Mambone (Inhambane) en fait plus de cent, l'auteur ayant

profité de son passage dans la région pour approfondir une précédente recherche historique – une enquête sur le proto-nationalisme qui n'est pas sans lien et intérêt pour l'analyse de la Renamo. Étant donné que l'auteur a choisi de ne pas réorganiser ses carnets de notes, le lecteur se voit souvent chahuté dans sa lecture, un sujet entamé étant suspendu pendant de nombreuses pages et les hasards de l'observation amenant le chercheur à prendre des notes sur des sujets très divers en peu de temps. On passe par exemple en moins de dix pages d'une discussion sur une possible fraude pendant les élections au meurtre d'un représentant de la Renamo à Lisbonne dans les années 1980 aux conflits nationalistes des années 1960. Heureusement, l'auteur a ajouté deux excellents index (de noms de personnes et thématique) qui permettront aux lecteurs de s'y retrouver, de faire des croisements d'information et d'utiliser ce livre comme une source première.

L'étude de Michel Cahen s'insérait, à l'origine, dans un projet plus large qui aurait dû comporter une recherche similaire sur la campagne du Frelimo (le parti au pouvoir depuis 1975) et deux autres études, respectivement sur la province de Cabo Delgado (étude de cas) et sur la genèse du pluralisme politique dans le pays (étude du contexte). Les autres chercheurs ayant été absorbés par d'autres tâches, seule cette enquête a été menée à bien. C'est à regretter, car la comparaison aurait été des plus intéressantes et utiles. Mais cela ne peut pas être reproché à l'auteur, d'une part, et, de l'autre, plusieurs études ont été publiées depuis sur ces sujets, que ce soit sur la campagne du Frelimo ou les élections mozambicaines de 1994<sup>79</sup>. Autrement dit, la comparaison désirée originellement est désormais possible quoiqu'elle ne soit évidemment pas intégrée au présent livre. Notons encore que Michel Cahen a été le seul observateur étranger indépendant à suivre la campagne de la Renamo dans son intégralité, la plupart des journalistes et autres intéressés se contentant de brèves apparitions dans les grandes villes pour la voir. L'intégration du chercheur à l'équipe de la campagne électorale pose des problèmes méthodologiques qui sont discutés dans l'introduction. Cela donne aussi à ce chercheur un point de vue unique pour évaluer la Renamo, sa campagne électorale et le processus de sa transformation en parti politique.

Le livre étant une source première, chacun pourra interpréter les données brutes qui s'y trouvent selon son point de vue, et ce malgré le « cadrage » qu'en fait l'auteur lui-même dans l'introduction. Cela dit, le lecteur tirera obligatoirement au moins trois enseignements. Premièrement, il ne pourra éviter d'apprendre énormément de choses sur la Renamo, son rôle dans l'histoire du Mozambique et sa campagne électorale de 1994. Les entretiens d'anciens cadres militaires et civils ouvrent par exemple des lucarnes fascinantes sur la genèse, le développement et le fonctionnement de l'organisation. On apprend des choses nouvelles sur les structures de la guérilla, sur son arrivée dans diverses zones du pays ainsi que sur son organisation clandestine pendant la guerre. On apprend aussi beaucoup sur la mue en parti politique qu'opère la guérilla depuis la fin de la guerre en 1992. À ce propos, le lecteur trouvera beaucoup de données socio-biographiques sur les nouveaux cadres civils, que ce soit au niveau national ou à celui des provinces ou des districts. Ensuite, les entretiens du livre jettent une lumière originale sur plusieurs épisodes sensibles de l'histoire mozambicaine : c'est le cas de l'élimination de plusieurs nationalistes dissidents du Frelimo peu après l'indépendance, de la transition politique de 1974-75 et du massacre de Homoine en 1986. Plus contemporain, le lecteur trouvera une description très riche de la campagne électorale de la Renamo : il y a narration de scènes de la campagne, comptage indépendant des personnes qui assistent aux meetings politiques, transcription de (bouts de) discours d'Alphonse Dhlakama ainsi qu'une évaluation instantanée des succès et erreurs de la stratégie du parti. Enfin, le livre nous montre les vicissitudes à voyager et faire de la politique

---

79. Sur la campagne du Frelimo, voir B. BALOI, *Moçambique. Votando pelo Futuro Melhor*, Maputo, Instituto Nacional do Livro, 1996. Sur la campagne électorale, voir B. MAZULA (ed.), *Moçambique. Eleições, democracia e Desenvolvimento*, Maputo, 1995.

---

dans un pays en pleine transition entre guerre et paix, entre monopartisme et pluralisme – le tout sous contrôle et supervision de l'ONU.

Deuxièmement, le lecteur ne pourra éviter avec ce livre de revisionner quelque peu sa compréhension de la Renamo et du politique au Mozambique. Les notes et les commentaires de Michel Cahen montrent, d'abord, très clairement que l'ex-guérilla était en 1994 déjà très avancée dans sa mue vers un parti politique civil. À tel point que cela surprend même les convaincus ! La majorité des directions provinciales et districtales du parti sont alors déjà dominées par des hommes qui n'ont pas fait la guerre. Ensuite, le livre montre bien que les discours du président du parti sont beaucoup plus systématiques et bien plus élaborés que ne le voudrait une perception courante dans la capitale. Dhlakama aborde tous les sujets politiques sensibles du pays et, plus encore, il avance un projet qui peut certes ne pas plaire, mais qui n'en reste pas moins un projet politique complet. Dhlakama dénonce évidemment le passé du Frelimo – le communisme, la villagisation, la répression religieuse, la discrimination ethnique, la guerre, etc. Mais il parle aussi constamment de la nécessité d'une division plus claire des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, d'une nécessité de réintroduire la culture africaine dans l'enseignement, d'un besoin de promotion des femmes dans l'appareil d'État (et pas seulement au Parlement), de crédits et de commercialisation pour l'agriculture et la pêche, etc. Cela ne signifie pas que tout est rose et démocratique au pays de la Renamo. Car l'auteur montre aussi que l'esprit et la mentalité militaires continuent à dominer le parti et que la peur de la conspiration n'a pas (encore) disparu. Il n'en reste pas moins que la Renamo était en 1994 déjà en voie de transformation rapide – ce qui amena l'auteur à parler alors de la naissance d'un grand parti politique « conservateur-populiste »<sup>80</sup>;

La troisième contribution du livre de Michel Cahen est plus spécifique mais pas moins importante. Elle consiste en un approfondissement de notre connaissance et compréhension du nationalisme (ou proto-nationalisme) au Mozambique. Cette contribution est quelque peu obscure et se fait de manière diffuse dès lors qu'elle renvoie, implicitement, à un article de l'auteur non publié et difficilement accessible<sup>81</sup>. Il n'empêche, les quelques cent pages du livre sur Mambone (chapitre 12) montrent l'émergence dans le centre du pays d'un nationalisme « précoce » qui n'avait jusqu'à présent pas ou peu été étudié. Or ce nationalisme fut réprimé et dispersé dans les années 1950 par les autorités coloniales portugaises et cela eut des conséquences importantes pour l'histoire du pays. L'auteur explique :

« L'élite nationaliste en formation dans le Sofala dès la fin des années trente fut dispersée, au milieu des années cinquante, précisément au moment où se cristallisaient les noyaux qui formeront ensuite le Frelimo. Les cadres issus du Centre [du pays] furent ainsi peu nombreux à s'intégrer au Frelimo et, s'y sentant mal à l'aise, ressortirent souvent ou furent expulsés, voire violemment réprimés » (p. 17).

Cette histoire du proto-nationalisme à Mambone renouvelle notre compréhension de la politique au Mozambique de deux manières. D'une part, elle montre que le Frelimo s'est retrouvé confronté à son arrivée au pouvoir en 1975 à des problèmes historiques très concrets – et pas seulement à l'impérialisme et à des réactions à ses politiques progressistes. Ensuite, elle aide à expliquer le succès que la Renamo a eu, et continue à avoir, dans cette région du pays, les proto-nationalistes du centre s'identifiant presque automatiquement à la Renamo. Plus encore, elle montre que le succès de la Renamo au centre du pays a des racines socio-historiques et ne se réduit donc pas à un « facteur ethnique » trop souvent et trop facilement invoqué.

80. Michel CAHEN, « "Dhlakama é maningue nice !" Une ex-guérilla atypique dans la campagne électorale au Mozambique », *L'Afrique politique 1995*, Paris, Karthala, 1995 : 119-161.

81. Michel CAHEN, « Les "mutineries" de la Machanga et Mambone (1953) : conflits sociaux, activisme associatif et tensions religieuses dans la partie orientale de la "zone vandau" », communication à la « 2<sup>e</sup> réunion internationale de spécialistes en sciences sociales sur l'Afrique de langue portugaise » (Bissau, avril 1991), 54 p.

La richesse et l'originalité du livre de Michel Cahen ne l'empêchent pas d'avoir des défauts. Le premier et le principal est de ne pas avoir de conclusion. Cette dernière aurait été utile plus pour nous aider à interpréter certaines données brutes dont le lecteur se demande finalement si elles confirment ou infirment les hypothèses avancées dans l'introduction. Une deuxième faiblesse de l'opus est l'absence totale de comparaison, le lecteur ne sachant trop en fin de compte si les élections mozambicaines de 1994 ont été justes et libres ou pas, et si la Renamo est un parti singulier comme l'avait avancé l'auteur dans son hypothèse de recherche originelle (p. 1) ou si, au contraire, elle est, ou est devenue, typiquement mozambicaine voire africaine. Un dernier aspect du livre qui peut être critiqué a trait à certains points d'analyse ou d'évaluation spécifiques. Par exemple à certains moments (peu nombreux), l'auteur semble projeter ses propres valeurs – ainsi lorsqu'il avance qu'un retard dans la tenue d'un meeting politique est un manque de respect envers la population, et qui pourrait avoir des conséquences électorales. De même, et plus généralement, l'auteur semble oublier, ou ne pas tirer les conséquences, du fait que 85 % de la population du Mozambique vit à la campagne et que le langage politique des partis doit s'y accorder. En effet, si l'on prend cela en compte, est-il judicieux de critiquer le « simplisme » et la « démagogie », voire le « non modernisme », des discours de la Renamo ? De même, est-il judicieux d'appeler la Renamo « un parti populiste » ? L'auteur de ces lignes en doute, mais en même temps il se dit que, si l'on commence à discuter de cela, c'est que le livre de Michel Cahen aura été utile et efficace. En plus d'être agréable à lire.

Octobre 2003, **Éric MORIER-GENOUD**

**Pedro CARDOSO et al., *Atlas da lusofonia. I. Guiné-Bissau***, Lisbonne, Instituto geográfico do exército – Instituto português de conjuntura estratégica, 2001, 39 p. + CD-Rom, 17 cartes, 50 photos, gravures, figures et tableaux, bibliogr.

Disons-le tout net : cet atlas rendra service pour tel ou tel aspect de la réalité contemporaine ou de l'histoire bissau-guinéenne et le CD-Rom est pratique (cependant non compatible Mac), mais la publication dans son ensemble est décevante, pour des raisons idéologiques – limpide dès l'introduction (p. 6, notamment) – et de conception globale. On se demande parfois s'il s'agit d'un atlas, ou plutôt du *handbook* de la Guinée, ornée de quelques cartes, dont les militaires qui l'ont élaboré aujourd'hui auraient aimé disposer lors de leur départ en commission de service dans la colonie de 1963 à 1974. Le texte de présentation et de commentaire ou les indications des figures, résonnent souvent de manière étrangement datée : ainsi peut-on lire, par exemple page 26, à propos de ce qui était l'*État Nouveau* salazariste, les colonies et les guerres de libération, que « Portugal enfrentava nos seus territórios continentais africanos, desde 1961, uma subversão insidiosa que [se] infiltrava nas populações » – formulations qui semblent sortir tout droit des « supintrep » et autres rapports des services de renseignements militaires plutôt que des travaux récents des anthropologues ou agronomes bissau-guinéens, portugais, français ou scandinaves ; ainsi peut-on s'étonner quand, en légende de la carte de la situation politico-militaire en 1972 (p. 30) de cet ouvrage publié au début du XXI<sup>e</sup> siècle, on voit écrit « *população sob nosso controlo* », « *população sob controlo inimigo* » ; ou encore quand sont reproduits des concepts linguistiques plus qu'usés puisque sont considérées « dialectes » les idiomes « correspondant aux diverses ethnies » aux côtés des « langues » que sont le « créole guinéen » et le « portugais » (p. 73).

Mais par ailleurs, on peut s'interroger sur le choix des cartes reproduites. Certaines sont très utiles : carte des villages stratégiques portugais construits jusqu'en 1972 (n° 17, on aurait aimé qu'elle soit de grand format avec les noms des villages), situation politico-militaire en 1972 (déjà cité, n° 19), carte des limites intérieures des marées (n° 45), limites méridionale de la production de l'arachide et orientale des palmeraies (n° 46). D'autres sont d'usage délicat : ainsi les cartes n° 49 et 50 d'une part, et 54 d'autre part, sur les groupes ethniques, semblent ne pas se

correspondre aisément et on manque cruellement d'une vraie cartographie ethnique, avec non pas seulement des « limites des ethnies », mais surtout des « camemberts » puisque aucune région n'est homogène (l'exploitation des recensements auraient permis cela, ou encore une cartographie pour la présence relative de chaque ethnie dans tout le pays) ; ainsi la carte n° 62 semble établir une relation directe et exclusive entre la limite intérieure des marées, et la limite entre... religions traditionnelles et islam. Que les conditions écologiques aient des répercussions sur l'organisation et l'historicité religieuse des sociétés est probable, de là à déduire mécaniquement que l'islam s'arrête pile au point où parviennent les marées est autre chose. L'analyse de l'islam bissau-guinéen et des liaisons internationales de celui-ci (p. 66-73 et carte n° 67) semble tirée, au mieux, des matériaux que F. Amaro Monteiro réunit dans les années soixante et au début des années soixante-dix, et qui ne peuvent évidemment pas rendre compte des évolutions récentes et considérables.

Mais, pour un ouvrage intitulé « atlas », on critiquera surtout l'absence de cartes « élémentairement nécessaires » : aucune carte géographique détaillée (relief, végétation, cultures...), climatique, topographique (la minuscule figure 11 ne saurait en tenir lieu), démographique, politico-administratives (la petite figure 27 ne descend pas au-delà des grandes régions). La cartographie des élections générales de 1994 et 1998 auraient également été intéressantes.

On regrettera aussi l'incommodité numérotation continue qui mêle cartes, schémas, figures, photos. La bibliographie aurait gagné à être enrichie de références de langue anglaise (il n'y en a aucune) et de travaux géographiques et agronomiques français, mais aussi de nombreux travaux anthropologiques portugais de ces dernières années. On ne peut que s'inquiéter de voir que les centres de documentation cités comme ressources pour la confection de l'ouvrage (et des suivants annoncés) sont uniquement ceux qui viennent de l'ancien régime - « Junta de investigação do Ultramar », « Instituto superior de ciências sociais e políticas [ultramarias] », « Missões católicas » et sources militaires - alors que le Portugal démocratique a bâti des centres d'études africaines de niveau international. Les auteurs annoncent, après ce volume bissau-guinéen, vouloir couvrir la totalité des pays de langue officielle portugaise. Espérons qu'une confluence entre le savoir de l'ancienne génération coloniale - à ne pas négliger - et les connaissances considérables accumulées par la génération nouvelle, pourra redresser les défauts considérables de ce premier volume.

Septembre 2003, Michel CAHEN

**Rita Almeida de CARVALHO, *A Assembleia Nacional no Pós-guerra (1945-1949)*,** Lisbonne, Assembleia da República/Porto, Afrontamento, 2002, 305 pages, ISBN : 972-36-0564-3 (« Parlamento »).

Si les capitaines d'Avril ne ressentirent pas la nécessité d'investir l'Assemblée Nationale lors du coup d'État victorieux et libérateur de 1974, c'est que les députés de l'*Estado Novo* n'avaient aucun pouvoir. Si l'on retire la X<sup>e</sup> législature pendant laquelle une dizaine de « libéraux » (Sã Carneiro, Balsmemão, etc.) cherchèrent à utiliser cette institution afin de faire évoluer le régime, l'Assemblée Nationale de l'*Estado Novo* fut une anomalie dans un régime anti-parlementaire. Le dictateur António Oliveira Salazar abhorrait le parlement, lieu où s'échangeait, selon lui, de vaines rhétoriques. D'ailleurs, élu à la Chambre des députés, pendant la 1<sup>e</sup> République, il n'y était resté qu'un seul jour.

Rita Almeida de Carvalho retrace, dans ce livre publié dans la collection « Parlamento » sous l'égide de l'Assemblée de la République, l'aporie que constitue l'existence d'une assemblée - terme qu'elle préfère à parlement qui induit une fonction de représentation - dans un régime où le pouvoir exécutif et législatif étaient concentrés dans les mains du gouvernement et plus précisément dans celles de Salazar.

L'historienne concentre son regard sur la IV<sup>e</sup> législature (1945 à 1949). L'existence de l'Assemblée Nationale, au terme d'élections censées être « aussi libres que dans la libre Angleterre », où peut participer l'opposition, moins frappée par la censure et la

répression pendant le simulacre de campagne électorale, représente une manœuvre opérée par Salazar. Il s'agit de simuler une démocratisation du régime, de tenter de faire oublier cette survivance de l'ère des fascismes dans la nouvelle Europe de 1945 auprès de l'opinion internationale. L'entrée du Portugal dans le pacte Atlantique en 1949, en pleine guerre froide, consacrera cette acceptation.

Il ne s'agit que d'un simulacre. L'Assemblée, malgré la Constitution de 1933 qui constitue un compromis avec la droite conservatrice, n'a, dans la pratique, aucun pouvoir : ces fonctions de contrôle du pouvoir exécutif, pourtant constitutionnellement sanctionnées, sont vidées de leur contenu par les pratiques gouvernementales ; son pouvoir législatif est inexistant. Ainsi, l'historienne ne fait qu'effleurer la teneur des débats : les mots prononcés dans l'hémicycle n'ont quasiment pas d'importance. Elle préfère se demander si cette assemblée n'a pas, en réalité, constitué une sorte de conseil du régime, de panel démonstratif, pour Salazar, des émois, des opinions, des soutiens qu'il entend caresser dans le sens du poil. Rita Almeida de Carvalho reconstitue donc les origines sociales, les parcours scolaires, les sensibilités politiques, les professions des 120 députés. Après avoir étudié la correspondance des députés adressée à Salazar, elle montre comment le dictateur intervenait personnellement dans la formation des listes électorales afin de constituer une assemblée représentative, non pas de la population portugaise, mais des intérêts socio-économiques du régime. Ainsi, d'après les différents graphiques présentés, les députés de la IV<sup>e</sup> législature provenaient-ils principalement des professions libérales (avocats, médecins), de l'agriculture (propriétaires - qui peuvent toutefois exercer une profession libérale -, ingénieurs agricoles) et de l'armée. Les industriels, toujours suspects de créer la zizanie avec leur volonté de développer le pays, sont exclus. Les traverses de l'hémicycle sont offertes aux notables ruraux quadrillant les provinces et à l'Armée, afin qu'ils aident, non par leurs débats et votes mais par leur appui sur le terrain, l'*Estado Novo* à dépasser la situation internationale peu favorable à son maintien. Outre le fait de constituer un thermomètre de l'opinion de ses partisans, l'Assemblée Nationale est également pour Salazar l'instrument d'une politique clientélaire : gouverneurs civils, maires voire ministres se voient offrir comme récompense une place dans l'hémicycle, où certains restent jusqu'à leur mort, ou jusqu'à ce qu'ils apprennent que la dictature est tombée.

S'il était difficile à Rita Almeida de Carvalho d'avancer des nouveautés sur la place et le rôle de l'Assemblée Nationale dans la construction politique de l'*Estado Novo*, son livre ouvre néanmoins d'intéressantes perspectives sur les élites politiques et socio-économiques du régime et la manière dont Salazar les a utilisées et manipulées afin de rester au pouvoir. Enfin, au delà des 176 pages de texte, le livre offre d'utiles biographies sommaires des députés, des reproductions de textes et un récapitulatif des textes de lois présentés à l'Assemblée Nationale entre la I<sup>e</sup> et la IV<sup>e</sup> législature.

Juin 2003, **Victor PEREIRA**

**Paulo de CARVALHO, *Audiência de Media em Luanda*, Luanda, Editorial Nzila, 2002, 185 p. (« Coleção Ensaio », 13).**

O livro *Audiência de Media em Luanda* do sociólogo angolano Paulo de Carvalho é uma obra pioneira de análise quantitativa dos media na cidade de Luanda, em Angola, realizada de 3 a 16 de Abril de 2002 a cerca de 600 entrevistados maiores de 15 anos. O livro dividido em sete capítulos, conclusão e bibliografia começa por enfocar os métodos e técnicas de pesquisa (Capítulo I), identificar o universo de pesquisa, caracterizando a população inquirida (Capítulo II), as suas preferências e fontes de informação (Capítulo III). Em seguida faz um levantamento e analisa as audiências de rádio (Capítulo IV), de televisão (Capítulo V), os níveis de consumo de imprensa (Capítulo VI) e o acesso à Internet (VII).

Como afirma o autor, a sua intenção é apresentar dados que permitam compreender o consumo dos media na cidade de Luanda e o perfil das audiências, de forma a apoiar as decisões de gestores, jornalistas e outros profissionais dos meios

de comunicação. Ao mesmo tempo pretende avaliar a adesão dos públicos a determinados programas e mensagens e apreender o grau de *serviço público* prestado pelos profissionais e órgãos de comunicação. Nesta perspectiva procura, também, identificar os perfis de audiência, os seus gostos e *razões para escolha de uma estação em detrimento de outra ou de um programa em detrimento de outro*. Convém referir que esta pesquisa é muito oportuna num momento de transição entre a situação de monopólio do Estado, de partido único, e a abertura dos meios de comunicação à iniciativa privada.

A metodologia utilizada envolveu cerca de 600 entrevistas realizadas por uma equipa preparada de inquiridores. Estas entrevistas obedeceram a critérios demográficos, sociológicos e económicos concretizados na distribuição espacial urbana dos bairros, subdividida em área urbana propriamente dita, área semi-urbana e subúrbios. Em cada rua, e seguindo métodos específicos, foram realizadas 10 entrevistas de cerca de 23 minutos. Os dados obtidos foram tratados através de um programa de informática estatístico para as ciências sociais, designado SPSS.

Do tratamento dos dados pode inferir-se, primeiramente, que os meios de comunicação gozam, na generalidade, de grande prestígio e exercem uma influência considerável na vida das pessoas em Luanda. O mesmo público manifesta maior confiança na informação produzida pelos órgãos de comunicação privados. A rádio é o meio com maior penetração na população sendo as estações de rádio as que obtêm uma avaliação mais positiva. A *Rádio Luanda* lidera as audiências, seguida da *Rádio Cinco*, da *Rádio Ecclésia*, *Luanda Antena Comercial* e da rádio coligada à *Rádio Nacional de Angola*.

Como refere o autor (p. 109) *a televisão pública de Angola é uma estação estatal, que detém actualmente o monopólio da televisão em Angola operando dois canais desde 2002*. A televisão é o segundo meio em impacto na população entrevistada, estando o *Telejornal* (jornal televisivo) no topo das preferências, seguido pelo programa de informação e entrevistas *Ecos & Factos*, as telenovelas da tarde e da noite e o programa de opinião pública designado *Janela Aberta*. Refere-se que nos bairros mais carentes nem todos têm acesso a um receptor (a preto e branco ou a cores), além de que os cortes de energia e avarias de transmissão, em toda a cidade, inibem frequentemente a visualização dos programas, contudo os dados recolhidos pelo autor registam cerca de 77 % de espectadores assíduos de televisão nas entrevistas realizadas. A análise estatística dos mesmos dados apontam para um perfil de espectador que varia em função dos programas emitidos (p. 130).

O jornal é o meio de comunicação mais antigo em Angola mas o que recolhe menor audiência, em função do preço e dos níveis de literacia. No entanto, *nove em cada onze inquiridos declaram ler jornais* (p. 145). Para o sociólogo Paulo de Carvalho são as variáveis sexo, idade grau de instrução do indivíduo, local de residência e simpatia partidária (aproximada ao partido do governo) que determinam a leitura de jornais, em Luanda. O jornal mais lido é o diário *Jornal de Angola*, seguido do semanário *Angolense* e o bissemanário *Folha 8*.

Segundo o autor, estima-se em 22 % o acesso à Internet em Luanda, de pendendo de factores socioeconómicos, grau de instrução, volume de rendimentos da família, local de residência e sexo. Os dados recolhidos apontam para uma percentagem diminuta de utilizadores com acesso diário garantido.

A apresentação do conteúdo e resultados confirma a originalidade, interesse e oportunidade desta investigação. O trabalho teria, contudo, uma outra dimensão se no lugar de destacar as questões metodológicas e estatísticas tivesse atendido mais à contextualização e interpretação - social, económica, política, demográfica... - dos dados e resultados obtidos.

Setembro 2003, Isabel FERIN

**Joaquim António da Silva CORDEIRO**, *A crise em seus aspectos morais*, nouvelle édition introduite et éditée par Sérgio Campos Matos, Lisbonne,

Cosmos – Centro de História da Universidade de Lisboa, 1999, 244 p., ISBN : 972-762-181-3 (« *Classicos da Historiografia* », 2).

Auteur d'études remarquées sur l'historiographie portugaise du XIX<sup>e</sup> siècle, Sérgio Campos Matos poursuit sa réflexion sur le champ historiographique portugais de la fin du siècle, en éditant, cette fois-ci, un essai de Joaquim António da Silva Cordeiro, intellectuel engagé, mais oublié, des années 1890, sur la crise sociale, économique et politique du Portugal de l'*Ultimato*. Même si sa vigueur intellectuelle ne peut pas être comparée à la fécondité créatrice des grandes figures contemporaines de la pensée lusitane (Alexandre Herculano, Oliveira Martins ou Antero de Quental), Joaquim António da Silva Cordeiro ne s'est pas contenté de demeurer un simple épigone de ces figures, mais il a également été très représentatif de la génération intellectuelle du *Rotativismo* victime du déclin entraîné par l'épuisement de la monarchie constitutionnelle. Joaquim António da Silva Cordeiro a connu une brève carrière politique comme député du parti *progressista* en 1887, avant d'entrer dans la fonction publique (direction générale des Postes), et d'enseigner la philosophie dans le Cours supérieur de Lettres (devenu plus tard Faculté des Lettres). De graves troubles psychiques ont, par la suite, mis fin à sa carrière politique et compromis sa production intellectuelle. Il a néanmoins continué de travailler à un projet cohérent, qui comportait trois volets et reflétait ses préoccupations, annoncées dans *A crise em seus aspectos morais* : la publication d'une Bibliothèque de Philosophie et d'Histoire (comportant plusieurs volumes d'essais, et dont seul le premier volume, intitulé *Ensaio de Filosofia da História. I. Exame crítico dos sistemas* [Coimbra : Imprensa da Universidade, 1882] a été publié sur des auteurs du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles), une étude historique sur les finances portugaises, et une autre « bibliothèque » de cinq volumes, consacrée à un projet pédagogique qui lui tenait particulièrement à cœur : une étude de psychologie infantile contenant des propositions pédagogiques relatives à la création d'un « système rationnel d'éducation ».

*A crise*, que l'on peut voir comme un propos liminaire d'une certaine ampleur, constitue une réflexion critique de qualité, qui s'inscrit néanmoins dans celle d'une lignée d'intellectuels. Comme Oliveira Marreca, Basílio Teles, ou Alberto Sampaio, Joaquim António da Silva Cordeiro s'est penché sur les déséquilibres structurels de la société portugaise. Toutefois, à la différence de Marreca, dont certaines des positions semblent très proches des siennes, notamment dans les analyses économiques, les prises de position de Joaquim António da Silva Cordeiro n'avaient pas de visées doctrinaires ou politiques, mais étaient destinées à susciter et à enrichir le débat intellectuel autour des modèles idéologiques, politiques et économiques, suivis par l'*intelligentsia* portugaise dans un moment historique particulièrement délicat : l'accession au pouvoir du *Regenerador* Hintze Ribeiro et l'installation d'une dictature, qui, pour avoir été brève (1894-1895), n'en a pas moins eu une incidence déterminante sur la vie politique portugaise au tournant du siècle.

Très marqué, comme il fallait s'y attendre, par le positivisme dominant, Joaquim António da Silva Cordeiro s'est néanmoins singularisé par son indépendance d'esprit et sa lucidité critique, qui l'a conduit à une constante – et intéressante – mise à distance du dogme positiviste. Une telle relativisation des interprétations déterministes, moins puissante, certes, que celle de Antero de Quental, doit beaucoup à l'utilisation d'une grille de « lecture multilatérale des problèmes », à l'approche d'une perspective pluridisciplinaire qui l'a conduit à associer, dans son schéma interprétatif, l'Histoire, la Sociologie et la Psychologie, en tenant compte, simultanément, des interactions entre les sphères sociale et économique, et des contradictions entre psychologie individuelle et collective ; démarche peu suivie à l'époque au Portugal, et très justement soulignée dans l'introduction de Sérgio Campos Matos.

Les neuf chapitres qui composent l'essai proprement dit constituent autant d'études indépendantes les unes des autres, mais relevant toutes de son grand projet général visant à analyser la « crise morale » portugaise dans son rapport avec les idéologies, les faits économiques et politiques, et les systèmes d'éducation. Ces trois

grandes questions sont passées au crible d'une pensée structurée et lucide, marquée par de vastes lectures, en dépit de quelques jugements anachroniques ou très partisans, qu'il convient de lire par rapport à sa problématique personnelle, concernant, notamment, le statut social des femmes et la pédagogie enfantine. Silva Cordeiro stigmatise en priorité, et de manière convaincante, le modèle *fontista* de développement économique (terme inspiré par l'action du ministre Fontes Pereira de Melo), et examine en profondeur ses « dommages collatéraux » : corruption et anarchie bancaires, pratiques de concussion, fraudes, spéculation financière débridée, etc.

La critique s'avère particulièrement intéressante lorsqu'elle montre à quel point la crise économique et financière de 1891-1892, qui a constitué, si on peut dire, le point culminant des crises cycliques qui ont affecté le XIX<sup>e</sup> siècle portugais, a été doublée d'un pessimisme national, d'une crise de confiance généralisée liée à l'ampleur des problèmes sociaux. Conduisant à une impasse idéologique et politique, ces problèmes, qui ont gangrené la société portugaise de la *Regeneração* (analphabétisme, écart progressif entre villes et campagnes, clientélisme et *caciquismo* politiques, déficit d'éducation civique, conditions pénibles de vie et de travail de la classe ouvrière) allaient entraîner la conséquente radicalisation des ouvriers, la déstabilisation des couches urbaines moyennes, faisant ainsi le lit du nationalisme anti-républicain du début du siècle suivant.

Au fil de la lecture de l'essai, on voit Joaquim António da Silva Cordeiro – à qui Sérgio Campos Matos trouve des affinités avec le socialisme réformiste du XX<sup>e</sup> siècle (António Sérgio) – s'affirmer de plus en plus comme un moraliste, visiblement attaché aux valeurs chrétiennes, soucieux de formation morale et d'équité sociale, en décalage avec les républicains positivistes comme Teófilo Braga, pour qui les problèmes politiques, institutionnels et religieux primaient forcément sur les questions sociales.

Les faiblesses théoriques de sa pensée, évidentes dans la difficulté à lier psychologie individuelle et collective, par exemple, n'invalident pas l'intérêt de l'essai. Il en est ainsi de sa critique à Oliveira Martins (chap. VI – « Oliveira Martins e o germanismo na política ») dont il partageait plusieurs idées (défense du protectionnisme économique, intérêt pour la psychologie collective, théorisation de la décadence portugaise, entre autres) mais avec qui il s'est trouvé en évidente (et freudienne ?) rivalité. Pour lui, Oliveira Martins aurait été, en effet, le grand inspirateur de la politique autoritaire adoptée par la dictature Hintze Ribeiro/João Franco, politique autoritaire, dont le modèle serait le « socialisme d'État » défendu par Oliveira Martins, incarné pour beaucoup par Bismarck, le « César » du XIX<sup>e</sup> siècle. De même, il est particulièrement intéressant d'observer sa position relative au déterminisme ethnique et aux théories du darwinisme social, en vogue à l'époque, et, en conséquence, sa position par rapport à la théorie de la décadence des peuples latins, et du peuple portugais en particulier. Bien que, comme Sampaio Bruno, Eça de Queiroz, Oliveira Martins ou Alberto Sampaio, il souscrive à la théorie de la décadence, et même à celle de la dégénérescence du caractère portugais, il refuse le déterminisme biologique cher à Max Nordau pour privilégier les facteurs historiques, en l'occurrence, la grande entreprise des Découvertes, dont il fait une lecture partielle en s'inspirant des œuvres de Duarte Gomes de Solis, *Discursos sobre los Comercios de las dos Indias donde se tratan cosas importantes de Estado y Guerra*, et de l'*Alegacion en favor de la Compañia de la India Oriental y Comercios Ultramarinos que de nuevo se instituió en el Regno de Portugal* (datées respectivement de 1621 et 1628) ; lecture sans doute inspirée par l'étude que son ancien professeur, ami et mentor José Frederico Laranjo avait consacré dans l'*Instituto* à l'œuvre de Solis, qui voyait dans l'expulsion des Juifs la raison de la décadence du Portugal. Sous cet angle-là, *A crise* récuse toute forme de fatalisme et d'immobilisme, travaillant, de manière finalement attachante, par sa gratuité même, à définir de façon pragmatique, stratégies, options et solutions concrètes, en particulier dans le domaine de l'économie et de l'éducation ; en somme,

essayant de réhabiliter l'idée de « bien faire » dans un milieu frappé par la désillusion et la méfiance à l'égard du politique.

Un résumé ne saurait épuiser la richesse et la pertinence des analyses contenues dans cet essai. Espérons que la « modestie de l'obscurité », pesant sur l'œuvre de António Joaquim da Silva Cordeiro, soit définitivement levée grâce à l'initiative de Sérgio Campos Matos, et aussi que *A crise em seus aspectos morais* soit appelée à constituer un instrument de travail indispensable pour tous les chercheurs travaillant sur le Portugal du XIX<sup>e</sup> siècle.

Janvier 2004, Déjanirah COUTO

**Harri ENGLUND, *From War to Peace on the Mozambique-Malawi Borderland***, International African Library 26, Edinburgh University Press for the International African Institute, London, 2002, 232 pages, ISBN : 0748615776.

People who do not know the past works of Harri Englund may think that this book represents a political analysis on the transition from war to peace in Mozambique, as the title suggests. In reality it is basically the outcome of an ethnographic research, where the author gives full details of the «extended case studies» and personal stories collected during field-work on the border between Mozambique and Malawi. The themes touched on and the arguments put forward by the author, in any case, certainly reward the reader.

In this book Englund demonstrates the ability to address a number of important issues, and it is difficult to isolate the arguments more relevant to our interests. Those of us involved in Mozambican history and society will find important insights into the nature of the transition from war to peace in Mozambique. Others will enjoy the methodological contribution to African or anthropological studies in general. Refugees and migration studies, of course, represent a central reference of this book. Eventually, those involved in research and debates over present political-economic policies in Africa will find crucial elements to challenge established ideas on development initiatives in Mozambique after the end of the conflict.

On the first level, the author analyses the intersections between the so-called local socio-political dynamics and the events which have marked history at the national and international level. On the one hand, he demonstrates how men and women's personal relationships at the same time filter those events and are shaped by them; on the other hand, he shows how national and international developments are influenced by local and personal dynamics. In this way, Englund challenges well-established dualisms associated with the external/internal divide, as in the case of the dichotomy between the «peasants» and the «State», or between «tradition» and «modernity». Although an analytical distinction between the external and the internal is necessary, as the author underlines, it must be referred to historically variable power relations, and not straightforwardly to specific institutions or actors, like in the case of Mozambique the village headmanship (the internal), and the State, Frelimo or Renamo (the external). One may just wonder to what extent the author is conscious of the ambiguity which lies in the renewed trend of the social sciences towards «the local».

The central object of Englund's work is the settlement, the life, the social and political experiences, and the movements of people along the border between Mozambique and Malawi. First of all, the author clarifies that this borderland, far from being a periphery as it is usually assumed, represents a real centre where national and international political events in both countries intersect. Thus, it represents a crucial area for a deeper understanding of wider historical developments. The most significant criticism by the author, however, is directed towards the common assumptions on the movements of people between the two sides of this border and on their status. For example, he underlines the persistent value of the nation-state in relation to borderland people's lives and their movements,

in the face of a growing literature on the weakness of the State's presence in border areas. According to Englund, the trend towards the «image of tribesmen transgressing artificial borders» (p. 21) is challenged by the different histories experienced by the villages on the two sides of the border, despite their geographical proximity, and by the strong sense of territory demonstrated by the people moving from one village to another. Secondly, even the status of refugees being «uprooted», and generally the refugees' spatial belonging, is open to question by the complex «dynamics of social relationships» and by historical contingency: «Under the conditions of displacement and repatriation, with the legacy of the war by no means beyond dispute, spatial belonging became one arena in which relationships were contested and power relations revealed» (p. 97).

Another interesting element in this book is the significant criticism directed towards the current policies of «development» and «democratisation» generally implemented by the Mozambican government and supported by the international donor community. Firstly, Englund criticises some important assumptions held by the models behind these policies, as in the case of the dichotomy between the state and the local population. The author demonstrates how the State, far from being perceived as an «external» entity, was integral to the power relations and the dynamics of mutual responsibility of the various parts of the population. In this sense, the people narrated in this book were not trying to escape «capture» by a hegemonic State, but were simply trying to make the State congruent with their ideas and practices on authority and political relations. Following these considerations, Englund emphasises, for example, how the World Bank's interest in «good governance» would «benefit from recognising how authority emerges and is maintained in specific settings» (p. 163). Here the arguments of Englund are particularly effective in demonstrating the people's role in moulding the State presence in local politics.

The author's analytical criticism is particularly strong towards the current political and economic consequences of liberalism in Mozambique. The new policies hinder the consolidation of those personal and social relationships which the people consider crucial to affirm their belonging to the village community and to the Mozambican or Malawian State. In so doing these policies hamper the processes of social reconstruction undertaken by the population since the end of the conflict. «Liberalism betrays an inclination towards subjects at the expense of the relationships that constitute those subjects. Its advocates legitimise this inclination by evoking the obsolete individual-society dichotomy» (p. 184).

Englund's gloomy final consideration concludes the passage from the conflict to the post-conflict context. The participation of people in the conflict between the government of Frelimo and the rebels of Renamo involved specific conditions of exclusion. If, as argued by the author, the new policies promote new forms of marginalisation of the people in the name of a poorly defined «freedom», they «may also promote the historical conditions of political violence» (p. 185).

August 2003, Corrado TORNIMBENI

**GERTIL**, *Atlas de Timor Leste*, Lisbonne, Ed. Lidel, 2002, 170 p. ; Frédéric DURAND, *Timor Lorosa'e, pays au carrefour de l'Asie et du Pacifique. Un atlas géo-historique*, Marne-la-Vallée, Bangkok, IRASEC/Presses Universitaires de Marne-la-Vallée, 2002, 208 pages.

2002, année de l'indépendance de Timor Leste, nom officiel de ce nouvel État lusophone, a également été celle d'un événement important : la publication presque simultanée des deux premiers atlas qui lui sont consacrés. Le premier, résultat d'un

travail d'équipe, est en portugais ; le second, œuvre individuelle d'un universitaire, est en langue française.

L'atlas du Gertil (Grupo de estudos de reconstrução de Timor Leste), de l'université technique de Lisbonne, est divisé en neuf grands chapitres recouvrant

environ 45 rubriques, en général fondées sur des cartes au 1 : 1 200 000<sup>e</sup>, parfois à plus petite échelle. Il faut y ajouter, placé en annexe, un ensemble de six feuilles topographiques au 1 : 250 000<sup>e</sup> couvrant l'ensemble du pays.

On aurait tort de s'arrêter aux premières rubriques qui visent à situer Timor dans son contexte planétaire (enquadramento mundial), voire interstellaire (*sic*), qui ne s'adressent qu'au public scolaire timorais. Le reste de l'atlas traite des points suivants : l'histoire et la culture, l'espace naturel, l'organisation administrative, la démographie, l'occupation humaine, les activités économiques, les relations commerciales internationales, et les enfin les indicateurs de développement. Les différentes planches apportent une information étonnamment riche, vu l'état de ce pays juste sorti d'une longue période de violences. On aurait certes souhaité que cette information ait parfois été un peu plus précise, mais on peut comprendre que les cartes ne puissent qu'exprimer l'hétérogénéité des données disponibles. Techniquement, l'usage assez fréquent de pictogrammes sans introduction de la moindre variation de taille n'aide pas forcément à bien saisir les phénomènes représentés. On relèvera par ailleurs quelques lacunes gênantes comme l'absence de numérotation des différentes cartes, ainsi que des erreurs surprenantes concernant les unités des précipitations et celles des cotes bathymétriques. Heureusement quelques graphiques, des commentaires bien développés, et un illustration photographique en couleur, abondante et d'excellente qualité, pallient cette carence. En outre, il n'est pas inutile de signaler la présence de magnifiques dessins monochromes illustrant le thème des traditions timoraises.

L'atlas géo-historique, préfacé par José Ramos Horta, Prix Nobel de la Paix, et élaboré par le géographe Frédéric Durand, vaut surtout par les informations particulièrement précieuses qu'il apporte pour la période allant de la fin de l'occupation portugaise à la veille de l'indépendance, et par celles concernant la démographie et divers faits sociaux. L'analyse des opérations militaires indonésiennes, des faits de guérilla et de résistance est détaillée à travers une partie des 136 figures de l'atlas, réparties en huit grandes rubriques. On pourra cependant regretter que cette logique chronologique ait pour effet d'émettre les données. C'est ainsi que si l'on s'intéresse à la croissance de la capitale, Dili, il faudra passer de la figure 55 (Dilli dans les années 1960) à la figure 129 (Dilli dans les années 1990), 80 pages plus loin, en passant par la figure 99 (évolution de la ville de Dili de 1927 à 1990). On remarquera que l'auteur emploie le terme *tetun* (langue véhiculaire de Timor) de Timor Lorosa'e, qui a été un moment en concurrence avec celui de Timor Leste pour dénommer le nouvel État. Si la rigueur scientifique de cet atlas est à la hauteur de l'autre, la présentation peut être considérée comme d'un niveau un peu inférieur. On peut ainsi être surpris que la majorité des photographies (n° 47 à 106) soient massées en fin d'ouvrage. D'autant plus que l'intérêt de certaines peut paraître assez limité et que leur format assure une médiocre lisibilité.

On le voit, ces deux atlas sont complémentaires et nullement concurrents. Il s'agit sans aucun doute des ouvrages qui permettent le mieux, à l'heure actuelle, de cerner la situation de ce jeune État de l'Asie du Sud-Est.

Septembre 2003, Jean-Michel LEBIGRE

**Paula GODINHO, *Memórias da Resistência Rural no Sul: Couço (1958-1962)*, Oeira, Celta, 2001, 360 pages.**

L'ouvrage de Paula Godinho, professeur d'anthropologie à l'université Nouvelle de Lisbonne, est issu d'une thèse soutenue en 1998. L'étude aborde une série de conflits sociopolitiques opposant, au tournant décisif des années 1960, la classe des travailleurs agricoles de Couço, à la frontière de l'Alentejo, aux grands propriétaires terriens et à la PIDE de l'*Estado Novo*. L'observation a consisté en une écoute méthodique et compréhensive de récits de vie, croisés avec des archives de la police politique (PIDE) et du Parti communiste portugais (PCP). Aussi l'angle choisi est-il celui de la mémoire résistante, c'est-à-dire de la trame - et du drame - des existences rendue à distance de l'action et du temps par les paroles vives des protagonistes.

L'approche originale de l'auteur repose sur le fait d'indexer la question de la mémoire à l'action et au langage du groupe et de l'individu. Elle est alors un ressort orientant les pratiques contestataires et une dynamique constituante des identités, doublée d'une grille de lecture d'une société agricole dualiste et antagoniste. La spécificité de ces conflits du Sud relève d'une culture de résistance ancrée sur le local où s'entrelacent le travail et la politique, les liens de parenté et de voisinage.

La mémoire culturelle envisagée, et interrogée, est celle des mécanismes de transmission d'un événement passé, à savoir des manifestations de résistance collectives devenues référentielles, car communes et structurantes, dont la réactivation est susceptible, dans des situations de crise, de déclencher d'autres moments de lutte organisée.

L'ouvrage est divisé en vingt-six chapitres (dans le sommaire, une erreur fait passer du chapitre 19 directement au 21), en dehors de la conclusion, formant cinq parties composées d'autant de problématiques progressives et enchaînées.

La première partie est une présentation élaborée du sujet étudié (chap. 1), de la question centrale des fonctions et de l'opérativité de la mémoire collective envisagée dans le cadre de la société locale et d'une culture résistante (chap. 2). Sont ensuite cernées les caractéristiques de la résistance ordinaire dans le travail et les logiques d'action des mouvements socio-politiques (chap. 3). Une description socioéconomique et historique de Couço (chap. 4), dont la population d'ouvriers agricoles a peu ou pas fréquenté l'école, est suivie d'une discussion de la méthodologie appliquée aux petites communautés rurales à partir de l'œuvre de Redfield ; l'exposition des matériaux et des étapes de la recherche vient compléter le registre des faits et des concepts mobilisés (chap. 5).

La deuxième partie est centrée sur les caractéristiques socioéconomiques de l'Alentejo, et d'abord de Couço. La possession ou le contrôle de la terre y constitue le pilier de la structure sociale qui, loin de former une communauté, se trouve divisée en deux classes opposées. Les grands propriétaires, dont quinze d'entre eux concentrent, en 1940, 83 % du total des terres (p. 83) sont rejetés dans le camp adverse. Les salariés précaires ont souvent affaire à des intermédiaires mandatés par le patron (chap. 6). L'injustice de la dépossession des terres est plus sensible chez les « travailleurs conscients » militants du PCP, quoique tous soient poussés pour leur survie à voler sur les parcelles de terre (chap. 7). L'Église, étant rejetée du côté des riches, est désertée au profit du repli identitaire sur les valeurs du groupe des « travailleurs » ou des « camarades » (chap. 8) où circulent un savoir, une parole et des journaux engagés (chaps. 9 et 15).

La troisième partie a pour titre « Le triomphe de l'épique et les "vozes ao alto" ». Elle comporte trois moments. La résistance est envisagée comme culture indexée aux valeurs et aux méthodes clandestines du « Parti » tout en relevant de formes d'organisation et d'expression secrètes (« plonger ») ou plus visibles selon les circonstances, recourant à un répertoire de luttes variable et adaptable, à des codes linguistiques ou à des refus de soumission quotidiens (chap. 10).

Les mouvements sociaux de 1958-1962 sont l'aboutissement d'une série de conflits et de répressions parcourant tout le siècle. Avec la réorganisation clandestine du PCP d'Álvaro Cunhal, interdit par l'État autoritaire, et les difficultés d'approvisionnement, les années quarante font se conjindre la ressouvenance d'anciennes luttes et des « marches de la faim ». Ces manifestations débouchent sur d'autres revendications et offensives plus larges et plus politisées (chap. 11).

La courte période 1958-1962, abordée plus en détail par Paula Godinho, s'inscrit donc dans le prolongement des années d'agitations antérieures, tout en constituant un concentré d'événements critiques et un tournant historique par la fragilisation du pouvoir salazariste, avec les élections de 1958, le début des guerres coloniales et la vague de répression succédant aux grèves locales et manifestations nationales. Les actions pour la journée de huit heures à Couço en 1961 donnent lieu à des luttes plus larges (chap. 12).

La quatrième partie porte sur les « formes d'organisation » et sur l'« alignement

collectif ». Le PCP, à Couço, est un élément central, structurant et identificateur. L'organisation « léniniste » du Parti devient une « institution totale » (p. 244), avec son vocabulaire militaire et ses exigences ; avec ses termes, ses savoirs et ses histoires différemment partagés par crainte des *bufos*, les dénonciateurs infiltrés (chap. 17) ; avec ses codes et ses contraintes (chap. 18) ; avec ses sociabilités et son activisme ; avec, enfin, ses rites et sa hiérarchie. Les membres du parti sont conduits au « sacrifice » économique et symbolique et, d'abord, les « fonctionnaires », véritables agitateurs professionnels. Ce fonctionnement rigide et les exigences ascétiques du combat sont une réponse à l'augmentation des mesures répressives du régime et à l'exacerbation des antagonismes de classe, dont n'est pas absent un code du « traditionnel », malgré un discours égalitariste, séparant en « comités » les hommes et les femmes (chap. 13 et 16).

À Couço, les liens de parenté, les sociabilités et la conscience de classe sont autant de « prédispositions » sociales - entrelacées - à l'implication politique en général et à une culture de résistance en particulier. Elles sont appréhendées dans leur contexte évolutif et leur dynamique, pouvant opérer comme des réseaux ou des ressources de l'action collective (chap. 14).

À la densité des relations, Paula Godinho ajoute un facteur supplémentaire, pour expliquer l'activation du réseau de résistance : une forte cohésion collective, stimulée par une conjoncture favorable. En outre, l'action politique engagée à l'échelle locale s'inscrit dans le prolongement de la coexistence, avec ses règles et ses valeurs (chap. 19).

La dernière partie est consacrée à la prison. Le schéma van gennepien du rite de passage sert au chercheur d'outil d'interprétation de la machine carcérale où sont enfermés des militants, et des conduites individuelles ou collectives, à partir des procès archivés de la PIDE et, surtout, des récits recueillis. Dans ce développement, plus qu'ailleurs, pointent la richesse des entretiens et la finesse de leur articulation par l'auteur.

C'est en pleine nuit que surgissent les agents de la PIDE, jouant de l'effet de surprise, afin d'arrêter des militants et d'appréhender des documents compromettants (chap. 20). Dans le cadre de la détention, les rites préliminaires relèvent de l'identification et de l'interrogatoire. Le corps des prisonniers est soumis à des purifications. Dans l'enceinte de la prison, se met en place parmi les prisonniers et dans les « interstices du système » (p. 278) un code rudimentaire et bricolé destiné à communiquer entre eux, comme les coups en morse sur les murs. Ce lien ténu maintient une forme de solidarité et de lutte (chap. 21).

La deuxième phase est celle de la liminarité ou des épreuves. Les interrogatoires succèdent aux violences physiques et même aux tortures, dont subsistent des séquelles chez certaines victimes. Certain(e)s trouvent le courage de résister grâce à l'appui des autres, voire de continuer la lutte politique, réorganisée à l'intérieur de la prison. La nécessité de préserver des proches, et d'abord sa famille, pousse au silence, en dehors des *rachados*, qui collaborent (chap. 25). Le retour d'un détenu à Couço est toujours l'objet d'une réception festive et de visites où se pressent membres de la famille, voisins et camarades du Parti.

Peut-être aurait-il fallu, pour les besoins de la démonstration complète de l'hypothèse avancée d'une mémoire résistante activable et aux effets agissants dans un autre contexte de crise, élargir explicitement le cadre historique en le croisant avec la question des générations, car la période de cinq années retenue semble trop courte pour mesurer l'impacte réel des expériences résistantes antérieures.

L'ouvrage de Paula Godinho, original dans l'anthropologie politique et rurale portugaise, est d'une rigueur et d'une valeur exceptionnelles.

Novembre 2003, Anibal FRIAS

**Milton GURAN, *Agudás. Os « brasileiros » do Benim*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 2000, 290 p., ISBN : 85-209-1067-X.**

Une relation d'« ancestralité *sui generis* » convertie en une ressource de pouvoir, tel est l'atout qui a permis la consolidation sociale du groupe des « Agudás », une

communauté représentant environ 5 % de la population du Bénin, éparpillée dans des villes comme Porto Novo, Ouidah et Agudá (sans compter ceux qui vivent au Togo et au Nigéria, en particulier à Lagos). Il s'agit donc de la construction d'une identité de groupe fondée sur une descendance brésilienne, cette caractéristique définissant leur espace dans la société béninoise. Leurs ancêtres étaient soit des commerçants blancs du Brésil venus au Bénin à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> pour investir dans la traite, soit des Africains vendus au Brésil comme esclaves, revenus à leur point d'origine (ou supposé tel) après avoir été libérés. Le livre *Agudás, os « brasileiros » do Benim* reprend un sujet qui a déjà intéressé une gamme variée d'observateurs : des explorateurs européens passés par la côte du Bénin au XIX<sup>e</sup> siècle et étonnés de la prospérité d'une communauté d'origine si inattendue ; des africanistes brésiliens de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle attirés par le darwinisme ou par un lusotropicalisme de première génération, enchantés de trouver du vocabulaire portugais et des habitudes brésiliennes dans des maisons béninoises ; et, bien entendu, le thème a été l'un des principaux objets d'étude de Pierre Verger, qui a fouillé les archives et s'est plongé avec une grande énergie dans les terrains brésiliens et béninois pour dessiner une histoire de la construction de la communauté des Agudás.

L'intérêt du travail de Milton Guran est son effort de saisir le mouvement de ce phénomène social, l'évolution de ce processus de construction identitaire. Le défi n'est pas banal : il faut une haute « technique » pour capter une trajectoire, la troisième dimension de l'analyse sociale pourrait-on dire. Les outils méthodologiques sont très spécifiques, comme l'analyse politique appliquée à l'observation anthropologique et la réflexion sur le temps (ou les temps) sociologique(s). Avec ces outils en main, l'auteur actualise la réflexion sur les Agudás et le Bénin suite à la transition démocratique, et sur les ponts persistants entre Brésil et Afrique.

L'évolution de ce processus de construction identitaire est décryptée par Milton Guran comme une séquence d'efforts de ces descendants des Brésiliens pour s'assurer des ressources de pouvoir au long des étapes de l'histoire béninoise. À l'arrivée des premiers Brésiliens au Bénin, le but était de convertir cette identité étrangère en un canal d'acceptation par la société africaine. Cela ne fut pas difficile pour les commerçants de la traite, puisque leur origine brésilienne avait vite été associée à la prospérité économique des élites locales. Cependant, pour les Africains revenus en Afrique suite à leur esclavage au Brésil, il fallait surmonter un passé de rejet – certains avaient été soustraits au trafic par leurs propres familles ou leurs tribus – et d'infériorité – en raison de la vision de l'esclave véhiculée par les propres autochtones. Pour obtenir des ressources de pouvoir face à une société hostile, il leur était plus facile de s'associer aux commerçants de la traite et de valoriser leur passé brésilien – c'est-à-dire leur contact avec une culture européanisée – que de chercher une valorisation en tant qu'« Africains purs » ou « héros » qui se seraient libérés de l'esclavage et seraient retournés à la « mère Afrique » – ce genre d'argument n'est devenu opérationnel que beaucoup plus tard, lors de l'éveil des idées de négritude. L'alliance paradoxale entre des commerçants blancs et des anciens esclaves autour de la valorisation de la mémoire du passé brésilien a ainsi été à l'origine de l'identité des Agudás, qui se sont désignés eux-mêmes, jusqu'à nos jours, comme « Brésiliens ».

Par la suite, l'intensification de la présence française au Bénin a poussé les Agudás vers des alliances avec le colonisateur et vers une administration prudente de ses liaisons avec le pouvoir fou. Plus tard encore, au début de l'agitation nationaliste, les « Brésiliens » du Bénin furent vus comme agents associés au pouvoir colonial : aussi, lors de l'indépendance, les Agudás furent-ils rejetés et persécutés, alors même que, de leur communauté, en tant qu'élite économique, avaient émergé des intellectuels de la lutte anticoloniale, puisque leurs enfants avaient parfois eu accès à une éducation privilégiée (tel le cas de Sylvanus Olympio, au Togo). C'est aujourd'hui que l'identité agudá est donc à nouveau valorisée : dans le contexte du Bénin « démocratique », qui voit les chefferies traditionnelles regagner des espaces dans l'arène politique, les Agudás y cherchent aussi leur insertion, en tant que

groupe consolidé et représentatif d'une partie de la société béninoise. L'origine brésilienne est revalorisée et devient symbole de mélange de cultures (africaine et européenne) et, donc, d'ouverture et de modernité.

Cette évolution politique et historique du processus de construction identitaire des Agudás est la toile de fond d'une analyse qui porte sur la structure de cette identité elle-même, c'est-à-dire, des langages employés, des ressources esthétiques activées, des éléments choisis pour réaffirmer ce que « être un Agudá » veut dire au Bénin. C'est ce que l'on peut appeler une « poétique » de l'identité. L'identité agudá correspond à l'emploi d'un certain éventail des mots en portugais, de certaines normes de politesse, d'une manière spécifique de gestion de l'espace domestique – habitudes héritées des origines brésiliennes. La représentation iconographique de soi est aussi vue par l'auteur comme centrale et il le prouve par l'analyse des photos de famille (non seulement en leur composition, mais aussi dans la manière dont elles sont exposées dans le salon de visites de la maison de famille). L'ensemble des illustrations présentées dans le livre (non seulement celles fournies par les familles mais aussi celles prises par l'auteur) est très riche et important dans la structure de l'analyse. Mais le pilier peut-être le plus distinctif de l'identité agudá est le catholicisme, qui très souvent est plus un exercice ostentatoire qu'une pratique de la foi et peut d'ailleurs parfois coexister avec la pratique de l'islam. Ce catholicisme charrie aussi des cultes d'origine brésilienne. Par exemple, la fête de *Nosso Senhor do Bonfim*, rite très traditionnel de l'église catholique de Bahia, reste jusqu'à aujourd'hui un espace de réaffirmation identitaire dans la sphère publique – le défilé envahit les rues et le carnaval séduit la ville.

Cette poétique se structure cependant sur un héritage transmis du début du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment de l'arrivée de la grande masse des premiers ancêtres des Agudás, jusqu'à la fin du même siècle, lorsque les liaisons avec le Brésil disparurent avec la fin définitive de la traite. C'est donc le Brésil impérial qui a composé la poétique de l'identité des Agudás : les chansons en portugais qu'on peut écouter dans les célébrations de *Nosso Senhor do Bonfim* parlent d'événements du Brésil colonial, les costumes dits « brésiliens » ressemblent plutôt à ceux de la bourgeoisie brésilienne (très européanisée) de la belle époque, la *burrinha* – fête folklorique très appréciée des Agudás – n'existe plus au Brésil que dans des villages isolés. Cette préservation d'un Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas vraiment étonnante, dans ces conditions de transmission de l'héritage culturel. En revanche, ce qui est sociologiquement très intéressant est l'emploi complètement instrumental de symboles du Brésil contemporain en une tendance moderniste de revalorisation de l'identité agudá dans le Bénin démocratique. Le récit de Milton Guran permet d'en cueillir certains exemples : les efforts d'incorporation de certaines chansons contemporaines dans les fêtes, la fière captation par les Agudás des victoires brésiliennes au football ou dans les compétitions de Formule 1, et évidemment un sentiment d'identification envers les modèles sociaux des feuilletons brésiliens (transmis partout en Afrique et, sans aucun doute véhicule le plus important de propagation de l'image du Brésil dans le monde). Finalement, l'élément du Brésil contemporain qui est le plus frappant (parce que très central dans l'iconographie politique) est le drapeau républicain intégré aux fêtes de *Nosso Senhor do Bonfim* depuis 1992 : un drapeau républicain intégré à la symbolique d'un héritage qui remonte au Brésil impérial... Cela montre une nouvelle fois que la construction de l'identité implique reconstructions et déconstructions du temps sociologique – bricolage permanent de morceaux d'histoire se conjuguant au gré des besoins politiques du groupe social.

La quantité de détails que le travail de Guran apporte sur la traite est énorme. On regrettera cependant une carence en ce qui concerne les familles agudás « non-aristocratiques » : leurs histoires de vie aideraient à une construction plus précise de l'espace de la communauté dans le Bénin d'aujourd'hui. Mais les efforts minutieux de l'auteur rappellent opportunément la faiblesse persistante de l'anthropologie dans l'histoire en général. On ne saurait jamais se satisfaire d'explications générales sur les Africains déportés en Amérique, renonçant à chercher leurs histoires sous l'argument

que la déportation aurait effacé leurs racines. Il faut donc de l'« énergie anthropologique » pour suivre des routes individuelles et découvrir avec précision les parcours des familles africaines dont l'histoire s'est déroulée de par et d'autre de deux continents. Si l'existence de descendants de Brésiliens au Bénin (ainsi qu'au Togo et au Nigéria) étonne tellement les deux côtés de ce pont, c'est parce que l'on continue à très peu savoir sur la traite et sur la colonisation de l'Amérique et de l'Afrique, expression de l'abîme culturel, économique et historique profond entre ces deux continents. Enfermés dans la compréhension économique de la dynamique coloniale, nous oublions l'existence des flux sociaux qui ont échappé aux relations directes ou même triangulaires entre métropoles et colonies – qu'elles soient africaines ou américaines.

2 septembre 2003, Juliana SANTIL

« LE PORTUGAL ET L'ATLANTIQUE », Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian, Lisboa-Paris, Centro Cultural Calouste Gulbenkian, XLII, 2001, x + 220 p., ISBN : 978-972-8462-19-0.

Despite apparently somewhat disparate themes, the twelve studies included in this collection are tied together by a strikingly firm bond of subtext. All twelve ultimately deal with various aspects of the same issue: the quintessentially problematic continuous process of emergence and transformation of identities – or perhaps rather identity notions – and their expressive symbols. Two key implicit questions lay these notions bare: What, if anything at all, continues to connect all the regions, nations, and ethnic or linguistic subgroups shaped or influenced at one point or another by different kinds and degrees of historical contact with Portugal? What role, if any, does the historically prominent Atlantic Ocean – and by extension the Indian Ocean – still play, both as a mere idea and as a real geographical space, in any of the apparently tenuous and perennially contested linkages? These questions are somewhat different from the ones Francisco Bethencourt highlights at the beginning of his introduction to the volume, but they might be more germane to the common subject matter.

The identity notions and tendencies analyzed here are for the most part conflictual, awkward, self-interested, self-deceiving, and sometimes, as one would of course expect, visionary and programmatic. Even when various historical and contemporary protagonists express them with a deliberate purpose, they may not clearly acknowledge such notions for what they really were and are. Yet the latter exist more tangibly than in a mere rarefied scholarly analytical mindspace – they are embodied both unwittingly and self-consciously in everyday knee-jerk reactions, assumptions, and discourses about the self and the « other » that ultimately drive, inhibit, or distort human action. This is why they matter. Their pervasive presence does not always come through clearly in the studies that make up *Le Portugal et l'Atlantique*. On this count, the volume would have benefitted from, indeed would have deserved, a full-scale introductory essay and perhaps also a conclusion offering a more detailed historiographic and above all conceptual context. Albeit quite difficult to write, such « book-ends » would have enhanced the central message of identity analysis. An alert reader accustomed to scanning between the lines will have no difficulty, however, with teasing out the conjoint streams that make up the overall thrust.

It might come as a surprise that the one factor ostensibly shaping the collection through its title – the Atlantic Ocean – is present largely as a faint background note. It constitutes the true focal point of only two studies, those by François Guichard and Isabel Castro Henriques. For most of the others, it exists mainly by virtue of separating the adjacent landmasses, the places that contain the jostling and changing communities whose identity notions and symbols are being analyzed. Partly a reaction against the Atlantic and sometimes officiously maritime fixation of an older Portuguese historiography? Or perhaps an expression of the fact that maritime studies are closer to the domain of oceanographers, economists, and engineers than

of historians, cultural analysts, and social scientists ? Or a simple acknowledgment of the changed and ill-defined role of oceans in an era that has taken for granted constant air traffic, rapid-strike forces, and virtually instant information and financial flows—an era in which points of departure and destinations obliterate the real geographic dominance of intervening ocean spaces ? These are questions the collection does not answer – and to some extent does not have to answer. People and their concepts are clearly what matters here. Even Guichard's and Henriques' ocean is much more a constructed idea of the sea than the latter as a physical and geographical entity.

Some readers will inevitably see in this a weakness, thrown into sharper relief by some abrupt conclusions and illustrative examples that crumble under the weight they have to bear. The Portuguese Atlantic spaces of Joaquim Romero Magalhães, « économiquement harmonieux et [...] pratiquement équilibrés pour ce qui est de l'offre et de la demande » (p. 4) may never have existed in any conceivable economic reality. The image begs a host of uncomfortable questions ranging from underdevelopment theory to how one should understand and therefore use the economists' notion of equilibrium, a much debated problem that periodically seems to shake the science of economics all the way down to its awkward nineteenth-century civil-engineering and classical mechanics foundations. François Guichard, for his part, points out aptly that maritime industries are waning in modern-day Portugal, that the country is now « Atlantic » mainly by virtue of occupying a seaboard location, but the apparently eloquent map (Fig. 2) of the relative importance of Atlantic shipping lanes is strangely deceptive. Does it reflect gross tonnages or declared merchandise value ? Is the pattern heavily distorted by one product alone – the international flow of crude oil along tanker lanes ? How regionally important are the quickly dismissed flows of « modeste cabotage local » (p. 46) ? And although it might be more than a little bit unfair, one could say that Isabela Henriques' conceptually sparkling study falls short at the very end by not extending the so-called « opération structurante » of the Euro-American Atlantic far enough into the « modernité » of her title. Only one paragraph (p. 152) highlights the reverse Euro-American influences molding Africa despite an ostensible African « agency » present in everything from politics to commerce.

Yet where the construction of « Lusitanian » and associated perceptions is concerned, *Le Portugal et l'Atlantique* shines brightly and comes to grips with a host of mythologized notions and inspirational acronyms whose underlying reality is more desired than tangible (e.g. CPLP). Michel Cahen's « Portuguese » Africa is sketched with sure, quick, and brutally frank strokes. The shattered yet ambiguously persistent economic relations of the former African colonies with Portugal find their counterpoint in the paradox of a Portuguese language minimally used but useful to African elites as a strangely neutral unifying tool to cut through a mosaic of conflictive African ethnic and linguistic identities. The Portuguese official attitudes to the PALOP, in turn, caught between half-understanding and the trap of CPLP discourses about « common origins » and « shared culture », mirror for instance the incongruities of a so-called Angolan identity stigmatized as « pro-Portuguese » while being in fact rather anti-Portuguese, or the odd but natural lack of Portuguese speakers among the « pro-Portuguese » insurgents of Ansumane Mané in Guinea Bissau. Two to four hundred years earlier we of course encounter the same in the case of Catherine Coquery-Vidrovitch's self-identified « white » black and mulatto Luso-Africans of Luanda, Albrede (Gambia), or Geba (Guinea Bissau); or of the Yoruba, Fon, and Ewe freedmen black or mulatto « Brazilians » from Abomey and Nigeria. Their identities are just as misplaced yet logically determined by path

dependency and pragmatic need as Coquery-Vidrovitch's Arab-Luso-African-Brazilian-Cape Dutch *sobrado* colonial houses blending with the Anglo-Indian bungalow.

The protagonists of the studies in *Le Portugal et l'Atlantique* invent and reinvent

themselves and diverse segments of their societies in a farraginous multi-secular and multi-continental round of Armelle Enders' « imaginaire schizophrène » (p. 105), in which lusophobia and lusophilia come and go with generational and situational switches punctuating the career-making and term-coining discourse of leaders, politicians, rabble-rousers, and academics. At one end of the spectrum, we find the Portuguese as genial carriers of a special kind of colonization, Gilberto Freyre's lusotropical *miscigenação*, ultimately espoused as lip-service idol by the Salazar regime, reconceptualized as Portuguese colonial exceptionalism, and revived in benign garb in the discourse of the CPLP. At the other extreme, there is the arrogant and vain Portuguese vilified by Brazil's *jacobinos* of the 1890s as a « synthèse des turpitudes humaines et antithèse des vertus brésiliennes » (p. 99). In between the extremes unfolds an identity-seeking procession of old and new elites, old emigrants or settlers and new ones, *paulistas* and *emboabas* in Laura de Mello e Souza's study, *filhos de colonos* and *genuínos* in that of Michel Cahen, a farandola of all those reputed to be or purporting to be socio-culturally even if not necessarily ethnically « more Portuguese » and « less Portuguese » depending on historical dynamics and the perceived needs of groups.

Ultimately, as Michel Cahen writes, lusophone Africa – and not only Africa, one should add, but perhaps the entirety of the « lusophone world » – does not exist. Maybe it never did, at least not as an ultimately coherent geopolitical entity. But then, all such imagined or desired entities never survive in any sort of pristine form for any appreciable length of time – witness the former USSR with its attempts at russification and the creation of a new Soviet humanity that would transcend ethnic and linguistic divisions and bridge, in a few brief generations, stark developmental gaps through brute force. Empires are quintessentially short-lived, perhaps easy to conquer but impossible to hold, especially if one takes the long-run view of things. Imperial administrators may agonize over state secrets and commit bewildered and bewildering mistakes in administering what passes at any given time for « justice » (Laura de Mello e Souza). The will to « civilize », subjugate, « pacify » may express itself in urban centres, fortifications, in the cultural force of the *câmara municipal*, jail, barracks, and *pelourinho*, in the creation of a symbolic exchange economy of newfangled acculturating honours and privileges (Maria Fernanda Baptista Bicalho). Elites and legislators may shape and distort emigration flows through preferential or punitive legislation, economic disincentives, and immigration bans (Maria Ioannis Baganha). The educators of elites may institutionally mold the top reaches of colonial societies through identity- and tie-building institutions such as universities, whether in the home country or overseas (Serge Gruzinski). Ultimately, however, any such element can and will be subverted, turned to new and originally unintended ends that paradoxically will end up resembling the old ones.

The one thing that *Le Portugal et l'Atlantique* probably shows the best is that the truth of the matter lies in a contradiction by far not unique to the former Portuguese sphere of maritime and colonial expansion. The « luso-world » in fact *both* existed and never did exist at all. It was and to some extent still is a sincerely loved and hated mental, institutional, and identity-providing construct in people's minds. People are changeable and so are their mental maps of the world. Linguistic identities, unless they are constantly reinforced by the inter-generational nexus of educational systems, ultimately always drift, no matter how slowly. And as the history of various nineteenth-century nationalist endeavours teaches, they can be surprisingly created or re-created almost *ex nihilo*. Which way lies ahead for the « lusotopies » – the parts of the world shaped in one way or another by longer or more fleeting contacts with things Portuguese – should be predicted only with

extreme caution. The only safe prediction we can make is that most of the predictions are likely to prove misleading.

November, 2003, **Martin MALCOLM ELBL**

**João LOUREIRO, *Postais antigos de Macau***, Lisbonne, MaisImagem-Comunicação Global Lda, 1995, 140 p., 181 photographies (1890-1999) (« Memória portuguesa de África e do Oriente »).

[Outre l'introduction, sept chapitres : 1. As primeiras vista panorâmicas de Macau, 2. A cidade e os seus sítios, 3. Governação, militares e navios, 4. Igrejas e pagodes, 5. Actividades comerciais e industriais, 6. Outros aspectos da vida de Macau, 7. Uma visão de Macau nos fins dos anos 1960. Une large partie des cartes postales viennent des archives de Macao et non point de la collection personnelle de l'auteur.]

-----, ***Postais antigos do Estado da Índia***, Lisbonne..., 1998, 128 p. 182 photographies (1890 au début des années 1960) (« Memória... »).

[Outre la préface et l'introduction, cinq chapitres sur l'« État de l'Inde », c'est-à-dire sur Goa (Panaji), Damão et Diu : 1. Goa no dobrar do século XIX (1890-1910), 2. Os « Clichés » de Souza & Paul, « Fotógrafos da Casa Real », nos anos 1920, 3. Arte de Velha Goa nas fotografias de Saldanha dos anos 30, 4. Goa, Damão e Diu nos anos 1950, nos « Clichés » de Sousa & Paul, 5. Um último olhar sobre a Índia portuguesa.]

-----, ***Postais antigos de Cabo Verde***, Lisbonne..., 1998, 128 p. 212 photographies (« Memória... »).

[Outre la préface et l'introduction, quatre chapitres : 1. *A Ilha de S. Vicente*, 2. *A Ilha de Santiago*, 3. *As outras Ilhas*, 4. *O povo e a cultura cabo-verdiana*. Au Cap-Vert, l'édition de cartes postales a été particulièrement importante dès le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, sans doute en raison du trafic vapeur transatlantique et de l'émigration capverdienne.]

-----, ***Memórias de Moçambique***, Lisbonne..., 1999, 184 p., textes d'introduction par chapitre + 313 photographies (1905-1970) (« Memória... »).

[Quatre chapitres : 1. A cidade de Lourenço Marques, 2. O Sul do save, 3. A Beira, Vila Pery e a Gorongosa, IV. A Zambézia e os distritos do Norte.]

-----, ***Postais antigos e outras memórias de Timor***, Lisbonne..., 1999, 151 p., introduction (p. 9-14) + 254 photographies (1910-1970) (« Memória... »).

[Outre l'introduction, quatre chapitres : 1. Nos primórdios do século, 2. Os anos 20 nos postais de « edição da Missão », 3. Os anos 30 no « Album do Governador Álvaro da Fontoura », 4. O Timor português do após-guerra. Dans ce volume, il n'y a donc pas que des cartes postales.]

-----, ***Postais antigos de S. Tomé e Príncipe***, Lisbonne..., 1999, 128 p., 212 photographies (« Memória... »).

[Outre l'introduction, cinq chapitres : 1. Cidade de S. Tomé, 2. As roças e o interior da Ilha de S. Tomé, 3. A Ilha do Príncipe, 4. O povo são tomense, 5. A visita do príncipe real D. Luís Filipe. L'archipel équatorial de São Tomé e Príncipe se détache dans l'édition cartophile par la variété des éditeurs et la qualité artistique des clichés. Cela est sans doute dû à la prospérité (de la population coloniale) au début du siècle et au fait que les lignes maritimes portugaises y faisaient nécessairement escale.]

-----, ***Memórias de Angola***, Lisbonne..., 2000, 216 p., introduction (p. 7-17) + 362 photographies (1890-1970) (« Memória... »).

[Outre l'introduction, sept chapitres : 1. *A cidade de Luanda*, 2. *O litoral até Benguela*, 3. *Os planaltos de Huambo e do Bié*, 4. *O sul de Angola*, 5. *Cabinda e o Congo*, 6. *O noroeste de Angola*, 7. *O leste de Angola*.]

-----, ***Postais antigos da Guiné***, Lisbonne..., 2000, 144 p., introduction (p. 7-11) + 248 photographies (1900-1970) (« Memória... »).

[Quatre chapitres : 1. *Bissau no primeiro quartel do século XX*, 2. *Bissau dos anos 40 aos inícios da década de 70*, 3. *Aspectos do interior*, 4. *O povo e os costumes*.]

-----, ***Postais antigos da Ilha de Moçambique e da ilha do Ibo***, Lisbonne..., 2001, 128 p., introduction (p. 7-13) + 214 photographies (1900-1998) (« Memória... »).

[Trois chapitres : 1. *A ilha de Moçambique nos primórdios da século XX*, 2. *A ilha de Moçambique restaurada dos anos 50 e 60*, 3. *A ilha do Ibo do passado e da actualidade* (ce chapitre inclut quelques photographies de l'auteur de 1998).]

**João LOUREIRO & José Alves PEREIRA, *Postais antigos e outras memórias da Zambézia***, Lisbonne..., 2001, 104 p., préface de J.A. Pereira, introduction (p. 8-9) + 165 photographies (1900-1968) (« Memória... »).

[Quatre chapitres : 1. *Centros urbanos*, 2. *Os rios Zambeze e Chire e a navegação fluvial*, 3. *A economia da Zambézia*, 4. *A sociedade zambeziana*.]

**João LOUREIRO, *Memórias de Luanda***, Lisbonne..., 2002, 128 p., 208 photographies (1890 au début des années 1970) (« Memória... »).

[Cinq chapitres, 1. *Vistas panorâmicas*, 2. *Ruas, Avenidas e Largos*, 3. *Edifícios e Monumentos*, 4. *Transportes e Comunicações*, 5. *Comércio, Lazer e Turismo*. Comme celui sur l'Angola, ce volume contient les plus anciens clichés connus, de Cunha Moraes, de 1890.]

Il est absolument impossible de faire un compte rendu « ordinaire » des ouvrages de João Loureiro. Il s'agit essentiellement de la publication de cartes postales de l'ancien empire colonial portugais, augmentée de quelques précieuses collections privées de photographies et de rares clichés de l'auteur. Le genre « cartes postales » doit évidemment être, du point de vue historique, critiqué (voir *infra*). Mais, outre cette matière propre, l'auteur lui-même est atypique. En effet, la première critique qui viendrait à l'esprit en parcourant ces centaines de très belles pages, est : *saudosismo colonial* - nostalgie coloniale. Oui, et non. Oui, parce que c'est évident - mais quand on aura dit cela, on n'aura rien dit sur la qualité de l'édition ainsi offerte au public et aux chercheurs. Par ailleurs, l'auteur n'est pas un « ancien » de la coloniale, *reinol* ou *tarimbeiro*, un peu comme certains de ces cadres, souvent universitaires, qui se sont réfugiés au Portugal dans quelques niches préservées - universités publiques ou privées, pour continuer à y vivre selon leurs paradigmes. L'auteur, lui, était, à la fin des années soixante, un très jeune homme qui n'aura exercé des fonctions « coloniales » qu'à l'extrême fin de la période, principalement en Angola (1970-1975) même si son cœur est aussi resté au Mozambique. Sa nostalgie est, en fait, paradoxalement nourrie de modernisme : il se souvient des colonies (qu'il ne nomme jamais ainsi) au moment où elles avaient, enfin, pris un véritable essor économique et connaissaient un non négligeable progrès social, même pour les Africains. Il a vu ce que l'on pouvait rêver être l'ébauche de « nouveaux Brésil » et peut alors tristement comparer ces dernières années coloniales avec les cycles de guerres et de destructions qui ont suivi. On pourra alors l'accuser de ne pas voir le lien entre les deux : la décolonisation ratée ne l'a pas été seulement en raison de telle ou telle décision politique du Mouvement des Forces armées en 1974-1975, mais en tant que résultat de long terme d'une trop grande stagnation, sur le siècle, des milieux sociaux africains niés en leurs identités propres et dont les traditions étatiques ont été brisées. On pourra dire tout cela, et on n'aura pas tort. Néanmoins, on n'aura encore pas dit grand chose... Pour faire justice, il faut d'ailleurs signaler que les termes coloniaux les plus vieillis sont absents des ouvrages : ainsi par exemple, parle-t-il de la libération de Goa en décembre 1961 comme de son « incorporation » à l'Union indienne - terme neutre - et non de son « invasion » ou de son « occupation » - termes que l'on voit trop souvent encore utilisés au Portugal... Répétons-le : la nostalgie de l'auteur est « moderne » et n'implique nullement qu'il considère que la décolonisation aurait dû, ou pu, être évitée. Simplement, *lui*, il ressent la nostalgie des années qu'il a vécues en Afrique et il l'exprime dans ces belles publications. Mais il ne s'agit pas d'exotisme, comme une certaine littérature luso-coloniale, il s'agit de sources pour l'histoire. Enfin, nous ne sommes pas trompés sur la marchandise, puisque ces livres font partie d'une collection au titre explicite : « Mémoire portugaise de l'Afrique et de l'Orient » [c'est moi, M.C. qui souligne].

L'essentiel du travail ne vient pas du commentaire - fort utile au demeurant,

notamment pour identifier les collections reproduites – mais des sources iconographiques offertes commodément aux chercheurs et aux lecteurs. La carte postale (puisqu'il s'agit principalement de cela) est une source précieuse, remontant en Afrique portugaise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Bien entendu, en toute bonne méthodologie historique, on en fera la critique : pas l'ombre du travail forcé dans ces représentations, pas l'ombre de la guerre coloniale, une forte dose de folklorisation des « réalisations » portugaises (bâtiments, infrastructures, etc.). La carte postale n'est pas faite pour représenter la « réalité moyenne ». Mais cette critique est valable pour toute collection de ce type : la France en cartes postales des années cinquante représente-t-elle la crise aiguë du logement ?

En fait, le matériau reproduit est de haute qualité et il est à souhaiter qu'il soit utilisé en termes comparatistes par des africanistes francophones ou anglophones, notamment pour tout ce qui concerne les vieux milieux sociaux créoles (luso-africains, luso-indiens, macaïstes, ...) très présents dans les cartes postales les plus anciennes, sans nul doute une spécificité de l'histoire coloniale portugaise en raison de son ancienneté et de la durée de son déclin. René Pélissier a pu dire, du travail de João Loureiro, qu'il « marque un tournant capital dans le recueil de l'iconographie coloniale, non seulement de l'ancien empire portugais mais de toutes les autres colonisations » (*África Hoje*, in <<http://africa.sapo.pt/16/240217.html>>, 15 février 2001). On ne peut que l'approuver, d'autant plus si l'on sait que ce que J. Loureiro a publié ne représente qu'environ le quart de ce qu'il possède... : Cap-Vert, 631 cartes postales possédées pour 212 publiées ; Guinée, 671 pour 248 ; São Tomé e Príncipe, 782 pour 212 ; Angola, 4 252 pour 570 publiées en deux albums ; Mozambique, 2 534 pour 692 publiées en trois albums ; Inde, 537 pour 182 ; Macao, 1 049 pour 181 ; Timor, 190 possédées pour 254 publiées (car l'auteur a également publié des extraits d'autres collections que les siennes) (chiffres de 2001). Tout historien qui voudra illustrer un de ses travaux aura donc désormais tout intérêt à se demander s'il ne trouverait pas son bonheur dans la collection publiée, ou encore non publiée, de João Loureiro, l'utilisant ainsi comme une banque de données.

Pour donner une plus grande répercussion à son travail, l'auteur a créé un site web (<[www.postaisultramar.com.pt](http://www.postaisultramar.com.pt)>), mais ce dernier se limite à donner des informations sur les ouvrages parus et sur le moyen de les commander. Or, tout ce travail d'édition a été rendu possible grâce aux soutiens d'entreprises privées ou para-publiques (Fundação Macau, Banco Comercial Português, Agribissau, Mantero, Agrimo, Fundação Oriente, Instituto internacional Macau) ; plusieurs de ces ouvrages ont été réédités, ce qui prouve qu'il y a un marché pour ces publications (à n'en pas douter comme cadeaux d'entreprise, ou parmi les anciens « pieds-noirs »). Ne peut-on rêver qu'avec des appuis comparables, l'étape suivante serait la digitalisation du fonds entier et son édition sur le net, au besoin payante, avec moteur de recherche, etc. Le plus vieil empire sur internet, l'enjeu n'en vaut-il pas la chandelle ? En attendant, toute bibliothèque d'histoire africaine se doit impérativement de posséder cette belle ouvrage.

Septembre 2003, Michel CAHEN

**Olga MAGALHAES, *Concepções de História e de Ensino da História. Um estudo no Alentejo*, Évora, Cidehus – Edições Colibri, 2002, ISBN : 972-772-372-1.**

Au Portugal, l'enseignement de l'histoire a connu récemment une mise en cause portant sur le nombre d'enseignants face aux effectifs scolarisés, qui pose plus largement la question de la place de l'histoire dans la société portugaise. Mais il s'agit aussi d'un débat ouvert au niveau européen et même mondial. On lira donc avec intérêt l'ouvrage d'Olga Magalhães qui a le mérite d'engager la réflexion sur la pratique historique des enseignants du secondaire portugais à travers une enquête de terrain réalisée en Alentejo.

En fait, cette étude concerne la deuxième partie de l'ouvrage, car dans la première,

l'auteur commence par situer sa démarche en définissant le contenu de l'histoire et les courants historiographiques majeurs, puis analyse dans une approche comparatiste, les systèmes d'enseignement et les résultats obtenus par un certain nombre de pays développés. Le premier chapitre présente les principales « écoles historiques » depuis L. Ranke et A. Comte jusqu'à l'École des *Annales*. Cette analyse permet de préciser les méthodes de l'histoire et de mesurer le renouvellement apporté par les sciences sociales. Olga Magalhães décrit, aussi fidèlement qu'il est possible de le faire en quelques lignes, la diversité des approches suivies depuis une trentaine d'années – à l'exception de l'apport de l'anthropologie et de la micro-histoire. On regrettera que cette présentation ne permette pas de situer véritablement les historiens portugais en dehors d'A. Herculano, ni de réfléchir aux spécificités de l'histoire dans le monde ibérique. Le chapitre suivant répond davantage à cette attente. Il aborde l'étude du système éducatif portugais et des missions fixées à l'enseignement de l'histoire depuis le XIX<sup>e</sup> siècle en soulignant les points centraux : handicap récurrent de l'analphabétisme, tournant décisif des années 1974-79 – ce qui éclaire l'immense effort accompli pour combler le retard.

En revanche, la seconde partie de ce chapitre comparant les systèmes éducatifs dans le monde, laisse perplexe. Sur le plan méthodologique d'abord. La réflexion porte sur les résultats en termes « qualitatifs » (comment le contenu de l'histoire est-il perçu par les élèves). L'aspect « quantitatif » n'est pas abordé (quels élèves ? de quel niveau ? élitisme ou démocratisation de cet enseignement ? privé ou public ? avec quels moyens ?), ce qui disqualifie largement le contenu de ces observations. Peut-on en effet étudier indifféremment l'enseignement de l'histoire, de la maternelle à l'université, sans se poser la question des effectifs concernés par l'accès à ce savoir ? La deuxième lacune de fond concerne les enseignants eux-mêmes et leur formation. On lira ainsi avec étonnement un paragraphe de la page 86 qui tend à démontrer la qualité de la réflexion théorique aux États-Unis (établissement de « standards ») comparée à son insuffisance, en France, du fait d'enseignants d'histoire « imperméables » à la question (p. 87). Il faut toutefois attendre une longue note p. 92, pour lire qu'aux États-Unis « 81,5 % des enseignants en sciences sociales [qui enseignent donc l'histoire] n'ont aucune formation scientifique en histoire », qu'il n'y a pas non plus de programme et que comme D. Ravitch le signale, « si les enseignants ne connaissent pas l'histoire, comment peuvent-ils l'enseigner ? ». Voilà qui place un singulier bémol à la présentation précédente... Cette étude repose donc sur l'analyse d'une production officielle institutionnelle (rapports critiques, ouvrages spécialisés), qui ne permet pas de prendre en compte la diversité des situations scolaires, mais aussi culturelles, abordées. Or, l'Histoire tient-elle la même place dans les cultures allemande, française, portugaise, américaine... ? Peut-on évaluer de la même manière la connaissance historique des élèves-futurs citoyens dans des traditions étatiques différentes (centralisation ou autonomie locale, référence à un cadre « patriotique », au contraire européen, ou encore universel) ? Peut-on évacuer la question de l'accès à l'enseignement et à l'Université (niveau de démocratisation, sélection ou non, nombre réel concerné) ? Peut-on traiter de cette question sans évoquer le cadre institutionnel (commission des programmes, inspection générale ...) ? Peut-on enfin envisager la comparaison des résultats sans prendre en compte les formes de restitution privilégiées dans chaque cadre national (QCM ou dissertation, place de l'oral...), ce qui nuance fortement les points de vue ? Cette partie ne répond pas totalement à l'attente du fait d'une simplification qui n'est pas assez clairement explicitée et d'une volonté de synthèse réductrice ; elle suscite de nombreuses questions de fond.

La deuxième partie est méthodologiquement plus instructive. Dans un premier temps, Olga Magalhães expose les conditions de réalisation de l'enquête qui a porté sur des enseignants d'histoire du cycle 3 et de l'enseignement secondaire d'Alentejo durant l'année 1998-99, dont le niveau de formation correspond à la licence d'histoire ou d'enseignement de l'histoire. Les phases d'élaboration du questionnaire (p. 115-118) sont explicitées ainsi que le contenu portant sur *1/les données personnelles, 2/l'histoire, 3/l'enseignement de l'histoire, 4/une situation concrète d'enseignement avec documents*. Sur 290 individus concernés, les réponses reçues s'élèvent à 33,1 % (répartis en 34,4 % d'hommes pour 65,6 % de femmes), population âgée de 36,4 ans en moyenne et formée en majorité à partir de la seconde moitié des années 1980 (cinq ans de formation initiale). Il s'agit d'individus ayant une expérience professionnelle d'environ 10-14 ans, se situant politiquement à gauche ou au centre-gauche pour 81,8 % d'entre eux, surtout ceux de plus de 40 ans.

Les résultats obtenus permettent de constater que la plupart d'entre eux identifie clairement une histoire positiviste qu'ils ne rejettent pas catégoriquement même s'ils adhèrent surtout à la vision d'une histoire comme « science de la temporalité », fruit de la formation qui leur a été donnée, influencée par l'École des *Annales*. Quant à l'enseignement de l'histoire, il est perçu par le plus grand nombre, comme devant développer les compétences des élèves, en s'appuyant sur leur expérience, tout en respectant la neutralité. L'histoire comme science et rigueur méthodologique dominant leur vision. En revanche l'éducation à la citoyenneté n'est pas une préoccupation majeure, à l'exception des enseignants-hommes, et les explications sur ce point (p. 211) semblent un peu rapides ; des études en milieu urbain à Lisbonne auraient sans doute donné d'autres résultats. La majorité de ces enseignants ne se reconnaît pas dans la conception traditionaliste privilégiant la seule transmission des connaissances, même si l'étude d'une situation concrète d'apprentissage nuance ce point de vue. Elle vérifie que les enseignants présentent une vision consensuelle des faits, choisissent en priorité des supports iconographiques, alors que peu d'entre eux s'orientent vers l'utilisation de moyens plus exigeants (ordinateur, film). Certains privilégient l'activité de l'élève (construire des explications et les interpréter) en partant de son milieu (rôle de l'histoire locale) ; d'autres encouragent un comportement plus passif (lecture silencieuse, prise de notes...). Le degré d'autonomie de l'élève peut également varier, ainsi que la part du travail de groupe mais les méthodes magistrales semblent peu prisées. Il n'existe pas de relation significative entre ces techniques d'apprentissage et les différentes conceptions de l'histoire (par exemple : positivisme et méthodes traditionnelles). Les enseignants semblent plutôt avoir adhéré aux principes généraux d'éducation, sans qu'on puisse relever de différences selon leur formation d'origine. Ils ont intégré un discours normalisateur pouvant dans certains cas masquer des pratiques restées routinières. Le bilan de cette recherche se conclut par la nécessité de poursuivre plus largement ce genre d'enquête afin d'améliorer la réflexion sur la construction de la connaissance historique, sur la pratique et les interactions afin d'introduire de nouvelles orientations dans la formation initiale ou continue des enseignants d'histoire.

L'ouvrage d'Olga Magalhães permet de comprendre les mutations fondamentales qui ont touché l'enseignement au Portugal en quelques années, dans ses méthodes et ses objectifs. Le bilan montre à l'évidence que les enseignants partagent aujourd'hui les préoccupations de leurs collègues européens. On peut relever toutefois un décalage en ce qui concerne l'usage des moyens technologiques plus performants (ordinateur et internet) qui tient à des insuffisances matérielles qui n'ont pas été pas totalement comblées. Les missions d'éducation à la citoyenneté paraissent moins fondamentales en milieu alentejan que dans les zones des pays développés à forte population immigrée où la nécessité d'insertion sociale est prioritaire. L'intégration au cadre européen impose pourtant une modification des perceptions dans les régions les plus reculées, alors que de nouveaux enjeux pour l'histoire se développent autour de la préservation de l'identité nationale et du patrimoine. Enfin, les remarques faites par l'auteur sur l'influence d'un certain discours « normalisateur »

amènent à s'interroger sur la volonté qu'il révèle (comme les « recommandations internationales » citées p.225) et attire l'attention sur une des lacunes du questionnaire proposé à la réflexion : le rôle de l'esprit critique, autant comme moyen de formation des élèves que pour approfondir les méthodes des enseignants en histoire.

Michèle JANIN-THIVOS

**Françoise MASSA, *Cap-Vert - 25 ans*, Rennes, Université de Haute-Bretagne-Rennes 2, Laboratoires EDPAL-ERILAR, 2002, 172 p.**

Cet ouvrage rassemble les communications d'un colloque international qui s'est déroulé les 19 et 20 octobre 2000 à l'Université de Haute-Bretagne-Rennes 2. Si l'intention des organisateurs était de réunir des passionnés du Cap-Vert autour de la célébration du 25<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de ce petit archipel, avec la visite à Rennes du Premier ministre capverdien, on regrette dans cette succession de textes abordant pêle-mêle des récits de voyages, des exposés sur la culture et surtout des études sur la littérature capverdienne, l'absence d'un projet scientifique plus précis. Mais cela ne reflète-t-il pas finalement l'état des études capverdiennes contemporaines publiées en France ?

Bien sûr, il faut se féliciter de l'initiative de l'Université Rennes 2, et notamment de Michel et Françoise Massa qui, depuis 1969 défendent les littératures lusophones à partir d'un travail de recherche obstiné et approfondi. Cependant, il est regrettable que les échanges, riches dans le colloque, ne soient pas restitués dans la publication, car la seule lecture de ces textes ne permet pas d'avoir un aperçu des débats qui affectent la société capverdienne actuelle (néanmoins Françoise Massa, organisatrice du colloque, rend compte brièvement de ces débats dans les pages d'avant-propos).

Si le prisme de la littérature est toujours intéressant pour découvrir une société, il peut être aussi réducteur quand on sait que peu de Capverdiens ont accès à cette littérature. En effet, la littérature capverdienne constitue un lieu de création et de mémoire qui a participé à la construction identitaire d'une nation bien avant le mouvement d'indépendance des années 1970. On n'évoquera pas ici les pères fondateurs bien connus de cette littérature, mais le nombre de Capverdiens ayant participé à ces mouvements d'idées est réduit. Pour cette raison, il faut s'attarder sur l'étude de Marie-Christine Hanras (« "Um Caboverdiano em Moçambique" : anecdotes de la vie quotidienne avant et après l'indépendance » : 25-34), qui présente un recueil de nouvelles écrites par Daniel D. Lopes. Ce dernier raconte le quotidien de Capverdiens de conditions diverses avant et après l'indépendance, au Cap-Vert, mais aussi, fait remarquable, au Portugal, au Pays-Bas et au Mozambique. Il aborde avec un style romancé la question de l'émigration, thème central de la littérature capverdienne, mais ici le thème est vu sous l'angle des difficultés socio-économiques, de l'isolement et du racisme. Un point de vue qui apporte à la thématique de l'émigration une vision réaliste. Ces évocations sont plutôt rares dans l'ensemble de la littérature écrite par, et destinée à une élite luso-capverdienne. On évoque bien sûr les autres littératures (francophone, créole, la tradition orale), mais celle qui est à la base de la *capverdianité*, ou autrement dit, la représentation commune de l'identité capverdienne est avant tout lusophone.

Alors pourquoi s'étonner, avec Dominique Lecompte (« À l'Ouest d'Eden ? Enfer ou Paradis originel : l'image du continent africain dans les revues culturelles capverdiennes » : 51-69), que le Cap-Vert tourne encore le dos au continent voisin ? Sa communication, fort utile pour resituer la vision du monde des Capverdiens via le prisme de la littérature moderne, continue en effet de refléter ce rejet du continent noir. Comme s'il fallait se conforter dans l'idée, entretenue pour le grand public, que ces îles, perdues au milieu de l'Atlantique, sont aux antipodes de l'obscurantisme du continent noir ? Les écrivains capverdiens ont largement contribué à la description et à la diffusion de cette *capverdianité* qui ignore une partie de ses origines. C'est seulement au moment des luttes pour l'indépendance que le Cap-Vert s'est tourné vers l'Afrique pour y trouver les ressources de sa lutte, et combattre aux côtés de ses

frères l'oppression paternaliste de l'État portugais – mais depuis, plus rien, ou si peu...

Alors, même quand M. Carlos Veiga (« Cap-Vert, 25 ans » : 161-165) évoque les acquis de cette vieille nation et les faiblesses de ce jeune État, en faisant un tour rapide de l'évolution socio-politique et économique de son pays depuis vingt-cinq ans, il se réfère à cette littérature lusophone pour, une fois de plus, mettre en avant la *capoverdianité* comme pilier de l'identité nationale : « Somos Africanos; é certo mas temos uma literatura própria que distingue a identidade caboverdiana ». Les Capverdiens seraient-ils les seuls Africains à posséder une littérature écrite? Ne sommes nous pas ici dans une conception largement dépassée de l'Histoire? En tout cas, cela nous montre que les Capverdiens connaissent très mal leurs voisins et que ce micro-État insulaire paraît résolument tourné vers le monde occidental.

Aussi, cette nouvelle contribution aux études capverdiennes mène-t-elle une fois de plus à s'interroger sur le particularisme capverdien. Celui-ci est-il vecteur d'évasion, typique d'« îles perdues au milieu de l'océan Atlantique », lieu de brassage de populations et de cultures où vont s'échouer des marins en mal d'exotisme? C'est ce qui fait l'attrait de l'archipel et que beaucoup de chercheurs véhiculent, malgré eux parfois, auprès du grand public. Pourtant l'existence des littératures capverdiennes, objet-même de ce colloque, peut aussi, me semble-t-il, renvoyer à la condition d'enfermement que connaissent ses habitants. On peut aisément imaginer que la littérature peut, comme l'émigration, être pour les Capverdiens un moyen d'évasion de leur condition d'iliens.

Juin 2003, Francine VIEIRA

**M. Anne PITCHER, *Transforming Mozambique. The Politics of Privatization, 1975-2000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 293 pages, bibliogr., index, ISBN 0-521-82011-1.**

On ne peut être que d'accord avec la thèse principale du livre d'Anne Pitcher : la privatisation n'a ni éliminé ni même érodé le pouvoir étatique, mais l'a reconfiguré. Ce qui fait l'une des forces et l'intérêt de *Transforming Mozambique* est de le montrer avec finesse, avec nombre d'exemples et d'études de cas à Maputo bien entendu mais aussi dans l'arrière pays souvent négligé par les recherches, à partir d'entretiens et d'une connaissance du terrain indiscutablement approfondie. La démarche de l'auteur est également enrichie par son intérêt comparatiste qui fait largement appel à une littérature très développée sur la question, à propos de l'Amérique latine, de l'Afrique, mais surtout de l'Europe de l'Est.

Grâce à cette démarche sensible aux détails et à la mise en œuvre concrète des politiques économiques, l'analyse des transformations économiques du Mozambique évite les interprétations idéologiques et les évaluations à l'emporte-pièce. Rien n'est vraiment tranché, aussi bien durant l'ère de « Marx » que celle du « marché », pour reprendre les termes du dernier chapitre du livre. La référence au très beau livre de Mía Couto, *Cada Homem é uma raça*<sup>82</sup> est particulièrement bienvenue et justement utilisée pour faire comprendre les compréhensions biaisées, les glissements successifs et les interprétations différenciées des théories mobilisées, celles du socialisme comme du libéralisme, mais aussi celles du nationalisme et du modernisme qui altèrent et nuancent les déclarations tranchées et directement influencées par les théories à la mode. La démonstration offerte par l'auteur est convaincante lorsqu'elle suggère qu'il n'y a pas une rupture mais que les changements se font petit à petit, imperceptiblement, malgré les discours du moment parfois en totale opposition avec ceux des périodes précédentes. Et que la dose d'idéologie est tempérée sous l'effet de nombreuses contraintes et opportunités : ainsi, certaines grandes entreprises n'ont jamais été nationalisées dans les années 1970 et le secteur privé a continué à exister, tout comme aujourd'hui, les entreprises et les pouvoirs publics continuant de jouer un rôle important dans l'économie mozambicaine. C'est grâce à l'ampleur des

82. Editorial Caminho, Lisbonne, 1990

exemples et à la description minutieuse des processus économiques que l'auteur peut nous donner à voir concrètement les transformations du Mozambique, l'absence d'uniformité et, bien au contraire, la complexité des changements.

L'accent mis sur les négociations et l'importance de la gestion permanente entre acteurs, dans un contexte contesté et instable, me paraît également d'une grande pertinence. Les enjeux sociaux des privatisations apparaissent aussi de façon claire. Mais on ne peut que regretter que cette dimension n'ait pas été davantage développée dans le processus même de privatisation, faisant apparaître de façon plus explicite et développée les conflits entre acteurs et groupes d'intérêts et entre différentes entités étatiques, pour tout dire l'insertion de l'enjeu de la privatisation dans la vie politique mozambicaine. Surtout, un aspect fondamental de ce contexte contesté et instable me paraît largement occulté : la violence, la coercition et pour tout dire la guerre, guerre de libération ou guerre civile. Cette dernière est bien entendu mentionnée à deux ou trois reprises, principalement en tant que coût économique des destructions et élément explicatif, parmi beaucoup d'autres, de la libéralisation et de la privatisation. Mais on reste sur sa faim quant à l'influence de la coercition dans la structuration sociale, dans le fonctionnement et l'organisation économique, politique et sociale du Mozambique, dans les types de mobilisation économique. La violence et la guerre ne sont pas restreints et cantonnés aux régions et aux acteurs directement touchés par les affrontements. Ce sont des phénomènes sociaux totaux qui se diffusent partout, y compris dans l'économie. De ce fait, la guerre ne me semble pas pouvoir être analysée uniquement comme un facteur externe permettant d'expliquer, même partiellement, le tournant libéral et la transition. On aurait aimé savoir comment cette violence, larvée ou au contraire explosive, est ancrée dans les pratiques économiques et sociales, dans l'organisation « socialiste et nationalisée » comme dans l'organisation « libérale et privatisée », comment elle s'insère dans les relations de pouvoir économique et politique, comment elle s'exprime aussi. Les travaux récents de B.O'Laughlin l'ont très finement montré pour la période coloniale et ses résurgences pendant la période post-indépendance au Mozambique même<sup>83</sup>. A l'instar de travaux sur l'Algérie ou sur d'autres pays africains<sup>84</sup>, on aurait beaucoup appris à comprendre comment la coercition, la punition et la surveillance, la manipulation de la peur et de la contrainte physique, la guerre ont façonné les nationalisations comme les privatisations, ont influé sur la compréhension politique et sociale des transformations économiques, ont modelé les représentations de l'autorité et du pouvoir tant dans le domaine politique que dans le domaine économique.

Cette lacune est d'autant plus regrettable qu'Anne Pitcher montre par ailleurs comment la libéralisation constitue un processus politique aux conséquences politiques fondamentales. Les privatisations, comme auparavant les nationalisations, révèlent et attisent des conflits entre nationaux et étrangers, entre factions politiques opposées, entre acteurs de régions voire de couleurs différentes, entre hommes et femmes. Autrement dit, elles font partie intégrante d'un débat et d'enjeux sociaux internes, minimisant largement le rôle des bailleurs de fonds. À ce propos, l'auteur est très convaincante lorsqu'elle rejette, à mon avis de façon efficace et indiscutable, les interprétations en termes de (re)colonisation et de mise en dépendance accrue, soulignant la prégnance, dans ces prises de position, d'une vision passéiste et limitée de la souveraineté. Mais là encore on doit regretter que l'analyse proposée s'arrête à

---

83. Voir par exemple B.O'LAUGHLIN, « Class and the customary : the ambiguous legacy of the *indigenato* in Mozambique », *African Affairs*, 1C (394), January 2000 : 5-42.

84. Pour l'Algérie, voir la thèse de Luis Martínez, parue en livre sous le titre *La guerre civile en Algérie*, Paris, Karthala, 1998 (paru en anglais en 2000 chez Hurst). Pour la région du bassin du lac Tchad, voir les travaux de Janet Roitman sur les douaniers combattants et notamment *Fiscal Disobedience: An Anthropology of Economic Regulation in Central Africa*, Princeton, Princeton University Press (« Anthropologies of the Present »), à paraître à l'automne 2004 (et dans sa version française, *L'incivisme fiscal : une anthropologie de la régulation économique dans le Bassin du Lac Tchad*, Paris, Karthala (« Recherches internationales »), à paraître en 2004.

---

mi-parcours et ne s'aventure pas davantage vers des chemins plus ardues mais aussi plus riches en matière de compréhension du politique. Et cette frilosité s'explique avant tout par les références bibliographiques dans lesquelles Anne Pitcher a puisé son inspiration théorique. Les catégories proposées par Evans et Scott, qui restent ses grandes sources d'inspiration malgré ses renvois appuyés à d'autres auteurs, sont à mon avis problématiques et limitées en la matière.

Une première critique est que dans *Transforming Mozambique*, l'État et la société demeurent analysés séparément, comme antagonistes. L'auteur refuse explicitement d'utiliser le terme de société civile, à juste titre me semble-t-il, afin d'éviter de se référer à toute la littérature jargonneuse sur l'émergence de ladite société civile, sur sa capacité de résistance, sur son opposition à l'État, etc. Mais son usage du terme « forces sociales » apparaît finalement un peu similaire et si elle arrive à éviter les ornières d'une opposition frontale entre les deux pôles, elle a du mal à éviter une analyse duale État/forces sociales. Par exemple, dans le détail fort intéressant des processus de privatisation, particulièrement dans le monde rural, Anne Pitcher présente les évolutions économiques sous la forme d'une politique faisant l'objet de résistances et de compromis, renforçant cette opposition implicite entre État et société. De fait, elle néglige tout un courant de pensée qui repère les articulations diverses et complexes entre formation de l'État et multiples actions sociales. Malgré ses références à J.-F. Bayart, elle accorde peu d'attention aux processus de formation de l'action étatique, aux transformations du pouvoir et aux modalités concrètes de la gouvernamentalité spécifique au Mozambique.

Dans cette perspective, ma seconde critique est que, finalement, alors même que l'un des objectifs de *Transforming Mozambique* est d'analyser les modalités de la reconfiguration de l'État sous l'effet des privatisations, Anne Pitcher parle peu, très peu, de l'État au Mozambique. En effet, elle en donne à voir une image monolithique et surtout réifiée bien qu'il est évident que, par sa connaissance du terrain et de la littérature, elle en connaît toutes les incohérences, les multiples dimensions, les ambivalences. On est frappé tout au long du livre des expressions utilisées pour définir les contours du pouvoir étatique : « l'État a décidé que », « l'État fait » ceci ou cela, « les objectifs de l'État sont... », « ce que propose l'État »... Cette vision fonctionnaliste et volontariste de l'État aurait pu être évitée, et ceci d'autant plus que l'auteur, dans d'autres passages du livre, met en avant les contraintes à la poursuite des objectifs étatiques, souligne les situations en retrait et tout en nuances par rapport aux discours gouvernementaux, pointe du doigt des contradictions et des situations paradoxales (par exemple sur la poursuite des intérêts privés d'origine coloniale dans les années post-indépendance). Il est dommage qu'elle n'ait pas creusé cette contradiction entre sa description d'un État démiurge d'une part et, d'autre part, ces entorses à la vision dogmatique. En ce sens, sa critique de la thèse de Michel Cahen aurait certainement mérité d'être approfondie : ce n'est pas seulement, comme elle le suggère, parce que le socialisme a été tempéré de modernisme et de nationalisme qu'il n'a pas atteint ses objectifs. Mais bien parce qu'on ne peut analyser l'État comme une entité déterminée et uniforme, aux objectifs univoques et clairement déterminés, libres de contradictions et d'incompatibilités. La vision essentialiste de l'État qui est la sienne, à la suite de Evans, l'empêche d'analyser et de théoriser, au-delà des décalages entre discours et réalité des actions, la complexité et l'ambivalence des pratiques (et aussi des discours) étatiques, la multiplicité des positions elles-mêmes changeantes... L'utilisation de telles typologies est particulièrement préjudiciable pour son analyse. La notion de *intermediary state* (ni *predatory*, ni *developmental*) est particulièrement pauvre et ne permet finalement pas de dire grand chose si ce n'est que l'État n'arrive pas à être aussi démiurge qu'il le voudrait !

Cette auto-limitation de l'analyse du pouvoir étatique est, encore une fois, d'autant plus regrettable que l'auteur offre par ailleurs des descriptions subtiles des transformations concrètes de l'organisation économique du Mozambique. Loin des naïvetés et des analyses idéologiques (tant de « droite » que de « gauche »), grâce à

encore à son travail méthodique, la richesse de ses entretiens, le fastidieux travail de rassemblement de littérature grise et de dépouillement de la presse, Anne Pitcher offre un tableau très nuancé des effets des privatisations, notamment en montrant la gamme des résultats obtenus pouvant aller du succès le plus éclatant à la fermeture de l'entreprise en passant par l'utilisation abusive des actifs de l'entreprise à usages personnels, la transformation de l'entreprise en entrepôt ou en office commercial ou encore par un fonctionnement chaotique et laborieux de l'outil productif. Mais elle n'en profite pas pour s'avancer dans l'analyse des modifications, des continuités et discontinuités des modes de gouvernement. Par moment, elle l'effleure, par exemple dans la description du processus de privatisation dans l'agriculture, à propos du coton ou de la noix de cajou. On regrette qu'elle n'ait pas pris cette opportunité pour nous en dire davantage sur les modifications des relations entre public et privé, entre formel et informel, entre licite et illicite, sur les transformations de la participation de différents acteurs, de différentes institutions, de différents intérêts dans la définition et la mise en œuvre des politiques économiques. Comment évoluent alors les rapports hiérarchiques, les relations bureaucratiques ? Comment se diffusent certaines normes, idées, conceptions et compréhensions et comment se transforment-elles ? L'appel à la notion de *intermediary state* ne permet pas à Anne Pitcher de soulever ces questions et de développer une analyse qui lui aurait alors pleinement permis de mettre à jour les nouvelles modalités de la reconfiguration du pouvoir étatique. Un petit regret à ce propos : l'auteur, qui connaît le français comme le révèle certaines références aux travaux sur le Mozambique, n'a curieusement pas tenu compte de nombreux travaux<sup>85</sup> en la matière qui auraient pu, précisément, la conforter dans son interprétation et dans sa démarche et permettre une analyse plus approfondie des transformations des modes de gouvernement accompagnant la privatisation.

Mais ces critiques doivent être prises pour ce qu'elles sont : des réserves et des regrets, avant tout parce que ce livre est une contribution importante pour mieux saisir et comprendre les transformations du Mozambique actuel, à partir de sa trajectoire historique ; il permet également d'élargir encore un peu plus la riche littérature sur les privatisations dans les pays dit en transition, en soulignant la dimension politique et finalement moins dogmatique que ce que veulent bien dire tant les tenants que les critiques de ces transformations économiques libérales actuelles.

Janvier 2004, Béatrice HIBOU

**Edmundo ROCHA, *Angola - Contribuição ao estudo da gênese do nacionalismo moderno angolano (período de 1950-1964) (testemunho e estudo documental)*, Lisboa, Kilombelombe, 2003, 366 p.**

Decididamente, não é tarefa fácil e nem mesmo comum debruçar-se sobre a própria trajetória, recontando e repensando opções e decisões do passado, incluindo a vivência com amigos e rivais, mas tendo o cuidado e a atenção demonstrados por Edmundo Rocha em seu livro sobre o nascimento do moderno nacionalismo angolano. Com certa facilidade, relatos que podem ser incluídos no vasto campo das narrativas autobiográficas acabam por ser lamuriosos ou escritos com as tintas do presente, ainda que pretendam retratar fatos e datas há muito acontecidos. Não é esse o caso do trabalho publicado por Edmundo Rocha, muito pelo contrário. Sua ressalva inicial quanto ao delicado da situação de comentar e narrar episódios que marcaram a vida de várias gerações é necessária e pertinente, mas também é plenamente respeitada pela redação sincera e tranqüila.

---

85. Notamment tous les travaux de l'équipe du CERI qui a travaillé sur la « privatisation de l'État » et a publié de nombreux articles dans *Critique internationale*, 1, octobre 1998, *Politique africaine*, 73, mars 1999 et *La privatisation de l'État*, Paris, Karthala, 1999 (sous presse en anglais sous le titre *Privatising the State*, Londres, Hurst/New York, Columbia University Press, 2004).

Edmundo Rocha é angolano, nascido em Porto Amboim, em 1931, formado em medicina em Lisboa, com doutorado em pediatria em Argel. Dedicou intensa participação à luta antifascista travada em Portugal durante seus estudos, posteriormente ultrapassada pela ênfase com que se lançou ao projeto de uma Angola independente. Pertence à geração que pôs mãos à obra e construiu o seu destino. Sua trajetória nesse embate severo e constante foi emoldurada pela militância no MPLA (Movimento popular de libertação de Angola) e atravessou crises e fissuras responsáveis por afastamentos e desilusões, mas nunca pelo desmoronamento do sonho de liberdade.

Sua bem-sucedida busca de traçar um quadro geral dos anos iniciais da movimentação anticolonial angolana de tipo « moderno » e com perspectiva « nacional » – para usar os parâmetros adotados pelo autor –, a grosso modo situada entre os anos de 1950 e 1964, se inicia com a advertência de que é preciso ter em conta as diferentes formas de penetração e atuação do colonialismo português no território angolano. Essa incidência e por vezes imbricação colonial terá implicações no formato e no sentido da contestação que se estruturou na década de 50 do século passado.

Partindo dessa premissa, o autor aponta para a divisão e a contextualização das duas principais correntes nacionalistas angolanas. No essencial, a corrente situada no eixo Luanda-Lisboa, com ramificações em outras cidades portuguesas e europeias, desaguaria no MPLA, enquanto a segunda, em torno do eixo Léopoldville-Luanda, com passagem por Matadi e São Salvador, iria gerar a FNLA (Frente nacional de libertação de Angola). A primeira se valia de uma experiência de contato com o colonialismo português mais abrangente e uma interpenetração cultural mais acentuada e politicamente inserida num amplo ideário marxista. A outra, ligada à rede batista de missões protestantes, foi marcada pela experiência da migração de muitos de seus adeptos para o Congo-Belga, assumidamente anticomunista, e apoiada mais solidamente em solidariedades étnico-regionais.

A tese central do autor é que tal « material genético », somado à incapacidade de superação das clivagens pelos principais atores e ao cenário internacional da bipolarização imposta pela Guerra Fria, inviabilizou uma unificação dos propósitos e da luta independentista angolana. As duas correntes teriam se estruturado e crescido de costas uma para a outra.

A mesma perspectiva de análise pode ser encontrada, com algumas variações, em outros autores que se dedicaram ao tema<sup>86</sup> e que foram, quase todos, vastamente referenciados por Edmundo Rocha. Todavia, ainda que em linhas gerais esse enquadramento se apresente como perspicaz e coerente, é necessário que se alerte para o fato de que algumas das fissuras no interior desses próprios movimentos (FNLA e MPLA) valeram-se desses mesmos fatores regionais, étnicos e de diferentes processos de sociabilidade e politização. Ou seja, não podemos encobrir a força que tais elementos tiveram no interior das próprias organizações políticas e em suas crises.

Na apresentação feita pelo autor dos dois movimentos de libertação analisados, FNLA e MPLA, outros componentes de fundamental importância para a compreensão das oposições que se constroem entre eles são destacados. Cabe citar, pela força da sua presença em todo o trabalho e pelo detalhamento da exposição, o fator ideológico e as alianças internacionais.

---

86. Para citar os mais destacados trabalhos: João Paulo GUERRA, *Memória das guerras coloniais*, Porto, Edições Afrontamento, 1994; Jean-Michel MABEKO-TALI, *O MPLA perante si próprio*, Luanda, Nzila, 2001; John MARCUM, *The Angolan Revolution. The Anatomy of an Explosion (1950-1962)*, Maryland, MIT, 1969; Christine MESSIANT, *L'Angola colonial. Histoire et société, les prémisses du mouvement nationaliste*, Paris, tese de doutorado, 1983; Carlos PACHECO, *MPLA. Um nascimento polémico (as falsificações da história)*, Lisboa, Vega Editora, 1997; René PÉLISSIER, *La colonie du minotaure. Nationalisme et révoltes (1926-1961)*, Orgeval (França), Pélissier, 1978.

---

A narrativa entrelaça, numa preocupação cronológica, os episódios sem se furtar a uma reflexão sobre os temas de maior impacto no movimento nacionalista angolano. A escolha dos fatos tende a pôr em maior relevo os obstáculos e os progressos do grupo em que o autor está inserido, mas sem abrir mão do esforço de relatar o que se passa na corrente oposta. Sua militância na metrópole ao lado da oposição portuguesa contra os ditames salazaristas, a aproximação com os angolanos há mais tempo residentes em Portugal, que haviam identificado a necessidade de se reforçar a luta anticolonial, e a montagem dos primeiros instrumentos canalizadores dessa opção não abririam espaço para dúvidas. Sua inserção na luta por uma Angola independente se concretizaria no que ele identifica como a vertente « nacionalista marxista progressista », que acabaria por se encontrar no MPLA.

A riqueza de detalhes sobre a chegada de diferentes levas de estudantes angolanos à metrópole para continuar seus estudos, a constatação da necessidade de expandir o processo de « africanização » desses jovens, especialmente por meio da literatura, e a história dos locais privilegiados para essa conscientização, como a CEI (Casa dos estudantes do Império), o CEA (Centro de estudos africanos) e o CMA (Clube marítimo africano), compõem um belo depoimento sobre uma fase fundamental na trajetória de parte significativa do grupo que iria constituir o MPLA.

A descrição sobre o que se passava em Portugal e em Paris, locais de atuação desse grupo contestador « exilado », e onde o autor estava inserido, não o impediu de descrever as agruras da atividade clandestina dos angolanos na sua terra. As diferentes organizações políticas independentistas que pontuam a década de 1950, na sua grande maioria centradas em Luanda, são apresentadas, na medida do possível, conjugando depoimentos ao autor com a documentação existente nos arquivos da polícia política portuguesa, a Pide. Mesmo a eterna discussão a respeito da data de fundação do MPLA foi alvo de atenta conjugação de informações e mais uma vez o ano de 1960 se estabelece como marco de criação desse movimento.

Mesmo sobre a vertente paralela ao MPLA e que se congregaria na UPNA (União das populações do norte de Angola), posteriormente na UPA (União das populações de Angola), até chegar finalmente à FNLA, o autor se esforça em tecer um quadro panorâmico que permita entender a rota de seus principais quadros, com especial destaque para o seu eterno dirigente Holden Roberto. Edmundo Rocha analisa as possibilidades e as opções feitas por Holden no período de maior destaque e pujança dessa organização, sem resvalar para críticas saudosistas, mas sim apontando a força do contexto vivido e as diferentes ambições em jogo.

O texto leve, direto e agradável possibilita ao leitor ter acesso a informações nem sempre sistematizadas, como as que fazem referência à « fuga dos cem », em que cerca de uma centena de estudantes africanos das colônias portuguesas residentes em Portugal escapa ao controle da Pide e foge para a França (muitos deles posteriormente se juntariam aos movimentos de libertação). Da mesma forma, o tema das organizações estudantis, que possibilitaram o acesso de jovens angolanos a bolsas de estudo em várias capitais européias, é tratado com a devida atenção e importância.

As difíceis, embora persistentes, conexões entre os estudantes angolanos instalados em Lisboa, Paris e depois Liège e Frankfurt, voltados para o ideal da independência, são descritas com a crueza das reais dificuldades encontradas à época. E será nesse cenário que se processarão duas importantes mudanças : a certeza da necessidade de criar um movimento nacional em ligação com o que estava se passando em Angola e a transformação dos instrumentos de luta anticolonial, que reuniam independentistas de diferentes colônias portuguesas, em organizações divulgadoras e articuladoras dessa luta, mas não mais executoras. Assim o MAC (Movimento anti-colonialista) dá lugar a FRAIN (Frente revolucionária africana pela independência nacional dos povos sob domínio colonial português) e posteriormente à CONCP (Conferência das organizações nacionalistas das colônias portuguesas).

Sobre esse ponto vale referir a preocupação recorrente do autor em criticar as leituras que tendem a aproximar a atuação do PCP (Partido comunista português) à

agitação estudantil, sobretudo angolana, na metrópole e depois à luta anticolonial, nessa primeira fase de finais dos anos 50. Ainda que em diferentes momentos, principalmente quando se trata de trajetórias individuais, como seria o caso de Agostinho Neto e Lúcio Lara, esses « auxílios » se façam presente.

Também o CVAAR (Corpo voluntário angolano de assistência aos refugiados) será descrito e analisado com o carinho de quem participou desde o seu início na dupla tarefa de auxílio às populações angolanas, refugiadas da contra-ofensiva portuguesa à luta desencadeada pela UPA, e de camuflagem à entrada dos demais quadros do MPLA no território do Congo-Léopoldville, tradicional aliado da UPA.

Para aqueles que se dedicam ao tema da luta de libertação angolana, certamente um dos pontos altos do livro é a abordagem sobre as lideranças do MPLA, com quem o autor conviveu muito proximamente. Nesse momento da narrativa, é como se adentrasse as páginas o personagem Edmundo Rocha e não o autor, ou mesmo o narrador. Sem perder a delicadeza do texto, Rocha menciona interrogações, conversas, crispções, angústias, dúvidas e avaliações de quem habitou as mesmas salas de trabalho, de estar e de jantar, os mesmos desafios e nem sempre as mesmas perspectivas. Independentemente do balanço feito pelo autor a respeito das atitudes e dos gestos de cada uma dessas lideranças – nomeadamente, Viriato da Cruz, Mário de Andrade, Agostinho Neto e Lúcio Lara –, elas aparecem de corpo inteiro, da forma como Edmundo Rocha os entendeu e hoje os reconstruiu.

Por outro lado, o autor não perde a oportunidade de resgatar a participação de Ilídio Machado, do cônego Manuel das Neves, de Joaquim Pinto de Andrade, de Matias Miguéis e de Hugo de Menezes, entre outros. Homens que dedicaram suas vidas arriscando-as por um ideal de difícil concretização e que nem sempre receberam o devido reconhecimento.

Algo que salta aos olhos como uma marca no livro de Edmundo Rocha é a busca da construção de um relato atualizado com a bibliografia « científica » existente, elaborada por historiadores e cientistas sociais que se dedicaram ao tema da luta de libertação em Angola, fazendo uso inclusive dos arquivos da Pide. A corroborar essa idéia, pode ser lembrado o agradecimento feito à socióloga Christine Messiant, como um apoio fundamental na aventura da redação do livro. Essa aproximação, por si só, indica o empenho na elaboração de um texto que extrapolasse as fronteiras de um relato memorialístico e preenchesse alguns dos preceitos de uma obra de maior fôlego e dimensão.

Essa perspectiva deve ser realçada porque tende a transformar a efetiva participação do autor em todo o contexto apresentado apenas como mais uma das fontes. Tal postura certamente é responsável por uma análise mais serena, e consequentemente menos *quente*. A escrita, em função do posicionamento adotado, não poderia, portanto, ser na primeira pessoa, pois sua participação é sempre assinalada com a descrição da informação « o autor ». Dessa forma, o que sobressai não é o que ele tão-somente viu ou decidiu, mas o que ele hoje, à luz das diferentes fontes recolhidas e da sua memória, acredita que tenha ocorrido.

A opção por esse tipo de tratamento permite a construção de um relato seguro, invariavelmente referenciado e acima de tudo com grande lisura no trato dos fatos e dos personagens. No entanto, essa opção também implica riscos, pois ela exige a cobrança de determinados cuidados, que podemos chamar de « acadêmicos », necessários ao cumprimento do que se pretende. E são raros os momentos em que se sente falta de um maior número de fontes, assegurando ao leitor o maior leque possível de opções que confirmem as informações apresentadas.

Ao assumir essa postura, o autor acaba por admitir e reconhecer as dificuldades enfrentadas pelos pesquisadores que se dedicam aos temas contemporâneos e que fazem uso de testemunhos. Ele próprio cita os diferentes obstáculos encontrados: impossibilidades geográficas, comprometimentos políticos, falhas de memória, vaidades, exageros e, acima de tudo, as disparidades de versões. No entanto, o saldo é positivo, já que o autor afirma de forma tranqüila, ainda que temerosa diante da dimensão da tarefa, que somente a crítica e a confrontação do maior número de

fontes podem nos posicionar no melhor caminho da procura incessante da verdade, que será sempre um dilema de quem pretende escrever sobre a história, já que é impossível darmos conta de todos os processos e personagens em jogo durante a narração de um fato.

Uma última observação pode ser feita em relação a essa aproximação aos trabalhos situados no campo acadêmico, associação essa que, vale ressaltar, permitiu uma perspectiva original para alguém que participou dos acontecimentos narrados. É a utilização de termos freqüentemente manipulados por cientistas sociais e historiadores e que foram incorporados pelo autor sem a devida precaução. Conceitos ou categorias como *elite crioula*, *assimilados*, *novos assimilados* e *pequena burguesia angolana* desfilam pelo texto sem a necessária discussão da sua origem e o que o autor entende por cada um deles. Ainda que, ao longo do livro, esse problema seja amenizado pela descrição de situações, das associações culturais, das atividades profissionais, dos que estavam envolvidos na agitação anticolonial, o que tende a traduzir os objetivos do autor ao referir tais termos, uma explicação prévia facilitaria a leitura, principalmente para os leitores não-angolanos.

A publicação deste livro posiciona Edmundo Rocha num novo campo de batalha : o da luta pela preservação da memória do movimento anticolonial angolano. E aqui podemos encerrar essas linhas fazendo referência ao problema levantado por Alessandro Portelli, ao descrever o paradoxo do historiador e do cientista social ao analisarem as memórias daqueles que participaram dos eventos narrados. Trata-se de pessoas, não são apenas fontes, e por isso não abrem mão de explicarem as suas trajetórias, de organizarem à sua maneira os fatos vividos. O pesquisador que se dedicar a trabalhar tais relatos não pode ficar à espera de um manancial de fatos sem interpretação, « pois não só a filosofia vai implícita nos fatos, mas a motivação para narrar consiste precisamente em expressar o significado da experiência através dos fatos: recordar e contar já é interpretar »<sup>87</sup>.

Dessa forma, o que se deve é valorizar exatamente essa interpretação pessoal presente no relato. Essa será certamente umas das mais valiosas contribuições desse tipo de fonte. E o trabalho de Edmundo Rocha, ainda que tenha primado pela conjugação de fontes arquivísticas, testemunhos e trabalhos de pesquisadores do tema, incorporou também a sua própria memória do ocorrido, transformando-o em algo único e importante para entendermos mais da história do nacionalismo angolano.

19 dezembro de 2003, **Marcelo BITTENCOURT**

**Joaquim Ramos SILVA, *Portugal/Brasil: uma década de expansão das relações económicas, 1992-2002*, Lisbonne, Terramar, 2002, 278 p., ISBN : 972-710-336-7.**

Paradoxalement, il y a peu de livres sur les relations entre le Brésil et le Portugal aujourd'hui alors qu'on ne peut comprendre la formation du Brésil sans se référer à la colonisation portugaise. Ce livre vient donc à point nommé. Dédié à Armando Antunes de Castro, disparu prématurément, très attaché à cette recherche, ce livre d'économie retrace les relations entre le Portugal et le Brésil, principalement ces dix dernières années. La première partie de ce livre est consacrée à l'étude comparée des économies brésiliennes et portugaises après la Seconde Guerre mondiale. La seconde partie du livre retrace les relations bilatérales existantes entre ces deux pays, essentiellement à partir de l'étude de leurs balances des paiements. La troisième partie enfin s'interroge sur les relations entre le Portugal et le Brésil à partir de l'intégration économique que chacune d'entre elles connaît, soit d'un côté, l'union économique européenne et de l'autre le Mercosur. Chacune de ces parties fourmille de tableaux statistiques révélateurs.

---

87. Alessandro PORTELLI, « A filosofia e os fatos », *Tempo* (Rio de Janeiro, Universidade Federal Fluminense - Relume-Dumará), 1996, I (2) : 59-72.

Une première version de ce livre a été achevée à la fin des années quatre-vingt-dix, une seconde en 2001 et la version que nous avons est de 2002. On aurait pu craindre une hétérogénéité, des dissonances dans le ton, l'impression de « couper-coller », tel n'est pas le cas. Généralement, en effet, lorsque le livre est retravaillé quelques années après, il perd de sa musique intérieure, surtout lorsque des événements importants ont lieu. Il est en effet très difficile de rajouter ces événements sans altérer cette musique, cette harmonie qui fait qu'un livre puisse être cohérent. L'auteur parvient à donner à son livre cette musique, d'où son intérêt.

Avant d'entrer dans le détail de chacune de ces parties, il faut reconnaître que ce livre a plusieurs limites : à aucun moment on ne traite du travail. Or les conditions de mise au travail au Brésil mais aussi au Portugal sont fondamentalement différentes. L'importance des emplois informels, la précarisation développée des emplois formels au Brésil ces quinze dernières années, auraient mérité d'être soulignées, ne serait-ce que pour s'interroger sur la signification de l'essor de la flexibilité du travail au Portugal aujourd'hui. Peut-on considérer, par exemple, que certaines des mutations que connaît le travail au Brésil préfigurent, par leur côté caricatural et excessif, ce que l'on peut déjà observer de manière modérée au Portugal ? De même, aucune réflexion n'est menée en terme d'analyse économique en ce qui concerne les nouvelles dépendances financières que connaissent le Brésil et dans une moindre mesure le Portugal. La financiarisation n'est pas analysée, et donc la volatilité très prononcée de l'économie brésilienne ces dix dernières années n'est pas étudiée. Il en va de même pour l'impact du développement de la finance, à la hausse comme à la baisse, sur l'évolution des salaires et de la productivité du travail, non abordé. En fait, et c'est une limite sérieuse à ce travail, on est en présence surtout de « photographies » que fait l'auteur. C'est dire son aspect essentiellement descriptif.

Qu'on ne s'y trompe pas, même compte tenu de ses limites, ce livre est cependant très intéressant. Une fois admises ces critiques, que peut-on dire de certains des arguments développés dans le livre ? Je pense qu'il aurait fallu souligner que le Portugal, à la différence de l'Irlande, n'a pas connu un processus marqué de convergence : l'Irlande par exemple connaissait un PIB par tête, en parité pouvoir d'achat, équivalent à 67 % de celui de la moyenne de l'union économique européenne 1985 (indiqué à 100), celui du Portugal était à cette date, une année avant son entrée dans l'Union économique européenne, de 53 % approximativement. En 2001 le PIB *per capita* de l'Irlande dépasse le PIB moyen *per capita* de l'Union économique européenne (indiqué à 100) puisqu'il s'élève à 123 alors que, pour le Portugal, ce chiffre n'est que de 74 %. On peut donc en déduire que le Portugal a beaucoup moins « profité » de son entrée dans l'union que l'Irlande, et il aurait été intéressant d'en analyser les causes. De même, il aurait été intéressant d'analyser les raisons pour lesquelles le Brésil, ces dix dernières années, peine à s'insérer de manière dynamique dans l'économie mondiale : l'essor de ses exportations repose encore de manière marginale sur des produits à haute technologie en raison principalement d'un faible effort dans les activités de recherche. Enfin, s'agissant du Brésil, sa vulnérabilité aujourd'hui est d'autant plus forte que sa capacité à dégager des excédents commerciaux reposant sur des exportations de technologies est faible et que la contrainte financière, résultat de son régime de croissance, est chaque jour plus élevée. Je pense qu'il aurait été opportun de distinguer les deux types de vulnérabilité que connaissent le Brésil et le Portugal.

La seconde partie est probablement la plus intéressante du livre : elle retrace le commerce entre le Portugal et le Brésil, analyse l'évolution des taux de change, s'interroge sur la possibilité d'une articulation fonctionnelle entre les deux économies, étudie enfin l'évolution des investissements étrangers directs. Je pense, cependant, que l'auteur aurait mieux fait d'inverser son questionnement en s'interrogeant sur l'aspect marginal de ces relations commerciales plutôt que de souligner leur importance croissante. Ces relations sont en effet marginales et l'ensemble des statistiques le montre. Inversement, l'investissement étranger direct est important. La participation du Portugal dans les privatisations brésiliennes de 1991 à 2001 est

conséquente : elle arrive en troisième position après les États-Unis et l'Espagne. Les flux de capitaux de 1996 à 2001 sont devenus très importants alors qu'ils étaient marginaux auparavant, puisque aujourd'hui le Portugal est le cinquième investisseur au Brésil juste derrière la France. Certes ces investissements concernent très peu le secteur des services à la différence des autres pays, et sont concentrés dans les activités immobilières (du moins apparemment : un autre tableau probablement plus fiable montre cependant que 22 % du chiffre d'affaires des entreprises multinationales portugaises au Brésil est concentré dans l'industrie au sens large). La troisième partie concerne les relations Union économique européenne/Mercosur, et au sein de ses relations, les rapports entre le Portugal Brésil. Cette partie confirme le caractère marginal des relations réciproques du Brésil et du Portugal, ce dernier consacrant 80 % de son commerce au commerce intra-communautaire.

Deux pays fondamentalement différents. Deux pays qui a la marge, se rapprochent. Ce livre, malgré des limites, est extrêmement utile.

Juin 2003, Pierre SALAMA

**Joaquim Ramos SILVA, *Estado e empresas na economia mundial*, Lisbonne, Vulgata, 2002, 153 pages, ISBN : 972-8427-22-0**

Ce livre de Joaquim Ramos Silva porte un titre qui le dévalorise, et c'est dommage car il s'agit d'un bon petit ouvrage, précis, concis et original. L'économie mondiale, la mondialisation, sont devenues des expressions passe-partout, à la mode, qui cachent assez souvent une pensée approximative. Tel est loin d'être le cas de ce livre, issu de ce que nous appellerions en France, une thèse complémentaire ou encore une habilitation à diriger les recherches.

Le thème central de ce livre tourne autour des transformations de l'État contemporain dans ses rapports à l'économie mondiale. La thèse défendue considère que l'État est dans l'économie, et qu'on ne peut donc concevoir ce dernier sans interroger immédiatement le premier. L'ensemble forme un tout où chacune des parties est distincte, mais tout autant dépendante de l'autre, au contraire de ce qui s'enseignait, et s'enseigne encore trop souvent lorsque, partant de la théorie pure du commerce international, on ignorait - on ignore -, superbement l'État, sauf à le considérer comme élément perturbateur, responsable d'un bien-être inférieur à ce qui serait possible d'obtenir en son absence. Il est donc assez logique que l'auteur mobilise parfois des auteurs de l'économie politique internationale, ou encore ceux de la nouvelle théorie de commerce international. Ces derniers sont cependant un peu négligés, s'agissant de l'investissement étranger direct, et insuffisamment approfondis lorsqu'il est question de se prononcer sur la pertinence des coûts comparatifs ou absolus (comparés) quant au choix de la spécialisation internationale. Mais dans l'ensemble, ils le sont souvent à bon escient. Tel n'est pas toujours le cas des premiers - les auteurs de l'économie politique internationale. Le tri entre des courants, tout de même assez opposés, est insuffisamment fait : Susan Strange est mobilisée (pages 66 et 67 par ex.), mais elle voisine en positif avec Bhagwati, Krueger dans un œcuménisme douteux (par ex. p.49 où ces auteurs sont cités pour insister sur le changement de centre de gravité des relations économiques internationales des importations - taxation - vers les exportations). N'aurait-il pas été plus intéressant de critiquer des courants, de prendre position plutôt que d'utiliser, d'instrumentaliser, certains auteurs de bords très variés pour faire avancer sa thèse ? Quelques trous aussi, s'agissant de la politique économique externe (p. 36 et suiv.) : faire appel à Rogowski eût été judicieux dans la mesure où cet auteur montre l'origine des conflits entre acteurs à partir d'une analyse en terme de coûts comparatifs, conflits de nature à ne pas produire une spécialisation selon les canons de la théorie pure du commerce international, et conduisant à une intervention de l'État, et donc à la définition d'une politique externe de ce dernier. Quelques trous étonnants aussi avec l'ignorance entretenue de l'apport des économistes radicaux, voire de certains marxistes (je pense à ceux qui se sont construits dans leur rupture au stalinisme) sur l'économie

mondiale structurée et hiérarchisée, où l'État joue un rôle central (l'auteur pourrait par exemple se référer aux apports de l'école dite de la dérivation). Une dernière remarque : le chapitre 4 (la convergence État/entreprise dans l'internationalisation) aurait gagné en force s'il n'avait débuté - concession inutile - par une présentation ultraclassique, statique, présente dans tous les manuels, et surprenante après les 68 pages qui précèdent, de graphiques trompeurs en terme d'offre et demande, avec taxe, subventions, etc.

On regrettera que l'auteur évite de critiquer des courants, en oublie d'autres, optant peut-être pour une interprétation de l'économie comme « boîte à outils » inspirée d'une expression de Schumpeter, bien contestable. On s'étonnera aussi de quelques glissements comme « ce que dit la théorie économique » (p. 14) : qu'est-ce que « la » théorie économique, serait-ce une pensée unique ? Que fait-on alors de la *pensée* économique, souvent d'ailleurs appelée à la rescousse de manière judicieuse - je pense notamment aux remarques que l'auteur fait sur A. Smith ?

Malgré ces défauts, ce petit livre est très utile. Il démontre une thèse importante mais encore quelque peu iconoclaste.

Juin 2003, **Pierre SALAMA**

---